



Carpații

Depozit legal: M. 8.127-1958

Director: Aron Cotrus + REVISTA DE CULTURA SI ACTIUNE ROMANEASCA IN EXIL. Redactor: Traian Popescu



SARBATORI FERICITE

SI UN AN NOU PLIN DE

MARI IMPLINIRI

UREAZA

CITITORILOR SI SPRIJINITORILOR

REVISTA SI EDITURA CARPATII

LA MULTI ANII

INIMA NEAMULUI MEU

In amintirea lui Aron Cotrus

de Alexandru Gregorian

Inima neamului meu,
Odată jilț al lui Dumnezeu,
Inima din călăi, din ponoare,
— Acum, din vrăjmașe porunci,
Legată de stânci,
Cu sângeț în brânci —
Cum mă mai doare!

Inima neamului meu,
Flacăra ieri, cândva curcubeu,
— Azi, ca o vită, s'închisă 'n colhoz.
Măline, măline cine-i mai știe
Darul, harul de omenie,
Căci țara e numai răni și moloș...

Inima neamului meu,
Ce blestem, ce blestem greu!
Îngenunchiat de zodia relei,
La ce sobor, Doamne, de stele
Și'n care piscuri de parâng
Să bat urlând, să plâng, să plâng?

Înmă pusă'n butuci,
Ni-l cerul stepă de cămuci,
Biserica, zălog
Și sufletul olog,
Oă ne-au trădat pân'și aezii:
Toți Blaga, toți Arghezi.

Înmă arsă'n lungoare,
Neam sfânt, strâns în zăvoare,
Neam frânt și singur, fără crezământ,
Unde îl-i cruntul, dăcie legământ?

Din volumul
«PETE DE LUMINA»
Salamanca, 1980

CE SONT EUX QUI L'AURONT VOULU!

par Faust BRADESCU



DEPUIS que les pays de l'Est sont tombés sous la coupe communiste et que la souffrance est devenue leur lot quotidien, nous, les Roumains, avons essayé de faire porter le poids de notre lutte sur le problème commun: celui du combat contre le marxisme et contre les Soviétiques.

Intentionnellement, nous avons évité, autant qu'il nous a été possible, de toucher à des problèmes ayant trait à d'anciennes querelles qui préoccupaient jadis notre nation par rapport aux autres nations limitrophes et en rapport avec elles. On avait considéré que les malheurs actuels, qui nous concernent et nous touchent TOUS de la même manière, avaient un tel poids qu'il devenait ostensible et inadéquât d'y revenir et surtout d'insister sur ces sujets.

Il nous aurait été facile de prendre la mouche à tout instant et de considérer les actions des uns ou les allusions des autres comme provocantes et dangereuses pour l'avenir de notre nation. Surtout, que les motifs ne manquaient guère! Il y avait souvent, dans la presse ou dans des publications spécialisées, des allusions et des affirmations blessantes et infondées à l'adresse de la Roumanie et des Roumains. Et comble de dérision, toutes venues de la part de nos voisins, les Hongrois.

Ceux-ci, dans une sorte de rengaine plaintive, ne perdaient pas la moindre occasion pour faire entendre, à qui voulait les écouter, le malheur que représente pour la «Couronne du Saint Etienne» le traité de Trianon, l'existence d'une Transylvanie roumaine et la perte de prestige d'un peuple fier!

Pendant longtemps, nous, les Roumains, nous nous sommes abstenus de répliquer par une sorte de fausse indifférence au sujet des efforts révisionnistes et de la remise dans le circuit international de cette nostalgie agressive d'un passé qui leur tenait à cœur.

Par notre nature, nous sommes très patients et nous ne nous offions pas chaque fois que la tonnerre gronde. Nous en avons vu d'autres dans notre longue histoire, placés comme nous l'étions par la Divinité «dans le chemin des méchancetés», comme dit l'un de nos vieux chroniqueurs.

Cette fois-ci, néanmoins, les choses ont pris une tournure qui commence à nous échauffer, car les propos de nos voisins, les Hongrois, dépassent l'admissible et le raisonnable.

A l'occasion de la Conférence de Madrid, où le sort des Roumains et des Hongrois, autant que celui des toutes les nations d'au-delà du Rideau de Fer, oscille sur la corde raide d'une décision qui pourrait nous être fatale, les cercles hongrois n'ont rien trouvé de mieux à faire que d'y présenter — comme thème de discussion — le projet de constitution d'une Transylvanie indépendante.

Sous le nom très suggestif d'ailleurs, de «Fédération Socialiste des Hongrois de Roumanie», on demande NI PLUS NI MOINS le démembrement de l'Etat roumain et l'établissement d'une sorte d'«Etat-tampon» entre Budapest et Bucarest, qu'on veut appeler «REPUBLIQUE SOCIALISTE DE

TRANSYLVANIE». Et pour arriver à convaincre les délégations de l'Assemblée madrilène, les auteurs de ce «Memorandum» extravagant ont recours aux accusations classiques portées couramment contre les Roumains.

Une question se pose: Dans quel but créer une nouvelle République socialiste dans le cadre du Bloc Socialiste, si la politique retarçarde des Hongrois tend théoriquement à rejeter la «Grande Hongrie», même au détriment des autres nations limitrophes et surtout à l'encontre de la vérité historique et ethnique?

Lorsqu'on est sûr, convaincu, d'avoir le droit et la vérité de son côté, on ne milite pas pour une position douteuse et pour une réalisation factice. Or, qu'est-ce que cela signifierait SINON la mise en fonction d'une aberration politique, INADMISSIBLE pour les quatre millions de Roumains transylvains, dont les ancêtres reposent dans cette terre depuis des millénaires. Il n'y a pas un seul Roumain dans le monde qui puisse admettre une telle élucubration.

Cependant, dans les conditions actuelles, cette proposition incongrue — lancée à un moment pathétique pour l'Est européen — montre indubitablement que «l'intelligentzia» magyare considère PRIMORDIAL le problème de ses revendications territoriales, en dépit de la tragédie politique et humaine qui nous menace tous.

On était habitué à voir paraître dans la presse des articles et des études revendicatifs, pleins de haine, de mensonges et de menaces à l'adresse des Roumains. On les prenait pour ce qu'ils étaient, dans leur faiblesse d'arguments et de preuves, qui n'impressionnent plus personne.

Aujourd'hui, nos voisins, les Hongrois, font stupidement le jeu des Soviétiques et se montrent naïfs comme il n'est pas permis de l'être.

Par leur intervention intempestive, ils ont ébranlé l'unité d'action et de protestation des nations asservies, oubliant que notre situation (Roumains, Hongrois, Polonais, Tchèques, Croates, etc.) est SEMBLABLE. Nous nous trouvons tous engagés dans un combat à mort, que nous avons le devoir de ne pas affaiblir par des problèmes excentriques qui ne touchent pas l'aspect commun et urgent de la question.

Nous sommes TOUS sous l'emprise communiste. Nous supportons TOUS les mêmes conséquences atroces.

Nous avons TOUS, en quelque sort, LE MEME DESTIN.

Pour nous, en tant que ressortissants de ces contrées, il n'y a pas de SALUT ISOLE pour échapper à la férule soviétique.

NOUS ALLONS REVIVRE OU CESSER D'EXISTER ENSEMBLE!

Voilà pourquoi la conduite des Hongrois nous apparaît odieuse et inintelligente. Elle met en posture mineure toute une coalition de volontés et d'actions concertées.

De plus, ce qu'ils proposent actuellement dépasse de beaucoup les prétentions mégalomanes d'un petit peuple qui veut (du moins dans ses rêves) redevenir le maître des autres. Dans l'action présente, ils ne demandent plus une simple «autono-

mie locale de la minorité magyare et n'effleurent même pas le problème de la «Hongrie millénaire». Ils suggèrent tout bonnement la MODIFICATION TERRITORIALE DE L'ETAT ROUMAIN, son partage en de petits morceaux, en commençant par le détachement de la Transylvanie de l'ensemble de la nation roumaine, pour la constitution d'un Etat à part...

Rarement on trouve plus de perfidie envers le peuple roumain et d'indifférence envers la lutte que mènent les nations de cette partie de l'Europe pour survivre et sortir du piège mortel où les a jetées l'inconscience et l'égoïsme de certains. On torpille tant d'efforts et on jette le doute, sinon la suspicion, dans les rangs de toutes les organisations anti-communistes qui se débattent pour contre-carrer la pression soviétique. Car ce ne sont pas seulement les Roumains que l'hypocrisie hongroise vise et touche directement!

Cette attitude singulière montre deux choses:

Leur astuce, cousue pourtant de fil rouge, vient mettre devant un dilemme désagréable la position roumaine officielle à la Conférence de Madrid. Mais en même temps, elle met sur la défensive les organisations patriotiques des Roumains de l'exil. Et cela est un tort.

Pour ces messieurs révisionnistes, peu importe la lutte commune, les efforts qu'ils sabotent. Ce qu'ils veulent, c'est de détacher la Transylvanie du tronc roumain. Le reste N'A PAS D'IMPORTANCE! Peut-être espèrent-ils pouvoir s'entendre avec les Soviétiques — s'ils ne sont pas déjà d'accord avec ceux-là — pour affaiblir l'île de la latinité orientale...

En disant cela, nous faisons totale abstraction du régime communiste qui règne à Bucarest. Nous n'avons aucune intention de l'épauler. MAIS LE PROBLEME REGARDE TOUTE LA NATION ROU-

MAINE et nous touche tous, en tant que Roumains, où que nous soyons.

De plus, cette proposition d'un caractère tellement insolite à l'occasion d'une Conférence internationale où se joue le sort de l'homme en soi et de toute l'Europe de l'Est, démontre une inconscience lamentable de la part d'un peuple qui se dit «patriote», et se croit «lucide» et «politique». Faire une telle proposition révèle une indifférence totale à l'égard des Hongrois de Transylvanie qui dans ce cas — ne reviendraient point à la Hongrie, mais feraient partie d'un autre Etat, toujours en qualité de MINORITAIRES auprès des plus de quatre millions de Roumains qui y habitent.

Croient-ils, les penseurs d'un tel projet, que les 1.500.000 de Hongrois et Szeklers de cette région auraient la force de dominer et de faire basculer dans l'orbite de Budapest les autochtones Roumains qui s'y trouvent? Piètre jugement!... Ont-ils oublié le patriotisme des Valaches qui, pendant des siècles, ont résisté aux tentatives de dénationalisation bien meurtrières des ancêtres de ceux qui aujourd'hui proposent de telles insanités?

Nous trouvons que ces provocations déplacées sont allées trop loin. Et que de telles insolences méritent plus qu'un simple mépris.

Dorénavant, nous allons prendre les mesures qui s'imposent pour que l'opinion publique internationale ne soit plus à la merci de cette avalanche de mystifications sur le peuple roumain et sur ses droits historiques et ethniques sur la Transylvanie, berceau de son existence.

Nous relevons le défi de tous ceux qui, de par le monde, ont trop misé sur la patience des Roumains, en ouvrant des hostilités qui, dans les conditions actuelles, deviennent un combat entre ades frères ennemis.

MAIS, CE SONT EUX QUI L'AURONT VOULU!

POEME

de Ana Maria MARIN

EXIL

Scutură-ți praful de pe sandale!
Cale lungă te-asteaptă pelerin ostentit,
Al moștenit pământul, și bucurios l-ai fi dat,
Vagabond, paria, emigrant!
Cu ochii de căline bătut, de peste tot alungat,
Cauti ce? Un frate, o vatră, un sat?
Dragoste între oameni fără păcat?
Anii trec și li-a nins nea peste plete,
Povești peste tot o poveste,
Nimeni n-o crede, nimeni n-o vede,
Povestea ta, ciudată realitate.
O împrăști peste câmp să crească din morminte
S'aducă aminte de-o țară cumințe
Strălucind «ca soarele sfânt depe cer»
Cutropită azi de barbari, înclină cu fer
Cu ură în suflet, cu minciuni și măceși!
Un miel alb duci în spate,
Si-un fel te îndeamna la drum.
Ajunge-vei poate să calci peste scrum
Si să ridici crucea, înecată în fum.

MEMORIE

Cleșidă tenace! macini nisipul,
Timpul: infinit și obscuritate...
Mii de frici se înșiră în șoapte...

Basmul disolvării deșarte.

Fapte ce-au fost și sunt: ș'or să fie?

Sau poate vor dispărea pe vecie...

Cândva țara mea a căzut în abis!

Pasărea Ibis i-a menit ca din carte,

Greeri nebuni, au țărât noapte de noapte:

Uită tot... Uită tot ce-a fost înainte de noi,

Nu mai există înolop...

Copiii veseli dansează programati,

Tinerii fluieră lucrând alene,

Codru de-l codru, cântă și geme,

Nu mai e nimeni ca să-l asculte.

Vorbe multe se'nșiră pe uliți

Vorbe noui ce desbracă de foi

Stejaril și plopi, împrăstie snopii

De grâu și de păpuși. Doar vreo bătrână

Se'nchină și zice «Ducă-se pe pustii!»

Târzi și slăbiți sunt cei ce sunt treji

Ca vreji de viță subțiri și uscați,

Mucați de credința în cer și Arhanghel

Ei nu au uitat! Dar nu în van

Se înclăncă, ca Atlas, să ridice un dram

Din greutatea ce'nconvoaie un Neam!

DEMAGOGIA CRIMINAL

I

por Trajano POPESCU



A pesar de los 60 años pasados desde el Tratado de Trianon, los Magyares no han podido comprender aún que lo que este Tratado confirmó en 1920 era de justicia para los pueblos vecinos de la «Hungaria Milenaria», cuyos territorios, los milenarios agresores, les ocuparon por la violencia en los pasados siglos, esclavizándolos después.

Esta justicia no fue ni capricho, ni castigo de los Aliados vencedores, sino la aplicación de un principio, el de la libre autodeterminación y el de la libertad para todas las nacionalidades europeas de volver a sus cauces nacionales, que impuso la sangrienta confrontación de la primera guerra mundial, al derrumbarse los imperios esclavistas de entonces: el alemán, el ruso-moscovita, el austro-húngaro de los Habsburgos y el turco.

Mirando el mapa de la «Hungaria Mutilada», como le gusta a los húngaros llamar a su patria de siempre, en la cual volvieron restringirse a vivir, una vez que los eslovacos, los ucranianos, los rumanos de Bucovina y Transilvania, los croatas, los serbios y los italianos de Trieste, se reunieron voluntariamente con sus respectivos pueblos de origen, podemos darnos perfectamente cuenta de lo que significó a lo largo de la Historia de la Europa Central y Balcánica, el imperialismo magyar y la alegría con la cual los pueblos sojuzgados se desprendieron de sus opresores.

Desde entonces los magyares, con los específicos dones de su raza, la audacia, la astucia, la persuasión mentirosa y toda clase de falsedades en la historia verdadera y composición etnológica del espacio transilvano y los demás liberados, buscan demostrar a los «grandes de hoy» que el principio Wilsoniano de las nacionalidades ha sido una injusticia para la «Hungaria Milenaria», sin pensar en la injusticia y los sufrimientos inflingidos con salvajismo tantos siglos a los sojuzgados pueblos vecinos.

Sabemos que de todos los territorios que tuvieron que liberar, lo que más les duele y desean por cualquier medio es el territorio transilvano, olvidando que es la cuna del pueblo rumano y que no tienen ningún derecho, ni histórico, ni etnológico para arrebatárselo.

Cuando el Presidente Carter, en nombre del Gobierno norteamericano, devolvió el 7 de enero de 1978 al Gobierno comunista de Budapest la Corona de San Esteban, el cetro y las demás insignias reales, reliquias de oro del rey fundador de Hungría, dejadas bajo la custodia americana por los refugiados húngaros Horthyistas al terminar la segunda guerra mundial, reavivaba con su ingenuidad política el imperialismo magyar.

Con referencia a este acontecimiento, nosotros hemos recordado en la revista «CARPATII», número 10/1978:

«Para los americanos y sus conceptos democráticos fue un acto de justicia y un gesto de amistad el devolver al pueblo húngaro el tesoro custodiado, pero para el régimen totalitario del país y para los pueblos circundantes de Hungría significaba —según las tradiciones guerreras de los antepasados americanos, los indios— desenterrar el «hacha de la guerra» entre los húngaros y sus vecinos.

«La Corona de San Esteban no era una pieza de museo extraviada por la guerra, ni símbolo de la nacionalidad húngara y cristiana, sino, al contrario, símbolo del despotismo absolutista y del imperialismo magyar en la Europa Central.

«Desatar el revanchismo magyar, después de casi sesenta años es más que un error político, es un desprecio total a los principios de libertad y justicia, implantados por la humanidad con tantos sacrificios en dos guerras mundiales.»

y si reiteramos hoy lo escrito entonces es porque, como pueden constatar del «MEMORANDUM» que reproducimos íntegro, dirigido a las dos Conferencias Internacionales de Madrid: Europea de Seguridad y para Derechos Humanos, y la Internacional Socialista, celebradas al mismo tiempo en la capital de España, hemos tenido razón.

Ni Kádár, el jefe de la República Popular Húngara, ni sus cómplices en el exilio no han perdido su tiempo, y considerando propicio el momento de las dos Conferencias, han «desenterrado el hacha de guerra» contra el pueblo rumano, porque contra los que conducen hoy este pueblo es

inconcebible, dada la hermandad ideológica con el premier húngaro; entre hermanos, creemos que no será posible semejantes «bromas», sin el interés de Moscú.

Constituyendo «ad hoc» una FEDERACION SOCIALISTA DE LOS HUNGAROS DE RUMANIA, han decretado, sobre papel, una «REPUBLICA INDEPENDIENTE DE TRANSILVANIA», incluyendo los territorios de Maramoros y Banat con un representante en Viena de la persona del Diputado austriaco, Sr. Dr. Félix Ermacora, probablemente «fenicio» de origen, exigiendo por el intermedio del MEMORANDUM reproducido el reconocimiento del «NUEVO ESTADO» y las garantías necesarias para asegurar su viabilidad.

Intento de una diversión ridícula que el régimen rumano de Bucarest esperamos tome medidas serias para cortar semejantes pretensiones absurdas y castigar severamente a los promotores de la dicha República Socialista Independiente de Transilvania, si no quieren pasar a la historia de mañana como cómplices del pensado desguace de Rumania.

Los húngaros, con estrepitosa propaganda y habilidad, han demostrado siempre que saben aprovechar la «somnolencia» rumana en lo que se refiere a Transilvania, una vez efectuada la unidad territorial y espiritual en 1918, y ayudados también por la ingenuidad política de la Europa del Oeste buscan frutos en sus planes revisionistas.

El Diktado de Viena de 1940, error político y horrible en sus consecuencias para los rumanos del Norte de Transilvania, no fue como los magyares creyeron, un reconocimiento jurídico, o histórico de la injusticia producida en Trianon a la Hungría Milenaria, sino una estrategia militar de Hitler, el cual, preparando la guerra contra la URSS y dado la hostilidad del Rey Carol II^o, obligó a Rumania a retroceder la Transilvania del Norte a los aliados de él, los húngaros, para abrirse un camino sin obstáculos hasta 70 km. de la zona petrolífera rumana de Ploesti, imprescindible para el Ostfront, tal como pueden apreciar en el mapa reproducido.

Este Memorándum, en su concepto, letra e instrucciones, desenmascara la perfidia política de nuestros vecinos Húngaros. Pretender desmembrar Rumania con la sonrisa en los labios y con la apariencia de un «caballero» benefactor de los dos pueblos, es un cinico mimo teatral, que sólo ellos, por su estirpe mongólica pueden expresar.

Sabemos de sobra cuánto nos quieren nuestros vecinos magyares y que, a pesar de sus llantos y acusaciones, en las relaciones político-históricas que hemos tenido, son ellos los que efectivamente han torturado, esclavizado y humillado a nuestros hermanos transilvanos, tanto en el pasado como después del Diktado de Viena de 1940.

En cambio, los Rumanos no se vengaron de las vejaciones padecidas, ni en 1919, ni después, en 1944.

En 1919, olvidándose el antiguo insulto de «Bűös Oláh» y del salvajismo húngaro de unos cuantos siglos, les con-



(Sigue en página 7.)

To the Governments of SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS and MEMBER STATES of the UNITED NATIONS ORGANIZATION.

Representing and in interest of the Hungarians who belong to the Hungarian Nation and today are living as a minority in Rumania, we make known to the UNITED NATIONS ORGANIZATION, to the SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS and principally to the governments and peoples of socialist nations that we formed the ORGANIZATION of HUNGARIANS in the SOCIALIST REPUBLIC of ROMANIA called:

"SOCIALIST FEDERATION OF HUNGARIANS IN ROMANIA"

- 1) Because the Rumanian Government and the National Councils directed by it do not represent the interests of the Hungarian members, they only serve the unstrained purposes of anti-Rumanization.
- 2) Because the SOCIALIST REPUBLIC of ROMANIA includes the nationalities among them 3 million Hungarians living together in its territory from the human rights based on equality. These rights are laid down in the HUNGARIAN CONSTITUTION and in the CONSTITUTION of the SOCIALIST COUNTRIES.
- 3) The powers of the state in Rumania increasingly discriminate against the non-Hungarian nationalities who are deprived of their leaders and socialist minded intellectuals.
- 4) The Rumanian State infiltrates political and police agents into the ranks of Hungarian and German workers deprived of their leaders taking advantage of discontentment caused by the oppression of nationalities, trying to incite the workers against the SOVIET UNION and SOCIALIST COUNTRIES, in order to be able to reestablish the nationalities of the Rumanian nationalist counter-revolutionary routings of simple workers' movements who ask for their basic rights.
- 5) Under the pretext of industrialization the Government exploits Rumanians in the Hungarian and German nationalities' territories, about one and half million since the liberation, respectively since 1945, according to demographic reports.

6) The Rumanian Government compels the Hungarians to settle in territories where the Rumanians are in majority, and forcibly changes the nationality composition of cities inhabited by Hungarian and German majority.

After all these we state that:

In spite of the fact that Rumania is a multinational state neither the SOCIALIST REPUBLIC of ROMANIA, nor the GOVERNMENT and under-way antisemitic or fascist Rumanian state did not want nor could not guarantee equality and liberty to the Hungarian, German, Jewish, Russian, Turk, Bulgarian, Serbian and other nationalities.

The experience of six decades convinced the nationalities living together in Rumania that within the framework of the Rumanian State their national existence and human rights are not guaranteed.

In order to be able to safeguard their nationality, peaceful and friendly coexistence with the neighbouring nations, we request the MEMBER STATES of the UNITED NATIONS ORGANIZATION and SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS and principally the nations of the Socialist Camp that under the protection of the UNITED NATIONS ORGANIZATION and the SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS on the territories of Transylvania, Maramoros and Banat be formed the independent "SOCIALIST REPUBLIC OF TRANSILVANIA" in the framework of the SOCIALIST NATIONS (Socialist bloc) on the above mentioned territories, be partitioned between the Hungarian people's Republic and the Socialist Republic of Rumania by way of exchange of population.

The Rumanians settled by the U.S.S.R. in the above territories be repatriated to old Rumania.

The Hungarian, Russian and German languages should be compulsory in usage and instruction.

In the interest of safeguarding the survival of the SOCIALIST REPUBLIC OF TRANSILVANIA and the security of the territory also possible the formation of a customs union between the Hungarian People's Republic, the SOCIALIST REPUBLIC OF TRANSILVANIA, the SOCIALIST REPUBLIC of ROMANIA, the GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC,

3/ 3

the FEDERAL REPUBLIC OF GERMANY and the UNION OF SOVIET SOCIALIST REPUBLICS.

The SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS guarantee the frontiers of the SOCIALIST REPUBLIC OF TRANSILVANIA.

We believe that the above proposals will remedy the injuries of the minorities living in the SOCIALIST REPUBLIC OF ROMANIA, and will promote the peaceful coexistence between Western capitalist democracies and the Socialist Nations without endangering the rightful interests of the Rumanian or Hungarian people.

In order to establish immediate contact to the UNITED NATIONS ORGANIZATION and to the SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS we entrust our representation to Dr. Felix Ermacora, Member of the Austrian Parliament / Wien I, Karl Rueger Ring 991 Universat - Austria.

THE SOCIALIST FEDERATION OF HUNGARIANS IN ROMANIA

Cluj - Kolozsvár

October 1980.

MEMORANDUM

ADRESAT GUVERNULOR SEMNATARE ALE
ACORDURILOR DE SECURITATE EUROPEANA

SI MEMBRILOR ORGANIZATIEI NATIUNILOR
UNITE

Reprezentând și în interesul Ungurilor care aparțin națiunii ungare și care astăzi trăiesc ca o minoritate în România, facem cunoscut Organizației Națiunilor Unite, guvernelor statelor semnatare ale acordurilor europene de siguranță și în mod special guvernelor și popoarelor națiunilor socialiste, că am format o organizație a Ungurilor din Republica Socialistă Română, sub denumirea:

«FEDERATIA SOCIALISTA A UNGURILOR
DIN ROMANIA»

1) Pentru că Guverul Român și Consiliul Național creat de acesta, nu reprezintă interesele Ungurilor din România, ci servesc numai scopurile de romanizare.

2) Pentru că Republica Socialistă a României exclude de la drepturile umane basate pe egalitate, cele 3 milioane de Unguri care trăiesc pe teritoriul acesteia. Aceste drepturi sunt prevăzute în Constituția României și în constituțiile țărilor socialiste.

3) (Pentru că) puterea crescândă a Statului în România, discriminează naționalitățile ne-române și lipsește de drepturi pe liderii și intelectuali lor înclinați spre socialism.

4) (Pentru că) Statul Român infiltrează agenți politici și de poliție printre muncitorii unguri și germani, lipsindu-i de avansuri, pentru a mări nemulțumirea lor și a acuza apoi de răstăvire împotriva Uniunii Sovietice și a țărilor socialiste, când în fond muncitorii minoritari nu cer altceva decât drepturile lor de bază.

5) (Pentru că) sub pretextul industrializării Guverul Român a așezat, după rapoartele demografice de la 1946 și până astăzi, peste un milion și jumătate de Români în teritoriile naționale ale maghiarilor și germanilor.

6) (Pentru că) guverul român obligă ungurii să se așeze în teritoriile unde populația românească e majoritară, și forțază, prin infiltrarea de români, romanizarea orașelor locuite în majoritate de unguri și de germani până acum.

Pentru toate acestea noi declarăm:

Cu toate că România este un stat multinațional, nici Republica Socialistă Română, nici Statul Român dinaintea războiului, nici cel fascist și anti-democratic din timpul lui,

nu au vroit să garanteze egalitatea și libertatea românilor, germanilor, evreilor rușilor, turcilor, bulgarilor, sârbilor și tătarilor conlocuitori.

Experiența celor șase decenii a convins naționalitățile conlocuitoare în România că în forma actuală Statului Român, existența lor națională și nici drepturile umane, nu le-au fost garantate.

Cu scopul de a salva naționalitățile lor și a le asigura o coexistență pacifică și prietenească cu țărilor învecinate, cerem statelor membre ale Organizației Națiunilor Unite și Statelor semnatare ale acordurilor europene de securitate și în special țărilor din spațiul socialist ca: sub protecția Organizației Națiunilor Unite și a semnatarilor acordurilor europene de securitate, din teritoriile TRANSILVANIA MARAMURES SI BANAT să se formeze o

REPUBLICA SOCIALISTA INDEPENDENTA
A TRANSILVANIEI.

în cadrul națiunilor socialiste (blocul socialist), sau menționatele teritorii să fie împărțite între Republica Populară Ungară și Republica Socialistă Română, pe calea schimburilor de populație.

— Românii așezați de către Republica Socialistă Română în teritoriile de mai sus să fie repatriați în România veche, iar limbile română, ungură și germană să fie folosite deopotrivă în vorbire și educație.

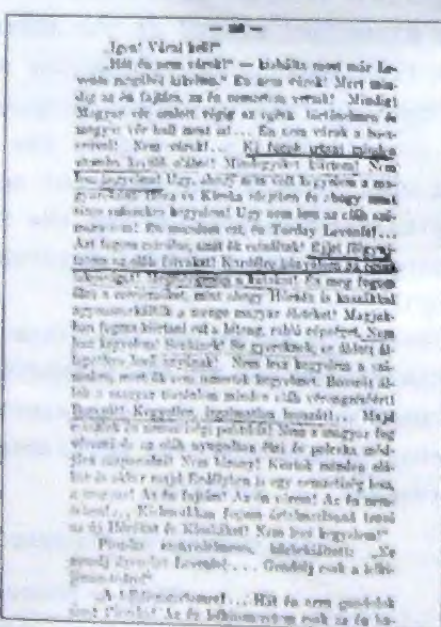
— În scopul asigurării supraviețuirii Republicii Socialiste a Transilvaniei și a securității teritoriului ei, să se facă posibilă formarea unei uniuni vamale între Republica Populară Ungară, Republica Socialistă a Transilvaniei, Republica Democratică Germană, Republica Federală Germană și Uniunea Republicilor Socialiste Sovietice.

— Statele semnatare ale acordurilor de securitate europene să garanteze frontiera Republicii Socialiste a Transilvaniei.

Noi credem că propunerile de mai sus ar remedia ofensele aduse minorităților conlocuitoare în Republica Socialistă Română și că vor promova coexistența pacifică între democrațiile capitaliste Occidentale și Națiunile Socialiste, fără a compromite legitimele interese ale poporului Român sau Ungar.

Cu ordinul de a stabili contact imediat cu Organizația Națiunilor Unite și cu Statele semnatare ale Convenției Europene de Securitate, încredințăm reprezentanța noastră D. lui Dr. Félix Ermakov, membru al Parlamentului Austriac-Wienna I. Karl Rueger Ring Nr. 1, Universat - Austria.

Cluj-Kolozsvari: FEDERATIA SOCIALISTA A UNGURILOR
Octombrie 1980 DIN ROMANIA



testaron en la Budapest ocupada, repartiendo cristianamente sus comidas con la población hambrienta, liberándoles de la desgracia comunista de Bella Kuhn —el judío dictador marxista en aquellos tiempos—, ayudándoles a la instauración de la Regencia de Horthy. En agradecimiento, los Horthyistas, salvados por el sacri ício de la sangre rumana una vez instalados en el poder, empujaron a instigar e intrigar contra el pueblo rumano, empujados por el odio engendrado por sus instintos asiáticos.

En 1919 los Rumanos ocuparon Budapest como vencedores en armas del comunismo húngaro de Bella Kuhn, pero se comportaron como liberadores de la capital magyar y de la plaga política anti-humana marxista.

El regreso de Transilvania a la madre patria rumana, ocurrido un año antes, el 1 de diciembre de 1918, fue el cumplimiento del sueño de siglos de los Rumanos y no una conquista bélica de tierras ajenas.

La unidad se hizo automáticamente al derrumbarse el imperio Austro-Húngaro y fue por la libre voluntad unánimemente expresada por el pueblo rumano de Transilvania y de las minorías que convivían, manifestado en Alba-Iulia en la mencionada fecha, según los principios de autodeterminación de las nacionalidades europeas, surgido de la primera contienda mundial. Triunfó no sólo más que confirmar esta voluntad poniendo fin a una situación arbitraria y anormal.

Esta tierra era la cuna del pueblo Rumano y de los más remotos tiempos de la Historia, perteneció a sus antepasados Dacios y Daco-Romanos, los Rumanos, siendo la población mayoritaria y el idioma general el rumano, a pesar de la dominación húngara.

Pretender hoy que se les devuelva este territorio por el hecho que los magyares le ocuparon por la fuerza durante varios siglos, igual como si los árabes de hoy pretendieran ocupar la mitad de España, bajo el pretexto que fue dominada militarmente por ellos durante ocho siglos.

Dado el carácter indomable del pueblo rumano de Transilvania, que defendió siempre sus tierras ancestrales contra el invasor magyar, los «magyares» húngaros —es decir, los grandes terratenientes del país— decidieron al principio de la primera década de nuestro siglo acabar con la mayoría rumana, con medidas administrativas draconianas en el sentido de magyarizarlos o exterminarlos físicamente. Por la desmoralización, obligaron: a los intelectuales rumanos a emigrar al Reino de Rumania, a los campesinos jóvenes buscar fortuna en los Estados Unidos de América y a la gran masa que se quedó, a soportar las terribles persecuciones que les infligieron.

Implantaron obligatoriamente el idioma magyar en las escuelas y persiguieron la religión ortodoxa y greco-católica, las cuales mantenían viva en las almas de los rumanos de Transilvania su origen latino-romano.

Le magyarizaron los nombres de pila y los apellidos rumanos, en las localidades de mayoría húngara, falsificando los registros censales, y en 1907 encargaron al escritor Antal Huszár redactar el libro con las instrucciones necesarias para lograr la «magyarización» forzada de la Transilvania rumana.

Así apareció en edición reducida solamente al uso de los empleados del gobierno húngaro, el libro «A MAGYARORSZÁGI ROMÁNOK» (1), cuya cubierta reproducimos en facsimil, que constituía el proyecto de la magyarización de la nacionalidad rumana de Transilvania, destruyendo sus instituciones culturales, económicas, sociales y confesionales. El «magyares» Conde Appony puso en seguida en aplicación el plan concebido, pero el estallido de la primera guerra mundial impidió la total realización del mismo.

Derrumbándose el imperio Austro-Húngaro, todas las nacionalidades oprimidas dentro de sus fronteras artificiales, volvieron por el principio de la autodeterminación a sus pueblos de origen en 1918, y el tratado de Triánón, firmado en 1920 por la Hungría vencida, no hizo más que confirmar la integración voluntaria de estos pueblos en sus respectivas naciones.

El hecho les hizo perder la cabeza a los dirigentes húngaros, cuales en lugar de tomar el ejemplo de los Austriacos, cuyo imperio remontaba en la historia hasta Carlomagno, resignándose a vivir en sus tierras ancestrales, olvidando el imperialismo basado sobre la cárcel forzosa de otros pueblos, anacrónico en nuestra Era, empezaron la agitación revisionista del mencionado Tratado, movilizandolos a todos los húngaros de dentro del país, los emigrantes y a los refugiados para la campaña de mentiras, de falsificaciones, de injurias y de propaganda de mala fe contra sus vecinos.

A MAGYARORSZÁGI ROMÁNOK BIZALMAS HASZNÁLATRA.

MUNKATÁRSZAK KÖZREMÜKÖDÉSÉVEL

1974

HUSZÁR ANTAL

6. KÖR ELŐFIZETTESZEM PEREGRIN

DELA HONNA BÉNYESEN FOLYAMATOSAN ÉS A SZERZŐSSÁGA HOGYATÁRÁK ELŐREKÉSZÍTÉSÉVEL ÉS SZERZŐSÉGI FÉLREHATÁRÁSSAL

BUDAPEST, 1967

MEGJEJEN A HUNGÁR KÖNYV KIADÓ HONNÁBAN

1968

El 15 de abril de 1933, por ejemplo, el periódico judío-magyar «PESTI HIRLAP» manifestaba:

«Si nosotros, los magyares, vamos a recuperar el país (Transilvania), las nacionalidades deberían acomodarse a las 24 horas seguidas. Ya no volveremos a repetir más las debilidades de la Hungría antigua. Los Daco-Rumanos deberán desaparecer de este territorio.»

Siete años más tarde, en 1939, el escritor húngaro DUCSO CSABA, dirigiéndose a la juventud húngara —los leventes—, escribía en su libro titulado «NINCS KEGYELEM» (2), que quiere decir «Sin Compasión», cuya cubierta y páginas 156 reproducimos en facsimil:

«La nación húngara es la más espléndida realización de la raza dominante mongola, la cual no conoce más que victorias. En nuestras venas la sangre de Attila, Arpad y Ghenghis Khan está en ebullición.»

y en el capítulo «La confesión del levente», páginas 155-156 añade:

«No esperaré que llegue la venganza. No puedo esperar. Suprimiré cualquier Valaco que encuentre en mi camino. A cada uno le suprimiré. No tendré piedad.

«Pasaré por las armas las poblaciones, envenenaré las aguas, incendiaré de noche las aldeas de los Valacos y mataré hasta los niños de cuna. Buscaré destruir esta estirpe de «bestias y ladrones». Nada de piedad para nadie, ni para los niños de la cuna, ni para la madre que da a luz el niño. Suprimiré cualquier valaco, porque entonces en la Transilvania no habrá más que una sola nacionalidad —la húngara—, mi estirpe, mi sangre. Haré inofensivos los futuros Hortas y Clocas (3). No tendré piedad.»

(1) Transilvania, última prigoasă, 1980. Ediciones Europa. Roma.

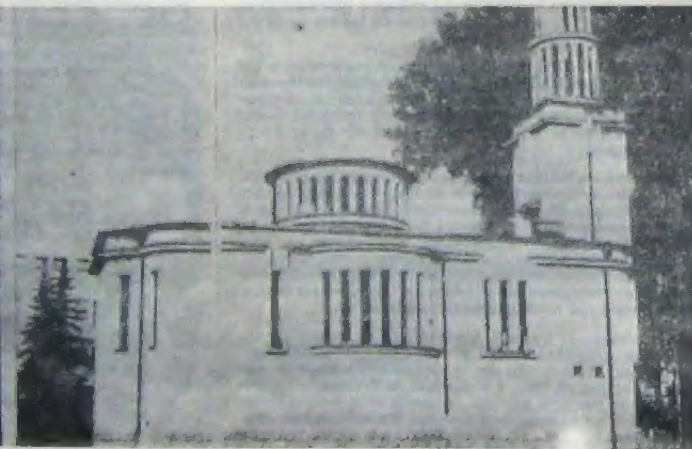
(2) Idem, op. cit.
(3) Hortia, Clocas y Crisan, campesinos rumanos revolucionarios que se levantaron contra los Húngaros en 1784-1785.

La idiosincrasia magyar de la «revisión del Tratado de Triánón», propagada desde 1920 con centenares de libros, folletos, artículos en la prensa mundial y con todos los medios de comunicación posibles, conteniendo toda clase de mentiras, en la historia y en los datos estadísticos, provocó la alergia de los pueblos armenizados, rumano, checoslovaco y yugoslavo, determinándolos a constituir «La Petite Entente», una especie de pacto militar de defensa común contra la amenaza de agresión húngara, firmado por los tres. El pacto no llegó a funcionar por el hecho de que la agresión vino por parte de los alemanes en 1939 y 1940 con el estallido de la segunda guerra mundial.

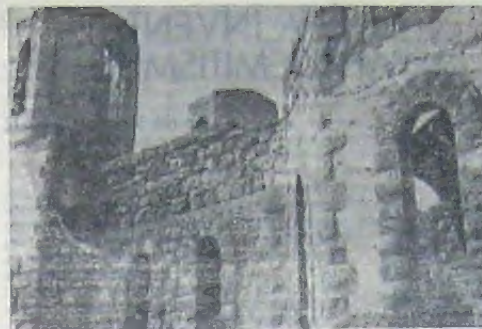
Todo lo previsto para la desaparición de la nación rumana de Transilvania lo prepararon los Horthystas entre 1920-1940, y lo pusieron en práctica en 1940, después del Diktato Hitleriano de Viena. Los Organismos preparados para aterrorizar a la población autóctona rumana, la «Rangyos Gardas» (Guardia de los Descamisados), «Nemzetőrség» (Guardia Nacional), «Tűzharcosok» (los luchadores de la línea de fuego), «Leventes» (paramilitares), entraron en acción al mismo tiempo: las tropas militares ocuparon el territorio rumano concedido y las hordas les siguieron destruyendo, matando y arrastrando todo lo rumano. Decenas de miles de asesinados, decenas de miles de deportados en

el Reino Rumano, decenas de miles enviados a campos de concentración húngaros de donde no volvieron ninguno. Templos rumanos ortodoxos, incluso católicos, escuelas, etc., incendiados o derribados, esto ha sido el ejemplo de la civilización húngara que dieron en el siglo 20 nuestros vecinos. Hoy día, sin avergonzarse, acusan a los rumanos de lo que hicieron ellos despiadadamente.

(Sigue en el número 27.)



EN 1940, DESPUES DEL DIKTATO DE VIENA, LOS OCUPANTES HUNGAROS DESTRUYERON TODAS LAS IGLESIAS RUMANAS ORTODOXAS Y LAS CATOLICAS TAMBIEN, COMO SE VE EN LAS FOTOS REPRODUCIDAS. Y SE DICE QUE LOS HUNGAROS SON CATOLICOS CREYENTES



VANDALISMO MAGYAR ROMANIA DE HOY Y

LA LIBERTAD RELIGIOSA PARA LOS CULTOS
QUE FORMAN PARTE

DE LA NACIONALIDAD CONVIVIENTE HUNGARA

El artículo 30 de la Constitución de Rumania de hoy garantiza la libertad de conciencia de todos los ciudadanos del país:

«Todo ciudadano tiene la libertad de practicar o no una fe religiosa. También la misma Constitución garantiza la igualdad de derechos indistintamente de nacionalidad, raza, sexo o religión en todos los dominios de la vida económica, política, jurídica, social y culturales (art. 17).

En Rumania funcionan 14 cultos reconocidos por el Estado, conforme a la «Ley y los estatutos de los cultos religiosos» de R. S. Rumania. Los cultos organizan su vida religiosa interna a tenor de las enseñanzas, los cánones, las prácticas y las tradiciones específicas para la religión o confesión a las que pertenecen.

La organización y el funcionamiento de los cultos están previstos en los estatutos de los mismos, que reglamentan la competencia y la actividad de los foros de dirección, de las unidades intermedias y locales, los derechos y las obligaciones del personal del culto, etc.

Las nacionalidades convivientes de Rumania de hoy gozan de los mismos derechos y libertades para practicar su fe religiosa, que les están garantizados por la Constitución (art. 30) y por la «Ley sobre el régimen general de los cultos».

Así, pues, tienen derecho y plena libertad de libre organización de la Iglesia en obispos con foros directivos propios; el empleo de la lengua materna de los fieles en la liturgia y la administración del culto; la posesión de Institutos de enseñanza teológica para la formación (preparación) del clero; la edición de revistas, libros de culto, calendarios, folletos, etc.

Mantienen relaciones exteriores de carácter confesional e interconfesional con las organizaciones eclesásticas o las Iglesias similares del extranjero en las condiciones de su total independencia y no injerencia en los problemas de su vida interna.

La nacionalidad conviviente húngara de Rumania tiene agrupados los fieles en las siguientes confesiones:

1. Iglesia Católica Romana, con unos 800.000 fieles húngaros organizados en un obispado radicado en la ciudad de Alba-Iulia, donde tienen también un Instituto Teológico Universitario —cursos de seis años de duración— 123 alumnos; una escuela de cantores.
2. Iglesia Reformada (Calvinista), con unos 700.000 fieles organizados en dos obispos radicales en Cluj-Napoca y Oradea.
3. Iglesia Unitariana, con unos 50.000 fieles, obispado en Cluj-Napoca.

4. Iglesia Evangélica S. P., con unos 30.000 fieles; sede episcopal en Cluj-Napoca.

Todas estas tres confesiones protestantes tienen un Instituto Teológico Protestante Unico de rango universitario en Cluj-Napoca con 182 alumnos.

Gozan de los mismos derechos y libertades los fieles de nacionalidad húngara de Rumania, que forman parte de las comunidades neoprotestantes: baptista, adventista del séptimo día, pentecostalista.

Los católicos rumanos húngaros de Rumania tienen 515 templos con 500 curas; los reformados-calvinistas, 835 templos con 773 pastores; los unitarios tienen 138 templos con 130 pastores.

Para los evangélicos S. P. hay 46 templos con 44 curas.

En los últimos años las confesiones religiosas de nacionalidad húngara de Rumania han construido y renovado numerosas Iglesias suyas.

Editan las siguientes revistas:

— «Reformatus Szemlé», en una tirada de 1.000 ejemplares. Es la revista de la Iglesia Reformada junto con la Iglesia Evangélica S. P.

— «Keresztény megvetés», revista trimestral de la Iglesia Unitaria, con una tirada de 500 ejemplares.

— «El guía cristiano bautista», del culto bautista de Rumania, editada en la lengua rumana y húngara en una tirada de 2.500 ejemplares.

En los últimos años para los creyentes húngaros de Rumania se han editado en húngaro:

59.000 devocionarios, 18.500 libros de cánticos religiosos, 25.000 catecismos, el Lectionarium (3 tomos) cada uno en 2.000 ejemplares, y el folleto «Reforma litúrgica», en 50.000 ejemplares (las dos publicaciones destinadas al culto católico romano).

Otros libros de culto: Libros de sermones (Homilias); libros para los organistas y los cantores, etc.; 259.500 calendarios religiosos al año; 10.000 folletos con reproducciones de Iglesias monumentos históricos y artísticos; 46.000 ejemplares de iconos católicos romanos con inscripciones en húngaro, etc.

Los teólogos húngaros de Rumania gozan de la posibilidad de estudiar y perfeccionarse los estudios de doctorado en el extranjero. Tan sólo en los últimos años fueron enviados a estudiar en Roma con becas concedidas por el Vaticano cuatro teólogos católicos de nacionalidad húngara de Rumania; en Münster (R. F. Alemania) con becas ofrecidas por la Iglesia Reformada de R. F. A. dos teólogos reformados de Rumania; en la Facultad de Teología Valdense de Roma, un teólogo reformado y otro evangélico S. P. de Rumania.

INCAPACITATE SOCIALISTA

(In jurul atacurilor unguresti)

de Sever MANUCEANU



CAND stai de vorbă cu vreun călător venit să guste din *camărdăntul* și *embarcările* occidentale, ai mai totdeauna impresia că vorbești unei ființe cu dublă personalitate. Situație de care denfăcă călătorul nici nu-ți dă seama, într-ajută apare condiționat de starea neforicită din țară, pe de o parte și de lozincile impuse de regim, pe de alta.

Ca o placă îți deapănă, întunecat și umil, realitățile vii ale situației economice, culturale, sociale din România, trecându-ți pe dinaintea ochilor toată mizeria și suferința unei națiuni, ce de peste 35 de ani nu are nici liniște, nici speranțe, nici ce mănca. Țiți amintesc de *lipsa totală de pește* (când oceanale humil sunt străbătute de-flotă pescuitoare de peste 30 de unități) — se pare, de costele imense pentru un *skis* de case cu ceva piele sau grăstine, de *teroarea* *Miliției și Securității* care-și cunosc bine *emeri-*erul, de atmosfera socială sau literară ce-ți provoacă greață. Si așa mai departe, de te apucă mila și furia în același timp, pentru că tot ce-ți spune biela călător l-a simțit pe spina sa lui.

Dar tot ca o placă — de data asta cu pieptul umflat de mândrie — Țiți afirmă că din punct de vedere politic, România este o țară independentă (!), al cărei regim ține piept tuturor și în respect chiar pe colosul din Răsărit. Si pe această temă te blagoslovesc cu o serie de afirmații, unele mai ridicole și mai copilărești ca altele... Simți, pe măsură ce-ți vorbește, copleșitoarea influență a lozincilor și propagandei oficiale: «Vom face!... Vom drege!... Ne vom opune!... Nu admitem înlocuirea hotarelor!... Cu un bloc ne vom ridica, în frunte cu conducătorii neînfricați ai repimului!... Ce amenințări rusești!... ungurești!... sau de altă origine!... Apă de ploaie!... Cu noi nu merge...».

Si-o ține așa, ca pe un disc, convins că asta-i realitatea și că așa zisa «politică independentă» și «patritiole» ar fi și un adevăr istoric. De unde să știe omul că în incapacitate, lăsată și neputință se ascund în spatele faimozoselor lozinci cu care gâdila mândria națională! S'au scris aceste bal-verne ani de-a rândul, iar când problema era prea spinosă sau cerea o atitudine deschisă și energică, i se șoptea, ca un secret de stat: «Să fim atenți! Mai ușurel că ne cad pe spate, Rușii! sau «Păra prea mare îndrăcit că ne găsim beleaua cu țărănișii din Răsărit!» sau «Mai bine să lăcem de data asta. Să nă ne certăm cu eșecul, că și ei tot îndrăgăși comuniști sunt...».

Si în timp ce asemenea propuneri stupide erau răspândite în opinia românească, deja copleșită de necazuri, VECINII TOVARASI COMUNISTI și făceau mendeile, fără nicio jenă, împotriva intereselor majore ale națiunilor române sau direct pe spina românilor.

Incapacitatea și desinteresul pentru problemele românești ale regimului socialist bucureștean nu s'au găsească decât în slăbiciunea lui față de Moscova și în lăgăteala de care dă dovadă când e vorba să ia o atitudine netă și să înfrunte îndrăzneala vecinilor.

Dece oare s'ar jena aceștia? Știu ei cu cine au de-a face! N'au goali, n'au drept la viață românească Macedonienii din Balcani... Sunt sufocați Timocenii... Sunt desnaționalizați cei din Grecia și Iugoslavia... Sunt împinși spre emigrare cei din Banatul Sărbesc... Ce măsură de protecție și ajutor a luat regimul «patritic» dela București? Ce proteste a lansat în capitalele respective și'n adunările internaționale specializate în protecția minorităților?

NICIUNA și NICIUNUL! Vedi Doamne! Nu poți intra în răcă cu «patritic!» Dar dacă în Africa Centrală, negrul Babebobu, incapabil să numere până la trei fără să adoarnă, n'a fost admis să voteze cu pumnul ridicat, atunci «drepturile omului» au fost INTRADEVAR compromise și protestul amenințător al guvernului dela București devine obligatoriu.

Zeci de mii sau chiar sute de mii de Români din Bucovina și Basarabia au fost cu de-a sila ridicați și duși prin puturile Siberiei și înlocuiți cu Ucrainenii și Ruși. E vorba de un GENOCID CALIFICAT. Câte adrese diplomatice la Moscova sau câte plângeri la Forurile Internaționale au fost făcute pentru a respinge în fața lumii actul de tiranie și imperialism al URSS?

NICIUNA! Vedi Doamne! Nu te poți amesteca în treburile interne ale altei țări... Se schimbă numai, dacă e vorba de



A NECDOTA cu creștinul catalogat antisemit pentru că a refuzat să-și dea perla de dinti unui evreu în trenul cursă de Dorohoi, o știe toată lumea. La fel și butada lui Nasser că dacă Israelul nu va opri atacul contra Suezului Egiptului va bombarda Radiodifuziunea Română și Casa Scriitorilor din București. Istoria anecdotică merge mai departe.

Itzic și Moritz consideră că trebuie să se creștineze. Se duc la Iordan și, conform tradiției biblice vor să la botolez în aceeași apă unde a stat Isus. Itzic, o fire mai timidă și fricos la gripă îl îndeamnă pe bunul său prieten Moritz să intre el întâi să vadă dacă nu e apa prea rece. Moritz intră, se cufundă până peste cap și iese afară foricit.

— Ei, cum a fost, Moritz?

— În primul rând nu sunt «Moritz», declară cu emfază proaspătul Baptist, ci sunt Mihail. Și apoi, cum v-ați permis voi să-l crucificați pe Isus al nostru?

Această anecdota m'a venit în minte și o folosesc pentru a contrabalansa gustul amar ce m'î lăsa în gură aroganța iudaică și amestecul grosolan, cu răul, în treburile istorice și naționale în care ei nu au ce căuta fără să spure. Nu mă jenează dacă îmi vor sta din nou eticheta de antisemit, ea m'a mai fost lipită și acum peste 20 de ani ca să-mi faciliteze rotunjirea condamnării la 15 ani. Adevărul este însă că noi românii nu suntem antisemiți, asta fiind, poate, și o slăbiciune. În particular subsemnatul are toată înțelegerea pentru sionism, pentru Israel și aș dori să văd Statele Unite, la scara lor, impunânduși punctul de vedere și învingând așa cum face Israelul. Și as vrea să văd pe toți «germanicii» în țara lor pe care să și-o apere și să o păstreze singuri. Ceea ce este de neînțeles este atitudinea apăsătoare a unor evrei născuți în România și pripașiți prin Israel sau SUA.

Prin natura profesiei întrețin relații cu lume din multe țări și primesc o serie de publicații de limbă română chiar și din Israel. Sunt uimit să văd din ce în ce mai multe nume, care până mai ieri se bălăceau în revistele partinice din r.p.r. sau r.p.r. alinându-se acum în presa «română» din Israel.

Și mă întreb: de unde și până unde aroganța de a folosi limba noastră când o au pe lor și firesc ar fi să o folosească?

Mai mult decât atât, după ce au infestat istoria (Roller), literatura (Toma, Breșlașu, Popa, Banus, Baranga, Frunza, Tulbure, etc.) limba încercând să ne-o slavizeze (Graur & co, chiar și Sadoveanu care a înocet înalt înainte de 1944 de a fi român) atunci când afacerile lor leghetare n-au mai mers uneori s-au trezit evrei și au plecat în Israel cu un ochi la slăcina americană sau canadiană, unde sperau să găsească un ciolan de ros, gras.

Dacă indivizii din categoria asta se consideră evrei (poate și sionisti?) de ce se mai ocupă de improșcarea națiunilor noastre cu amărul minciunilor lor infecte?

Ungurii vor Ardealul. Să-l ia, dacă pot, singuri. Dar «germanicii» paraziți din fire, vor toată țara, al cărui sânge l-au supt și al cărui grumaz l-au călărit sărind pe el direct de pe tancurile rusești.

Ca și pe coreligionarii lor din Rusia, nu comunismul pe care ei l-au adus în suferință, ci faptul că au pierdut poziția de căpșe privilegiate, clasa întâi. Intr-una din publicatiile lor «românești» (și nu e unica), dăruind cale de o poștă a subtitlului comintern. Îl laudă pe Ceșecescu ca fiind de bună credință și că primejdia rusă îl face să fie mai stalinist decât Stalin și că șehel, istoria îl va reabilita. Istoria unui nou Roller?

Neoforții culturali și istorici noștri ne citesc cu atenție și ne comentează pe noi, cei care am fost obligăți să ne părăsim țara datorită comunismului lor. Serind despre impotența democrației române interbelice am menționat și o publicatie «germanică», «Clopotul». Un pseudonim, care până mai ieri preciza că dirija cultura țării dintr-un fotoliu paritine și care, poate a și indicat să fie arestat și condamnat după revoluția maghiară, în «germanica» publicatie televizivă «Revieta mea» (adică a lui) sare în sus: Doamne ce incultură pe fasciști astăzi Clopotul a fost scos de «printru» Calimachi Șorlat (cunoscut ca și «printru» roșu) continuând cu ditrambe la adresa apăsătorului printr și la originea lui distinsă și nobilă.

CINE A INVENTAT ANTISEMITISMUL

de Romeo BRAN

o țară «capitalistă». Protestul tăspeste violent și... curajos, în numele simplului drept de obiectiune socialist.

Dar culmea incapacității, a lipsei de cutesanță și de mândrie națională, ne-o servește Guvernul dela București în «problema minorității ungurești». Această masă ungurească posedă — după toate statisticile — cele mai largi drepturi și avantajul. Uneori mai mari ca ale Românilor. Există școli, institute, presă, literatură în limba maghiară. Au biserică, deputați, organizații culturale. Vorbește și cântă pe limba lor.

În ciuda acestei situații excepționale, Ungurii se plâng peste tot că nu au drepturi. Ungaria, la rândul ei, duce o propagandă sustinută pe aceeași temă acuzând, cerând rezoluția tratatului dela Trianon, multiplicând protestele, structurând o leșătură de minciuni și intrigi contra României. De ani de zile opinia mondială a lăsat cunoștința de «drepturile» ungurești în Transilvania și de «injustiția» ce l-a fost făcută Ungariei, etc.

Care-a fost altitudinea guvernului comunist român în fața acestei avalanșe de atacuri? A protestat oare cu vehemență? A trimis oare o Notă recriminatorie guvernului dela Budapesta? A pornit oare o campanie de propagandă românească pentru a lămurii opinia publică internațională? A pus oare în mișcare scriitorii și istoricii români pentru a umple lumea cu drepturile noastre etnice și cu justiția noastră istorică în problema Transilvaniei?

În afară de câteva broșure anodine și sărăcăcioase, NIMIC n'a fost întreprins. S'a evitat cu dibăcie orice riscare a problemei și orice conflict cu vecinii unguri, lăsând deschisă lumea însoțenței maghiare.

S'au adus, bineînțeles, multe scuze cumute cu ajă roșie: poziția geografică — lipsa de mijloace pecuniare — sârăcia de relații în lumea liberă — amenințarea Rusiei Sovietice — greutățile interne — solidaritatea socialistă — ba chiar și «boicoul» exilului... Când e vorba de scuza, apoi nimeni nu-l întrece. Au omis numai să aducă în cauză tocmă cauzele principale:

— Lipsa omenilor de răspundere, capabili să-și asume o asemenea sarcină.

— Lipsa de patriotism a celor ce conduc, pentru care contează numai Partidul și dominarea gloatelor, iar nu aspirațiile și drepturile neamului.

— Lipsa de demnitate a întregului sistem, care ecamotează importanța problemei și-a altitudinea de urnat. Toate aceste lipsuri constituiesc INCAPACITATEA PATEN- TA a regimului comunist din România de a reprezenta și apăra cu cinste și prestigiu neamul românesc.

Aceștia adevărul pe care-l ignorează bieții Români din țară, încălțați de un discurs Kilometric, plin de fraze gănuoase, dar nesprînjit pe o voință vie și un suflet dintr'o bucată.

O, nu cu vorbărie goală și amenințări factice vor putea fi apărați cei peste 200 de ani de istorie românească pe plaiurile transilvane.

Nu cu salamașcuri la Moscova și «patritiole socialiste» va putea fi oprită ofensiva maghiară și reconvertită opinia internațională dela favorabilă pretențiilor ungurești.

Si cu atât mai puțin se va putea face față irendismului ungureș dacă se vor lua totdeauna jumătăți de măsură, se vor aștepta conjuncturi favorabile sau se va recurge la aserimentul Moscovei.

Neobrizarea Ungurilor, ca și sfidările celorlalți vecini, cer din partea Românilor temeritate, forță de caracter, mândrie națională. Aceste trăsături, puse în slujba nației, sunt singurele care pot aprinde drepturile noastre străvechi și modifica falsificările ce-au invadat circuitul politic al lumii libere.

Nu mai că aceste caracteristici nu le putem întâlni în moduli pervertiți și laș al sistemului marxist ce domină azi România.

Decesse, va trebui ca EXILUL, în întregimea lui, să-și asume și această răspundere în fața istoriei și-a neamului.

Sever MANUCEANU

ANTISEMITISMUL

Pentru mine numele nu are importanță. Cu țigva turtită sau nu de la tava cu plăcinte vânturată prin Fanar, atitudinea «germanică» este de bază. Clopotul a fost «germanic» prin finanțare, colaboratori, atitudine. Ca și Cadranul, Vișta Nouă, Bluse Albaste, tot Sărandarul. «Germanicii», prin trădare, au fost și Sadoveanu Ștancu, Joja (Athanasie nu Aurel) Bogza sau Sahia, mergând până la fetele lor regale.

Nu, românii nu au fost semiți, dar semiții au fost anti-români! Asta o poate mărturisii chiar și premierul israelian Begin, care știe că sionistii au găsit adăpost și înțelegere salvându-se prin România noastră, asta o mărturisesc arhivele de la Nuremberg și procesul Mareșalului cărui nu l-a putut imputa nici un strop de sânge evreiesc.

Dar dacă antisemitismul românesc nu exista el trebuia inventat pentru că antisemitismul semit nu doarme și nu e foricit dacă nu împrăștie morbul minciunii și al distrugerii naționale.

Ziarele «lors» revistele «lors», politicienii «lors» au început să fabrice un holocaust făcut de români, să inventeze sute de mii de evrei uciși în Transilvania sau numai mii or sute în România de către — să zicem — studentul Viorel Trifa. Unde sunt numele și doveziile nu se știu și nu se produc. Despre gularguri înfinate, conduse și executate de ei, «germanicii», în Rusia și în țările ocupate de comunismul lor, nu s'au vorbit. Acum a o criză de democrație, de drepturi umane. De ce nu o aveam atunci când erau la putere și vedeau cum dispar națiuni întregi, lituanieni, estonieni, kalmuci, ceheni, tătari, ucrainenii, români din Basarabia, chiar și evreii lor sionisti?

În presa lor duhniind de banii cominternului nu pomenesc de evreii închiși de către sistemul lor adus de trupa Pauker, Teohary, Chisnerovici, Stoica și compania. Așa sunt toți cărora comunismul le-a fost vază grasă de mla. Inventează povești scabroase și spurcă istoria unui neam, dar tac când e vorba de crimele comunismului lor. De ce fac campanie despre naștute morminte, presupuse? De ce se tace discret despre Kalin? De ce nu s'a aniversat masacrul din 29-30 sept. 1944 de la Babi Yar (lângă Kiev) unde au fost uciși 33.771 de bătrâni, copii, femei, toți evreii. Se va răspunde: nemții au făcut-o.

Atunci de ce poemul lui Yevgenenco din 1963 e prohibit iar simfonia XIII a lui Șostakovici, cu partea finală închinată masacrului, e interzisă? Pentru că comunismul rusesc e implicat până peste cap în acel masacrul!

De ce nu se adăncește de către presa lor democratică cazul doctorilor uciși de Stalin la 13 Ianuarie 1953, din care șase erau evreii?

Exemple as mai putea furniza. Esența este aceeași: pe ei, «germanicii» la care mă refer nu-i supără masacrarea evreilor sau ale altora dacă crimele sunt făcute de comunism în care ei s'au simțit acasă ca peștele în apă. Dar suferă voit de un fel de semantică politică, un fel de dialectică cu picioarele în sus, cum ar fi și coreligionarii lor Marx.

Noțiunea de antisemitism în ziua de azi e legată de altitudinea anticomunistă a cuiva. Iar a fi anticomunist echivalează în mintea lor cu fascism.

Cine sunt fasciștii din România? Cei ce sunt anticomuniști... dacă legionarii!

Tovarășii de drum democrații, social democrații sunt aprioric excluși. Așa s'a născut vânătoarea de vrăjitoare contra legionarilor și printre altele procesul Trifa.

Și am pomenit numele IPS Valerian Trifa pentru că o tipic.

Dacă ai fost, să zicem, strungar și prin valul vieții impuse te-ai făcut membru de partid — adio emigrație în USA — dacă ai declarat asta.

Dar numai ei cunosc cei puțin seos cazuri de membrii PCR cu funcții de răspundere, din care doi procurori (!) care sunt bine mersi în USA...

Plus o puzderie de «germanici», foști peceristi (căci securiști) plus gleahă de informatori pripașiți pe aici cu peșaparte abtaste, de servici.

Însă aceștia nu sunt antisemiți, sunt deai noștri!

Când s'a adus aminte bărbierul de masele Kramer de «fasciștii» Trifa? Când acesta s'a manifestat pe linia convingerilor lui creștine ca anticomunist. Dacă, să zicem, un paranoic criminal, care a ucis 50 de persoane ar evada din RSR și ar emigra în USA și dacă hucul s'ar afla, nici un bărbier de masele, «germanici», nu s'ar sesiza slăta timp cât peranoicii nu deranjează «germanicii». Dar poți fi curat auzitește ca un inger, dacă nu te vinși haltei lor aserite comunismului «germanic», ești fascist și vor inventa pentru tine o hecatombă de victime evreiești care, toate în un loc, vor totaliza mai mulți din seminția lui Israel decât au existat de la Cain încoco.

Căci fasciști pentru ei înseamnă tot ce vine în contradicție cu comunismul, iar lupta contra fascismului înseamnă distrugerea a tot ce este național, înseamnă întoarcerea istoriei înapoi, când ei se lăfăiau ca niște căpșe baloace pe trupul înalțat, tot de ei, al patriei.

Mă adresez vouă, hieie ale istoriei, înmulțite paraziți pe sufletul unor națiuni ucise: aveți statul vostru, păstrați-l și luptați pentru el; aveți limba voastră culturală o îmbogățiți-o cu lucrări demne de premiul Nobel. Nu-ți folosiți limba din mimetism având capacitatea uluitoare de adaptare ca orice ființă parazită. V-am adăpostit și salvat viața pe orice ființă parazită. Drept recompensă voi, cei care ne-ai folosit limba și ne-ai mănăcat roadele pământului, ne-ai ucis pe cei mai buni fil ai noștri și tot datorită vouă, tot cei mai buni stau înstrăinați.

Și tot nu vă e de ajuns.

MAJADAHONDA

ENERO 13 IANUARIE 1981



N acest 13 Ianuarie al anului 1981 un vânt cu rafale înghețate s'a deslășuit asupra platoului Majadahonda, parcă vînd să amintească secolilor de peregrini români și streini veniți să se închine la locul jertfei voluntare a lui Ion Moța și Vasile Marin, gerul năpraznic din aceeași dată a anului 1937 când pe acest platou un grupul comunist a secerat tinerele lor vieți.

Veniseră ca reprezentanți ai tinerețului Românesc, să apere chipul Măntuitorului Iesu Christos, în care mitralierele roșii trăgeau cu disperare vînd să-l scoată din suferințele credincioșilor lui, să-l dărâme bisericile, să înlăture civilizația și binefacerea creștinismului.

În scrisorile de despărțire lăsate familiilor și prietenilor, ei mărturisesc nobila misiune pe care și-au asumat-o: legionărește eu l'am iubit pe Christos și plec fericit la moarte pentru el, scria Moța, iar Vasile Marin spunea: e o datorie de onoare care apasă pe umerii generației noastre, o împlinim cu această dragoste, cum aș fi făcut-o pentru propria mea patrie.

Acel care am trăit măreția clipelor întoarcerii trupurilor lor frânte, dar pe scutul victoriei creștine în Spania, am înțeles că sacrificiul lor a fost adevăratul sens al trăirii Cristice și că murmurul rugăciunilor secolilor de prești și însemilor multimi ingenuochiate care așteptau trecerea trenului mortuar dela granița Poloniei și până la București, nu erau boaste de jale, ci un imn de slavă Dumneștilor și Arhanghelilor Români.

Au trecut 44 de ani de atunci.

Miopia politicienilor Europei și inconștiența învingătorilor în cel de al doilea război mondial, au provocat "bătrânului Continent", pierderea conducerii omenirii, prăbușiri, amputări teritoriale, transformându-l într-o plătă desorientată pe un ocean politic involburat și la deriva a două forțe implacabile care și vor disputa mâine înălțimea supraviețuitoare, aruncînd "rechinilor", restul Europei, ca pe un balast nefolositor.

Rămâne însă o singură speranță.

Grămtețe de adevăr și înmărmățirea primită de mîile de peregrini veniți din toată Europa au de an să se închine la picioarele modeste cruci de granit, care sfințesc locul unde s'a consumat Marea Jertfa a lui Ion Moța și Vasile Marin, Arhanghelii apărători ai lui Christos, să dea roade, și din vremea Tălălu Cereș să se împlinescă prevestirea din prefața volumului dedicat lor cu prilejul comemorării a 25 de ani de la moarte.

Umblînd pe căile Domnului, cele mari și minunate, împlinind voia lui, la 13 Ianuarie 1937, în viscolul unei zile

de luptă grea, s'a născut prin jertfă simbolul Europei de mâine.

«O Europă reînscută întru Hristos, gata să reia cărna spirituală a omenirii, a unei lumi în care într-un spirit de înfrățire să se înalțe pentru fiecare neam în parte și pentru toate înalțări, o vreme «ca searele sfînt depe Cera», în care neamuri «temătoare de Dumnezeu să trăiască» în pace și întru bună învoiere, avînd ca piatră de temelie jertfa celor doi tineri români: Ion Moța și Vasile Marin».

Trăian POPESCU

Ca și în anii precedenți — Majadahonda — a fost și de această dată centrul atenției celor care cred încă în reînvierea Europei creștine.

Cu două zile înainte Dl. Blas Piñar, conducătorul grupei politice naționaliste «Fuerza Nueva» și deputat în parlamentul spaniol, a dedicat eroilor români, articolul pe care-l reproducem în facsimil, și traducere românească, publicat de ziarul «El Alcazar» din 11 Ianuarie 1981, care în numărul din 14 Ianuarie 1981 a dedicat și un amplu reportaj deosebit reproduc în facsimil asupra comemorării care avusese loc în ziua de 13 Ianuarie 1981, la crucea care marchează locul jertfei lor.

Vicepreședintele Comunității Românilor din Spania, Domnul Inginer Nicolae Roșca a rostit cu acest prilej discursul pe care îl reproducem în continuare în limbile spaniolă și română.

Dl. Blas Piñar a răspuns cu cuvinte de exaltare a exemplului și sacrificiilor lor în lupta de apărare a Europei de comunismul sovietic, închinîndu-se solemnitatea cu înmărmățirea mișcărilor legionară și falangistă și cu strigările de rigor.

Au depus coroane Dl. Horia Sima în numele Mișcării Legionare, Dl. Blas Piñar ca ofrandă a camarazilor spanioli și foștii combatanți. Doamna Ana Marin — văduva lui Vasile Marin, Comunitatea Românilor din Spania, Falanga Spaniolă, etc.

SEÑORAS... SEÑORES..., CAMARADAS:

Desde el año 1947, cuando llegaron a España los primeros refugiados rumanos, cada año, sin interrupción, se ha conmemorado en Majadahonda el aniversario de la caída de nuestros camaradas Moța y Marin.

En sus comienzos, estas conmemoraciones eran actos sencillos, pladosos, limitados al efecto y al recuerdo del pequeño grupo de compatriotas que pudieron llegar a España después del desastre que se abatí sobre nuestra Patria. Han adquirido después ampliación y extensión, oficializándose en cierta medida, y se transforman en actos multitudinarios de reconocimiento y admiración para el sacrificio que los dos legionarios consumieron justamente aquí. Después, poco a poco, y siguiendo los avatares políticos del mundo que vivimos, con sus altibajos ideológicos, volvieron nuevamente a representar un acto sencillo, íntimo, restringido a un grupo de personas leales al espíritu que en su vida encarnaron Moța y Marin. Pero justamente en esta sencillez de ahora, en este recogimiento nuestro en torno a esta cruz, estriba la autenticidad del acto a que asistimos y al que aportamos la pureza de unos sentimientos que nos une a aquellos camaradas nuestros que amaron al hombre, al semejante, y supieron quemar en este maravilloso fuego sus propias vidas.

Porque, señores, ésta es la verdad. Moța y Marin vinieron a España, a aquella España del '36, rotn y ensangrentada por sus innumerables enemigos, guiados por un amor profundo que les había transfigurado. Ellos vinieron a aportar, como dice Vasile Marin, «el valor rumano y el espíritu de sacrificio para la cruz».

Ellos no llevaban odios en sus almas. Ni siquiera odiaban al comunismo que aquí combatieron, y que aflaba ya entonces los cuchillos con que iban a degollar, años más tarde, nuestro propio país. Ellos vinieron aquí justamente para vencer los odios, para apagar los odios que incombían nuestro país, como preludio estudiado y experimentados de la gran pira

EL ALCAZAR

Director: Antonio IZQUIERDO

Madrid, domingo, 11 de enero de 1981 / 30 pesetas

Mota y Marin

El 13 de enero de 1937, dos jóvenes rumanos caían en Majadahonda. Habían venido desde su patria a combatir en el Ejército Nacional. No eran bravucones ni mababan el peligro. Vinieron a España, porque en la España de entonces se jugaba a vida o muerte, no sólo nuestra causa, sino la causa de la civilización.

Mota y Marin eran destacados dirigentes de un movimiento nacionalista, que acudílaban uno de esos hombres apasionados y valientes que dan brillo y nobleza a la estirpe humana; Cornelio Zela Codreanu, el Capitán, el prisionero de la cárcel de Jilava, el héroe asesinado por los gobernantes de su tiempo en los bosques de Tancabesti.

Nuestra guerra de liberación, la Cruzada —la última Cruzada, por ahora— había conmovido, y aún tiene conmovido, al mundo. Si el otro lado de las trincheras se daban cita las brigadas internacionales para ayudar al comunismo antite y al liberalismo secularizante, al otro lado acudieron los que, en cualquier latitud, acertaron a comprender que aquí se estaba escribiendo el primer capítulo de una lucha civil universal.

Pero esta comprensión de lo que en tierra española se debatía, tuvo especial clarividencia para los militantes de la Guardia de Hierro rumana. Diez mil legionarios se ofrecieron para venir. El Capitán tuvo que contener aquel gesto tan general como generoso. Un puñado de militantes, con el general Cantacuzeno al frente, fueron autorizados para incorporarse. Entre ellos Ion Mota, el «santo valiente», y Vasile Marin, el «héroe temerario».

Marin, intelectual, abogado en ejercicio, se pagó el viaje con su propio dinero. Tuvo que insistir, para acompañar a los elegidos. Y a su esposa le dice: «No he tomado la decisión de combatir en España por desesperación o deseo de aventura, sino en un estado de perfecta lucidez. Ir a España, ahora, es un deber que pesa sobre los hombros de mi generación. Me ha impulsado el mismo amor que tengo por Rumania».

Mota, cuñado del Capitán, en su testamento escribe: «Se bambolea el fundamento cristiano del mundo. ¿Podremos nosotros permanecer impasibles? ¿No constituye un gran beneficio espiritual para la vida futura, haber caído en defensa de Cristo? Yo he entendido así el deber de mi vida. He amado a Cristo y he ido feliz a la muerte por El».

«De dónde pudieron, Mota y Marin, tan lejanos físicamente de España, lograr esta visión clarísima de nuestra contienda? De la formación adquirida en los «nidos», las células que daban ideal y cohesión a los legionarios de San Miguel Arcángel. En los «nidos», bajo las leyes fundamentales de la disciplina, el trabajo, el silencio, la educación, la solidaridad y el honor, se forjaban los militantes. En ellos, como quería Codreanu, entraban hombres y debían salir héroes.

En el «nido», Ion Mota meditó, no sólo el mensaje de su muerte en la trinchera española, sino las razones sublimes de su sacrificio total. En su obra, bella y sugestiva, *Granit de Leina* (*Craneas de madera*), apunta a la causa de las causas de la crisis universal: «No sólo hay que conseguir un pan más grande para todos y una economía floreciente, porque el camino para la solución de los problemas vitales del hombre está en devolver al mundo el freno y el timón morales».

Ion Mota había calado bien en el pensamiento del Capitán: «La verdadera lucha no se desarrolla en la esfera de las realidades políticas, sino que se libra dentro del alma humana. Si el legionario no se ha purificado a sí mismo y no ha fijado su actitud frente a la muerte, no es un legionario perfecto». De aquí que cuando Horia Sima, el sucesor de Codreanu, perfila la figura del arquetipo soñado, recuerda, sin dar sus nombres, a los caídos de Majadahonda: «Sólo por un proceso de cristianización interior se desarrollan las cualidades del héroe». Sin este proceso, inicial y necesario, es inútil cualquier programa, por bello y sugestivo que sea, porque el «trastorno de fuera» no es otra cosa que el reflejo de nuestro propio desorden».

Y Mota, al legarnos aquella frase preciosa: «El sacrificio es la medida de nuestra cristianización», puso de relieve, con el suyo, que su propia cristianización, o mejor aún, su cristificación, era plena: «Cristo es el mismo en España y en Rumania», escribía tajante, ahuyentando la tentación de los que aconsejan permanecer. «Cuando una hueste diabólica se levanta para arrojarle del mundo, cuando se hiere y ametralla al rostro iluminado del Salvador, los hombres, cualquiera que sea su patria, deben alzarse en defensa de la Cruz».

Así fue como Mota hizo realidad su juramento, de 8 de septiembre de 1927, ante el icono del Arcángel, en Va-

caresti: «Por nuestra fe inquebrantable en Dios, por nuestra voluntad de permanecer firmes en medio de la tormenta, por nuestro absoluto desprendimiento de todo lo terrenal, juramos alegres servir a Rumania y a la Cruz».

Es curiosa la convergencia en tantas cuestiones esenciales de Codreanu y José Antonio, a pesar de que no se conocieron. La raíz de la que parten es la misma, y por ello habían de ser idénticas sus conclusiones. Y ese punto de arranque común no era otro que su entendimiento del quehacer político, la sublimación religiosa del «finis operis» en el «finis operantis», la construcción de un sistema que hace del hombre su quicio; pero no de un hombre cualquiera, sino del hombre portador de valores, que lo hacen imperecedero, que lo sustraen del confin del espacio y de la finitud del tiempo. Si para José Antonio, en el hombre hay la envoltura corporal de un alma que no muere, para Codreanu lo importante es la victoria cristiana del hombre para conseguir su salvación.

Aunque España parece, como ha escrito Frederick O. Wilhemsen, que ha negado su victoria contra el comunismo antite y contra el Occidente secularizado, al respaldar a quienes la niegan con los hechos o a quienes, después de llevarla en lo alto de sus bayonetas, la entregaron como no deseable, lo cierto es que en Majadahonda, una cruz ante un arco sencillo, continúa recordando la muerte en combate por lograr esa victoria de dos legionarios de San Miguel Arcángel.

Un grupo de españoles y de rumanos del exilio, cada 13 de enero, nos reunimos ante la Cruz de granito, con la sierra de Guadarrama y la Basílica de Cuelgamuros al fondo, para recordar, para rezar, para renovar nuestras fidelidades y nuestros votos.

En este día, nuevo aniversario de vuestra muerte, Ion Mota y Vasile Marin, sabemos que estáis a nuestro lado. Al invocamos vuestros nombres, invocamos a todos aquellos que lucharon aquí por la unidad, la grandeza y la libertad de la Europa cristiana. Vosotros, Ion Mota y Vasile Marin, sois, como dijisteis, el «signo palpitante de la unión en Cristo de los corazones de nuestros pueblos».

Con gratitud y con emoción, Ion Mota y Vasile Marin: ¡Presentes!

Blas PIÑAR

ANTISEMITISMUL

Folosind banii furați de la noi și prostia proverbială a politicienilor vasci vâși deghizat, ca lupul din fabulă, și poșai în democrați și antifasciști căutând să mănânci cu balele voastre spurcate, totul.

Voi știți bine ce faceți.

Noi am fost naivii și ar fi cazul să stopăm pentru totdeauna această.

Căci la adăpostul sloganului letfin de antisemitism, de care tot voi sunteți răspunzători, se ascunde un cruz și sângeros anticomunism semit.

Aveți bani, mînuți imperii financiare, puteți cumpăra ușor imbecilitatea obtuză a unor parlamentari, care să voteze o lege de expulzare a noastră, a celor care nu suntem antisemiți, dar anticomuniști, lucrul cel mai grav pentru voi.

Însă ceea ce nu aveți și asta vă va pierde finalmente: nu aveți curajul să vă manifestați deschis, conform planurilor voastre urzite din umbră. Nu știți să luptați, voi «germanici prietăși parazitari, căci dacă ați știți că sta în Israel. Vă știți în umbră ca șacali și hienae.

Noi nu avem bani, siare, reviste, politicieni plătiți și mînuți, dar avem conștiința curată și credința în noi.

Răbdarea noastră greu pusă la încercare se poate revărsa din zgăsură. Va trebui să ne apărăm, cum am făcut în istorie de sute de ani, dar de data asta contra unul antirumanism semit.

ROMEO BRAN

(Urmează pag. 16.)

FUERZA NUEVA

DIOS
PATRIA
JUSTICIA

XLIV aniversario in
memoriam de los
voluntarios rumanos en
la Guerra de Liberación

La 13 Ianuarie 1937, doi tineri români mureau în Maja dahonda. Veniseră din patria lor ca să lupte în Armata Națională. S'au înrolat în Compania 8.ª a Legiunii. Nu erau tanțaroși, nici nu iubeau pericolul. Veniseră în Spania pentru în Spania de atunci se juca pe viață și pe moarte, nu numai cauza noastră ci cauza civilizației.

Moța și Marin erau personalități notorii ale unei Mișcări Naționaliste, condusă de unul din acei oameni pașionali și curajoși care li dau structură și înobilează rasa umană: Corneliu Zelea Codreanu, Capitanul, prizonierul din carcera Jilavei, eroul asasinat în pădurea Tâncăbești de către guvernările române de atunci.

Războiul nostru de eliberare — Cruciada — ultima Cruciada până acum emoționase lumea și continuă să o emoționeze. Dacă în partea cealaltă a tranșelor își dăduseră întâlnire brigăzile internaționale pentru a ajuta comunismul ateu și liberalismul, de partea noastră au venit cei care indiferent de latitudini, priceuseră că în Spania începuse să se scrie primul capitol al unui război civil universal.

Această înțelegere a ceea ce petrecea în spațiul spaniol a fost o viziune clară pentru membrii Găzii de Fier românești. Zece mii de legionari s'au oferit să plece în Spania. Capitanul a trebuit să oprească impulsul lor generos. Câțiva dintre ei, având în frunte pe Generalul Cantacuzino, au fost autorizați să se înroleze. Entre ei Ion Moța sfântul și Vasile Marin, eroul temerar.

Marin intelectual, avocat în funcțiune și-a plătit singur drumul. A trebuit să lăsaie mult pentru a putea să însoțească pe cei aleși. Soției li scrie: «nu m'am decis să lupt în Spania din desesparare sau dorință aventurieră, ci cu perfectă luciditate. A merge în Spania acum este o datorie care apasă umerii generației mele. Mă împinge această dragoste pe care o am pentru România».

Moța, cumnat cu Capitanul scrie în testamentul lui: «se clatină fundamentul creștin al lumii. Putem noi să rămănem nepăsători? Nu este o mare binefacere spirituală pentru viața viitoare de a fi murit în apărarea lui Christos? Eu am înțeles datorită vieții mele. L'am iubit pe Christos și mă duc fericit la moarte pentru El».

De unde au putut avea Moța și Marin atât de îndepărtată fizic de Spania această clară viziune a luptei noastre? Din educația primită în sculburii, acolo unde care le flureau idealurile, cimentând legăturile sufletului între legionarii Sfântului Arhanghel Mihail. În culturi, prin legile fundamentale: disciplina, munca, tăcerea, educația, ajutorul reciproc și onoarea se forja luptătorii legionari. În ele-cum cerea Codreanu, intrau oameni și trebuiau să lase eroi.

În acule Ion Moța a meditat nu numai asupra mesajului transmis prin moartea lui în tranșea spaniolă, ci și asupra rațiunilor subtile ale sacrificiului total. În opera lui, frumoasă și sugestivă, Cranii de Lemn, notează perfect cauzele crizei universale și a totuși să obții o pâine mai mare pentru toți, o economie înfloritoare, ci pentru rezolvarea problemelor sale vitale, omului trebuie să i se redea frâna și cârmă morală.

Ion Moța a desprins bine gândul Capitanului: «adevărata luptă nu se desfășoară în cadrul realităților politice, ci se dă în inutul sufletului omenesc. Dacă legionarul nu s'a purificat pe el însuși și și-a fixat atitudinea în fața morții, nu poate fi un legionar perfect».

Deceea când Horia Sima, succesorul Capitanului schite-

ză figura prototipului viat, amintește, fără să-i numească, pe căsuții în Majadahonda: «numai printr-un proces de creștinare interioară de desvoltă calitățile eroului. Fără acest proces inițial și necesar, e inutil orice program, oricât de frumos și sugestiv ar fi, pentru că răsturnările din afară nu sunt altceva decât reflexul propriei noastre desordini».

Testându-ne așa minunată frază: «sacrificiul este măsura creștinării noastre». Moța a pus în relief, cu sacrificiul lui, că propria lui creștinare, sau mai mult cristificarea era totală. «Christos este același în Spania ca și în România», scria el răsplat, îndepărtând tentațiile celor care-l sfătuiau să nu plece: «când o clică dricească se ridică pentru a-l smulge pământ, când se rănește și se mitraliază chipul luminat al lumii, când se rănește și se mitraliază chipul luminat al Mântuitorului, oamenii, ori care ar fi patria lor trebuie să se ridice în apărarea Crucii».

Astfel Moța a transformat în realitate jurământul din 8 Septembrie 1927, înaintea Ioanei Arhanghelului Mihail în închisoarea Văcărești. «cu credința noastră nesdruncinată în Dumnezeu, cu voința noastră de a rămâne tari în mijlocul furtunei, cu desprinderea noastră totală de tot ce-i pământesc, jurăm bucuriei să servim România și Crucii».

Este curioasă apropierea de gândire în atâtea chestiuni esențiale dintre Codreanu și Jose Antonio, cu toate că nu s'au cunoscut.

Rădăcina doctrinei lor este aceeași și de aceasta concluziile lor au fost identice. Acest punct de plecare comun, nu e altceva decât justa lor judecată asupra acțiunii politice, exaltarea religioasă a lui «finis operis» în «finis operantis», adică alcătuirea unui sistem care face din om propriul său judecător. Nu e vorba însă de un om oarecare, ci de un om purtător de valori eterne, care-l fac nepieritor în timp și spațiu.

Dacă pentru Jose Antonio în om exista acoperământul corporal al unui suflet care nu moare, pentru Codreanu este importantă victoria creștină a omului, pentru a obține mântuirea sufletului lui.

Cu toate că se pare că, așa cum scrie Frederick D. Wilhemsen, Spania neagă astăzi victoria ei asupra comunismului ateu și contra Occidentului desbrăcat de virtuțile creștine, spirital pe cel care o neagă cu faptele lor, sau pe acel care după ce au ridicat-o cu baionetele lor la culmea Gloriei, o predau ca nedorită, ce este sigur e că în Majadahonda o cruce protejată de un singur ar, continuă să amintească moartea în luptă pentru a obține această victorie, a doi legionari ai Sfântului Arhanghel Mihail.

Un grup de spanioli și de români din exil ne reunim în fiecare 13 Ianuarie înaintea crucii de granit strălucită de departe de Sierra Guadarama și de Basilica din Culegamuros, pentru a ne reaminti, pentru a ne ruga, pentru a renoi credințele și jurămintele noastre.

În această zi a celui de a 44.º aniversare a morții voastre, știm că voi sunteți aici, între noi. Invocând numele voastre, invocăm pe toți acei care au luptat aici pentru unitate, marea și libertatea Europei creștine.

Voi, Ion Moța și Vasile Marin sunteți așa cum ați afirmat-o: «semnul înfrățirii în Christos a inimilor popoarelor noastre».

Cu recunoștință și emoție!
Ion Moța, Vasile Marin
Prezenți!

valores del hombre, frente a esta avalancha de odios y de terror que se le viene encima y frente a la cual el hombre se encontraba desarmado y falto de valor, se levantan Moța y Marin y muchísimos otros que, como ellos pensaban y sentían, para levantarlos, para ilusionarlos, para encenderles una luz de esperanza, de esperanza y de fe. «No es verdad que somos vacíos, nos dicen ellos. No es verdad que somos fallos de recursos. Cada uno de nosotros poseemos una fuerza más grande que todas las demás fuerzas materiales juntas. «Poseemos —nos dicen Ion Moța— el espíritu de sacrificio que es esencial, y éste es «más fuerte que todos los tanques y todas las ametralladoras». Son palabras de esperanza y aliento. Los hombres enteros vencen sus debilidades, pasan por encima de sus propios dolores, e incluso por encima de sus propias cenizas. Los tiempos sintéticos precisaban de hombres sintéticos. Y nuestros camaradas lo eran. «Los tiempos —nos dice Vasile Marin— piden hombres enteros, hombres empapados de una fe profunda, forjados en el acero de la temeridad; una generación de fe y de hechos dinámicos; nos piden hom-

(Urmează pag. 16.)



Blas Piñar y Jorge Demetrescu. Ricardo Alba, a la derecha de la fotografía.

AL LADO DE ION MOTA Y VASILE MARIN

eran las doce del mediodía, y es tar alí, en Majadahonda, ante su tumba, no era sentir frío. En el XLIV aniversario de la muerte de Vasile Marin e Ion Mota, la ventisca, helada del todo, que enmarcaba el 13 de enero, se sumó al acontecimiento emotivo para medir temple y espíritu y fe de los hombres fieles a unos principios, que siguen el ejemplo de los caídos. Allí estaban Horia Sima, jefe del Movimiento Legionario rumano; la viuda de Marin; el presidente de la Comunidad Rumana en España, Jorge Demetrescu; el vicepresidente, Trajano Popescu; Nicolás Rosca; Ovidio Taldea, Jorge Cortes y otros excombatientes venidos de diversos países.

Allí estaban Blas Piñar, presidente Nacional de Fuerza Nueva, Ricardo Alba, secretario general, Ramón Sabater, secretario político, representantes de Fuerza Joven y de otros grupos nacionales.

El clero, que dijo firme y elegantemente Blas Piñar, alienta a los centenares de personas que asistían al emo-



Horia Sima deposita una corona de flores.

tivo acto. Realmente, aquel frío producía calor: encendía corazones. «El fuego sagrado se mantiene», dijo Blas Piñar. «No importa el paso del tiempo. Ante esta cruz que simboliza la caída de dos hombres, Ion Mota y Vasile Marin, que combatieron por su Patria, por España y por la Cristiandad, aquí estamos, como cada 13 de enero, para honrar su memoria».

Al partir, todos y cada uno, desde la presencia inamovible de un ejemplo y una cruz, las mentes estaban claras, el corazón rebosante de amor fraterno hacia los héroes, y hacia quienes los secundan e imitan. Y el espíritu de todos, más elevado que nunca.

Ion Mota, Vasile Marin ¡Presentes. □

Separata I

de odios que se abatiră después sobre todo el mundo nuestro. Alas de amor los transportaron hasta aquí. Amor para el hombre y su futuro, que estaba, como nos dice Moța, «adío e impotente frente al desierto de Oriente, donde se amontonaban nubes gruesas y vientos de destrucción. Ellos intuyeron perfectamente el peligro que amenazaba a nuestra Humanidad, y que no consistía solamente en el enorme poderío bolchevique que se franqueaba entonces, sino, y especialmente, en la vasta y astuta operación de vaciar al hombre, de aniquilar sus riquezas morales y espirituales, dejándole inerte para la lucha que se avecinaba. «La Humanidad positiva de hoy —nos dice Moța—, o, mejor dicho, la que tiene pretensiones de positivismo, ha perdido su gobierno moral. Hoy no se cree más que en la carne, en el cuerpo y en los débiles poderes de la inteligencia racionalista del hombre. Las verdades recibidas por revelación divina (las únicas que pueden conducir a una finalidad auténtica de la vida) todos sabemos qué valor tienen en la conciencia actual, inclusive en la de algunos altos prelados». Ya veis cómo los datos del problema se repiten continuamente.

Pues bien, frente a este desmoronamiento de los



DIVERSE ASPECTE DE LA A 44' ANIVERSARE A MORTII LUI MOTA SI VASILE MARIN IN MAJADAHONDA
13 Ianuarie 1937.

Comandantul Mișcării Legionare, Horia Sima, Văduva lui Vasile Marin și
Blas Piñar, depunând coroane. Jos dreapta, apelul morților și onorul.

En el XLIV aniversario de la muerte de Ion Mota y Vasile Marin



Homenaje a los voluntarios rumanos

■ Ante su tumba en Majadahonda depositaron coronas de flores, Horia Sima, jefe del Movimiento Legionario Rumano, la viuda de Marin y el presidente de Fuerza Nueva, Blas Piñar

(Redacción, por M. A. Alvarez).—Varios centenares de personas, a pesar del temporal de viento que se registró en la sierra madrileña, asistieron ayer en Majadahonda a los actos de conmemoración de la muerte de los voluntarios rumanos en nuestra Guerra Civil, Ion Mota y Vasile Marin, que, como cada año, organizó la Hermandad Hispano-Rumana.

A primeras horas de la mañana tuvo lugar en la iglesia parroquial una misa funeral en la que estuvieron presentes, además de la viuda de Vasile Marin, un grupo de antiguos legionarios de la Guardia Rumana, entre los que se encontraban el jefe del Movimiento Legionario Rumano, Horia Sima; el presidente de la Comunidad Rumana en España, Jorge Demetrescu; el vicepresidente, Trajano Popesco, así como Nicolás Rosca, Ovidio Taldea, Jorge Cortea y otros ex-combatientes rumanos venidos de Francia, Alemania y Estados Unidos.

A las doce de la mañana se sumaron a los actos de homenaje ante el monumento a los caídos, el presidente nacional de Fuerza Nueva, Blas Piñar; el secretario nacional, Ricardo Alba, un nutrido grupo de militantes de Fuerza Joven, y una representación de CEDADE y Juventud Nacional Revolucionaria.

Palabras de Blas Piñar

Después de rezar una oración por los caídos, se procedió a la ofrenda de coronas de flores. Horia Sima y la viuda de Marin colocaron la primera ante la tumba, en nombre de la Comunidad Rumana en España. Blas Piñar procedió a colocar otra corona y a continuación dos miembros de la Juventud Nacional Revolucionaria hicieron la ofrenda en representación de su partido.

A continuación tomó la pala-

bra el presidente nacional de Fuerza Nueva recordando que «cada 13 de enero venimos a renovar nuestra fe en unos ideales que nos son comunes a rumanos y españoles, ante una cruz que nos recuerda, con su simbolismo, que en este lugar cayeron dos jóvenes de la Legión rumana combatiendo por su patria, por España y por la Cristiandad».

Tras afirmar que «no importa el paso del tiempo ya que su recuerdo es imperecedero cuando se alberga en el corazón de hombres y mujeres que mantienen el fuego sagrado» y que «los ideales se mantienen firmes si tienen capacidad de seducción para enamorar a las nuevas generaciones», manifestó, comentando las inclemencias del tiempo, que «el frío de esta mañana, el frío que nos rodea y que penetra en nosotros, no tiene fuerza suficiente para apagar la llama, el fuego y el calor, el ímpetu y el coraje de quienes luchamos por las mismas ideas que Mota y Marin».

Finalizó su intervención diciendo: «Ante esta cruz, en esta punta de Occidente que es España, volvemos a gritar con el mismo fervor y entusiasmo que otros años: Mota y Marin ¡presentes!, ¡Viva Rumania!, ¡Arriba España!» Voces que fueron contestadas por los asistentes.

Intervención de Nicolás Rosca

Por su parte, el legionario rumano Nicolás Rosca tuvo emo-

tivas palabras para sus camaradas caídos, «quienes amaron al hombre y supieron quemar en este maravilloso fuego sus propias vidas». «Mota y Marin —dijo— vinieron a aquella España del 36 rota y ensangrentada por sus innumerables enemigos para aportar su valor rumano y su espíritu de sacrificio. Ellos no llevaban odio en sus almas, ni siquiera para el comunismo que aquí afilaba ya los cuchillos que iban a degollar años más tarde nuestro propio país. Vinieron precisamente para vencer los odios». Nicolás Rosca después de recordar algunas frases de Mota —«El espíritu de sacrificio es lo esencial... más fuerte que los tanques y las ametralladoras»— y de Marin —«Los tiempos piden hombres enteros, hombres empapados de una fe profunda que no duden frente a las grandes determinaciones»— se refirió al «testamento vivo de estos hombres que nos pide luchar sin descanso, en la perseverancia del apóstol y la valentía de las almas escogidas para el bien de los demás, de las naciones de nuestra comunidad humana». Finalizó su intervención pidiendo que «de su verdad brote para nosotros el ejemplo».

Los asistentes rumanos cantaron el «Sfanta Tinerete», himno de la Guardia de Hierro rumana, y todos los presentes el «Cara al Sol».

Blas Piñar, dio fin al acto con las voces: «Ion Mota y Vasile Marin ¡presentes!», «Caídos por Dios y por España, ¡presentes!», «Franco ¡presente!», «José Antonio ¡presente!», «¡Viva Rumania!», «¡Viva Europa próspera y unida!», «¡Arriba España!» y «¡Viva Cristo Rey!», que fueron respondidas por todos los allí congregados.

bres que no duden frente a las grandes determinaciones, sino que las realicen integralmente; nos piden hombres que no balbuceen ideales ajenos al alma de nuestra Nación y militen en proyectos contrarios a los intereses de ésta»

«Pero ¿cuidado! La entrega total, el sacrificio del cual nos habla Moza y Marin no es uno cualquiera. Hay también entregas torcidas. Se puede dar la vida equivocadamente. Incluso fantasmáticamente. El sacrificio auténtico, luminoso, que ellos consumieron, el único que germina la vida de los pueblos, es solamente el sacrificio en sentido cristiano, el sacrificio por amor a los demás. «Pasad sin miedo —nos dice Moza— por el ancho y doloroso camino del sacrificio para el bien de nuestros semejantes, para el bien de nuestra Nación y para el servicio de Dios, pues «la medida de nuestra resurrección interior, la medida de nuestro Cristianismo vivo yo lo veo, sobre todo, en la medida del sacrificio que podemos aceptar para el bien de los demás».

El desprendimiento de sí mismo y la lucha desinteresada para el bien de los demás ha sido una constante en la vida de los dos camaradas nuestros y amigos vuestros, que perpetuaron aquí, justamente en este lugar alrededor del cual florecen hoy una alegre vida española, una bella y enaltecedora gesta. Abrasados por un amor profundo que iluminaba sus almas, Moza y Marin, lejos de su propio país (por que la capacidad de su amor sobrepasaba incluso las fronteras nacionales), en estas tierras surcadas por gestas de santos y de valientes, arden como dos cruzados modernos sus fugaces vidas terrenales.

Ellos nos legaron un testamento. Es un testamento vivo, cuya tinta no se desvaneca nunca: luchar, luchar sin descanso, «con la perseverancia del apóstol y la valentía de las almas escogidas», para el bien de los demás, de nuestras naciones, de nuestra comunidad humana.

Que Moza y Marin han sentido y vivido profundamente lo que decían, lo que escribían, que sus manifestaciones no eran simple retórica barata nos lo demuestra la cruz que tenemos delante. Bajo ella sellaron su verdad. Y de ella brota, para todos nosotros, un ejemplo y un consejo.



DOAMNELOR, DOMNILOR, CAMARAZI:

Din anul 1947, când au sosit în Spania primii refugiați Români, în fiecare an, fără întrerupere, s'a comemorat în Majadahonda aniversarul morții camarazilor noștri Moza și Marin.

La început, aceste comemorări erau niște acte simple, plătite, limitate la dragostea și la amintirea pe care le-o păstrau micul grup de compatrioți care au putut sosit în Spania după dezastrul care sa abătut asupra patriei noastre. Au căpătat apoi amploare, oficializându-se în anumită măsură și s'au transformat în acte multitudinare de admirație și mulțumire pentru sacrificiul pe care l-au consumat aici, cei doi legionari. După aceea, încet încet, din cauza întâmplărilor politice din lume, și a diuzărilor ideologice pe care le-a suferit această, a devenit din nou un act simplu, intim, restrâns la un mic grup de persoane loiale spiritului care a călăuzit viața lui Moza și Marin. Dar tocmai în această simplitate de acum, stă autenticitatea actului nostru, în care aducem și noi niște sentimente pure, care ne unesc cu acei camarazi ai noștri care au iubit omul, au iubit aproapele și au știut să ardă în acest minunat foc propriile lor vieți.

Pentru că, Domnilor, acesta este adevărul. Moza și Marin au venit în Spania, în secol Spania din 1936, ruptă și înșăngărată de nenorăciți și înarmici, conduși de un profund amor care, îi transfiguraseră. Au venit ca să aducă, cum spune Vasile Marin, «vitejia românească și spiritul de sacrificiu pentru cruce».

El nu purtau ură în sufletele lor. Nu urau nici măcar comunismul pe care l-au combătut aici și care își ascuțea deja atunci, cuțitele cu care vor înjunghia, câțiva ani mai târziu, propriul nostru popor. El au venit aici toamna pentru a învinge urile, pentru a stinge urile care incendiau țara. Dătră ca prețului studiat și experimentat al marelui rug de ură care s'au abătut apoi asupra lumii întregi. Pe aripi de amor

au ajuns aici. Amor pentru om, pentru vitorul lui care se afla, cum spune Moza, «singur și neputincios în fața desertului oriental unde se îngrămădeau nouri groși și vânturi distrugătoare». El au intuit perfect pericolul care amenința umanitatea, și care nu era cauzat numai de enorma forță bolșevică care se dăltuia atunci, ci, și mai ales, de vasta operație ce se pusesse în mișcare pentru a goli omul, pentru a distruge forțele lui morale și spirituale, pentru a-l lăsa desarmat în lupta care se apropia. «Umanitatea pozitivă de azi, ne spune Moza, sau mai bine zis, ceea care are pretenții de pozitivism, și-a pierdut linia morală. Astăzi nu se crede decât în carne, în corp și în forțele debile ale inteligenței raționaliste a omului. Adevărurile primite prin revelație divină (singurele care pot conduce la o finalitate autentică în viață) cu toții știm ce valoare au în conștiința actuală, chiar și aceea a unor înalți prelați.» Vedeți deci, cum datele problemei se repetă continuu.

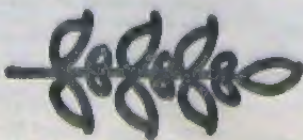
Bine, contra acestei destrămări a valorilor omului, contra acestei avalanșe de ură și de teroare care era gata să se precipite peste ei și în fața căreia omul se găsea desarmat și lipsit de curaj, s'a ridicat Moza și Marin, și mulți alții care gândeau și simțeau cași ei, pentru a-l rădica, pentru a-l da un nou impuls, pentru a-l aprinde din nou speranță. Speranță și credință. Nu-i adevărat că suntem goi, ne spun ei. Nu-i adevărat că ne lipsesc mijloace. Fiecare dintre noi avem o forță mai mare decât toate forțele materiale împreună. «Avem, ne spune Ion Moza, spiritul de sacrificiu care este esențial și acesta este «mai puternic decât toate tancurile și decât toate mitralierele». Sunt cuvințe de speranță și de îmbărbătare. Oamenii întregi își înving slăbiciunile, trec pe deasupra propriilor lor dureri și chiar pe deasupra propriei cenuși. Timpurile simetice cereau oameni simetici. Și camarazii noștri, erau. «Timpurile, ne spune Vasile Marin, cer oameni întregi, oameni pătrunși de o credință profundă, forțați în oțelul temerității, o generație de credință și de fapte dinamice; ne cer oameni care să nu existe în fața marilor determinări ci să le realizeze integral; ne cer oameni care să bătăie idealuri străine de sufletul Națiunii noastre și să militeze în proiecte contrarii intereselor acestora.»

Însă atenție! Dăruirea totală, sacrificiul despre care ne vorbește Moza și Marin, nu este unul oarecare. Există dăruiri schiloade. Se poate da viața greșit. Chiar prosteste cateodată. Sacrificiul autentic, luminos, așa cum ei l-au acceptat, unicul care plămădește în viața popoarelor, este sacrificiul în sens cristic, sacrificiul dat din iubire pentru ceilalți. «Treceți fără frică, ne spune Moza, prin largul și durerosul drum al sacrificiului pentru binele aproapei noastre, pentru binele Națiunii noastre și în serviciul lui Dumnezeu, căci, emăsura învierii noastre interioare, măsura creștinismului nostru viu, eu îl văd, mai ales, în măsura sacrificiului pe care îl putem accepta pentru binele altora.»

Desprinderă de tine înșuți și lupta desinteresată pentru «binele altora» a fost o constantă în viața camarazilor noștri și prietenilor Dătră, care au înscris aici chiar în acest loc în jurul căruia înfloarește astăzi o viață spaniolă veselă, un frumos și înalt act de eroism. Aprinși de un profund amor care îi lumina, Moza și Marin, departe de țara lor (pentru că capacitatea amorului lor depășea chiar frontierele naționale), pe aceste pământuri marcate cu fapte de viteji și de sfînși, ca doi cruciați moderni, își ard tinerele lor vieți.

El ne-au lăsat un testament. E un testament viu scris cu o cernăleă ce nu se decolorează niciodată: luptați, luptați fără odihnă, «cu perseverența apostolului și vitejia sufletelor alese», pentru binele celorlalți, al națiunilor noastre, al comunității omenesti.

Că Moza și Marin au simțit și trăit profund ceea ce ziceau, ceea ce scriau, că ei nu făceau simplă retorică lefină, ne-o demonstrează crucea pe care o avem în fața. Sub ea și-au depozitat adevărul lor, și din ea se desprinde pentru noi toți, un exemplu și un indemn.



CEAS SFANT LA MAJADAHONDA

de Ovidio VUIA



N anul 1937, eram copii, prin primele clase primare, și poate chiar deocare mi s'a întipărit atât de adânc în memorie, ziua când au fost aduse în țară trupurile neînsufleteite ale lui Moza și Marin. O sfîșenie și un doleu național, neîmpus, stăpînea în acela clipe România, gata să cîntească cu steagurile lăstate în bernă, pe eroii săi, drumul urmat de cortegiul funerar fiind format de un cordon viu de oameni, jelindu-și așa cum se cuvine, cu fruntea sus, pe cei doi frați de sânge și ideal, căzuți după voia lor, pe câmpul de bătăle. Era un moment solemn în care toată nația și-a menținut pentru un scurt răgas respirația politică, devenind un tot, sacrificiul atât de tîner, corespunzând convingerii profund anti-comuniste a poporului nostru daco-roman. Poate niciodată în istoria sa neamul românesc n'a fost mai cutremurat, mai pătruns de evlavie, îngenușind, pre cum un tată cu lacrimi, în ochi lînga catedrala lor, întregind într-o eternitate un mare gest de mistică națională.

N'am auzit nici atunci, nici de atunci pe cineva spunînd vreodată ceva rău despre Moza și Marin, ci totdeauna când era vorba de ei, chipurile deveneau serioase, cucernice, cum se întîmplă când ești în fața unui altar de sîrbătoare. Dacă ar fi fost în obiceiul bisericii ortodoxe ca și în celei catolice, de bună seamă cei doi ar fi fost sfințiți. Așa însă tot după datina bisericii de rit oriental îl vom putea așeza pe Moza și Marin printre feliții ei prea slăviți.

Asadar voi fi înțeles deoc dată ajuns în Madrid ardeam de dorința de a vizita monumentul de la Majadahonda, pentru mine personal un fel de Mecca a spiritului meu.

Crucea și piatra funerară a eroilor sunt chiar pe locul tranșelor unde au căzut ei. Încercînd să mă rog pentru sufletele lor, mă năpădesc gândurile dăndu-mi seama că nicio descriere sau fotografie nu poate înlocui vederea directă pe viu, faptă a lui Toma când a pipăit rănile Domnului.

Închid ochii și revăd cu toată claritatea, întorcîndu-mă ca s'armanul Dionis al lui Eminescu, în timp înapoi, ziua de 13 Ianuarie 1937.

Imi apare Moza, cum îl știu dintr-o pocă, tînar și frumos gata să înfrunte furtunile, la fel ca Avram Iancu și Horia cîntași de Aron Cotruș. În privirile negre purta ape argintii precum apostolii lui El Greco. Îmbrăcat în costum național pare clobanul mioritic, ca și el gata să treacă în moarte cîntînd, ceace ne face să credem că reprezintă tipul dacului, cu pîrînții pîrînților săi slujitori ai lui Zamolxe, rămași în jurul vechii capitale a Sarmisegetusei între zidurile Orăștiei de azi. Fiul unui preot de mare cultură, încă din leagăn îl descăntă Jelele ursita. Drumul său a fost drept, fără sovăire, intrupare a mitului în Om, Cranii de lemn conțin un fel de cântec ale inimii.

Cu totul altfel ni se înfățișează Marin, avînd obrazul tăiat parcă în piatră, seamănă cu un patrician roman, deci urmașul inginerilor constructori de viaducte și poduri, împărași ai continentului. Prezintă părul îngrijit cu cărare dreaptă așa ca Rebreanu și la fel ca el este blond. Întîi național țărînist trece mai tîrziu lîngă Moza, suferind deci conversiunea de pe calea Damascului a lui Saul din Cilicia. În Creș de generație domină echerul și rigia rațiunii, observîndu-se și gazețarului, redactor al lui Nae Ionescu de la Cuvîntul.

Și dacă cei ce l-au cunoscut mi-ar putea aduce obiecțiunea că în realitate n'au fost chiar așa cum îi văd eu în reconstituția mea, decorul în schimb s'a păstrat cu totul acelaș. Este o pelsaj deluros, lipsit de vegetație, mai golă și mai întunecat în acea zi de iarnă, când bătea un vînt necruțător, oamenii noștri pe bună dreptate suferind de frig. În centrul mohorât al Castiliei. Departe la orizont se văd culmile albastre-censuși ale munților Guadarrama undeva la poalele lor ridicîndu-se palatul-mănăstire al lui Filip al doilea, regele, călugăr, învesmîntat în negru, tristul Escorial. «On ne peut rien imaginer de plus aride et de plus desolée» scrie Th. Gauthier despre regiunea întinsă la poalele Guadarramei.

Tranșee unde se găseau Moza și Marin se afla pe vîrful unei coline, într'un bun punct strategic, tancurile rusești venind din vale. Deacolo a pornit șrapnelul morții ucigînd pe cei doi, al treilea camarad fiind internat cu febră în spital. Tabloul mi se întîneacă, totul care în aer și trupul celor doi martiri intră în moarte, calcă peste hotarul vieții.

Deschid ochii și disting monumentul ridicat în memoria lor. Cunosînd sîrăcia și mai ales lipsa de solidaritate a exilului, ceea ce s'a realizat pare o adevărată minune. Se vede

că la fel ca în 1937 și mai tîrziu, Moza și Marin au reușit să unească izolată cugetele romanilor pribegi.

Deoparte și de alta două arcade descriu litera M inițiala numelor lor. În mijloc granitului despicat de un palos înconronat de o cruce, este arma lui Ștefan cel Mare și a lui Mihai Viteazul dar și a lui Sf. Gheorghe sau a lui Iovan Iorgovan în luptă cu balaurul-leviatan al răului.

Masa de altar din fața lui dă idea că totul este doar un început, un schelet de absidă de biserică și că în ziua Victoriei se va completa cu o navă a templului, deasupra monumentului funerar ridicîndu-se o cupolă-tîră cu nestemele de piatră așa cum este catedrala din Burgos, maselele eroului spaniol, Cidul.

Dar această viziune este încă un vis aproape utopic. Nu pot să înțeleg ca un om cu judecată comună, situația politică din Spania. Franco și naționalistii săi au pregăt看 viirea regelui și a democrației spaniole actuale. La Vale de los Caidos cu o dreptate unică în istorie au fost cîinți și învingători și învinși. Lucrurile sunt uitate, eroii de ieri trecuți în anonimat.

Asupra monumentului Moza și Marin se adună nori grei, el fiind amenințat pacle în existența lui. Procedul nu este nou și se arată caracteristic forțelor violenței și ale răului. Oare nu așa s'a întîmplat în țara la Casa Verde? Oare nu la fel s'au comportat sancuioșii revoluției franceze când au golit mormintele regiilor Franței la St. Denis sau au ciopărit, schilodind pentru totdeauna, marea biserică-metropolitană a Clunyului?

Deaceia trebuie să accentuez că monumentul lui Moza și Marin de la Majadahonda reprezintă înainte de toate un simbol și o esență spirituală, aceasta neputînd să fie distrusă atîta timp cît în om va exista iubire și dor de libertate.

Cît despre Moza și Marin, atunci când au murit privind spre zările depărtate și-au înscris cu litere de lumină într-o veele, numele, pe munții gol ai Guadarramei, cu tristul negru Escorial. În granitul rece bate ceva din inima sfîșiată lor nobile jertfa-săvîrșită de ei nu poate rămîne fără rod. Ci într-o zi ea va da muguri și flori asemenea lemnului sterp al lui Tannhäuser.

Cît despre mine n'am să uit ceasul sfînt petrecut la Majadahonda.



Nuestros antepasados Tracios. Cubrecabezas militar de oro, siglo IV a. n. e. Colsojenesli (Prahova).

INC

O scriu aceasta nu pentru a-mi aduce laude ci ca să arăt
că mamei tu numărul o — mi urmăresc scrierul și îl apreciez
— fapt pentru care sunt mai mult decât mândru — dar
la descompunerea din cele mai scurte și mai apropiate aparțin
sufletului deșeză care eu vor de a fi mândru de o
altu suflet căn peștea Fiermității din sânul lui Brău
crist

Azi când îi recitase scrierile rămân încă mai să constată că de adăna mi se mărturiește maestrul dându-mi posibilitatea, mie modestului Cherubin să pătrund într-o anumi-
tă fașă a caracterului său și deci să-l cunosc așa cum po-
te să-l mă cunoașc nimeni altul

[illegible]

Peștele de cu lăptosell a fost dietat de altitudine lui
leu-nu-șu și deși rănăușu de fite de exchibit mai

Ciudad Deliriu lui M. Preda unde figura lui Pamfil Soica-
ru este redată atât de fidel încât este recunoscută fără ni-
cun pic de greșală, am profitat de ocazie și l-am întrebat:
dacă e drept că a tras cu pușca în legionarii Cece mi-a
acris este cu totul interesant aducând confruntare și cu alta
calamitate ce i se aduce în legătură cu Insula Șerpilor. Dar
va rămân curentul (30. August 1980).

Cu Cezar Petrescu a fost nenumărat prieten dar drumul lor în istoria, de la începutul ariei străne legal! Au scos împreună fiina, iar în care Argeșul la public! Flori o murea, faptul însă nu încanta po maeștru, deoarece nu! spreia deloc pe marele poet anulat complet de caracterul imund al omului. Redactor al Curentului, în 1937, Cezar Petrescu îl parasește pentru a scote România (sub ocrotirea unui rege și prim ministru criminal) șost falșificat! În Iași, în 1940, Cezar Petrescu, Gufișă după celălalt, pe Pami! Șor, ca toate celelalte, învelele posibile, melancolia desprinsă lor, dându-i alta interpretare necoformă cu realitate, strădătorul în fond fiind Cezar Petrescu și nu Pami! Șor.

„Am de prietere însoțite din broșura lui Găfța asupra lui Comar Pătrășcu și, într-o broșură al cărei nume îl cunosc foarte bine, am găsit în mod sigur în limba mea cuvintele necesare pentru a fi foarte rar un recipient din cel care nu oferea să aibă însoțitorii care să-l ajute în orice fel. Dar din nou, nu pot să găsez în nici o broșură, nici în cea din București, noile polemice cu valul și în timp ce voi face procesul public, economic și cultural ce se curăță din Partidul comunist este proprietăți a tuturor tipografilor, cum și a hârtiei, de voință lui exercită prin conștientă deplina publicarea unei cărți, care poate modifica textul,

«Ca nuvelist și romancier (se referă la Mihail Sadoveanu și nu la Oskar Petrescu) îl era cu mult superior. Se compară

Urmea cu un fapt poate cel mai semnificativă evoluție în ce mă privește pe mine personal. Cășsem în Manuscriptum despre un denunț de plagiat al lui I. U. Soricu asupra poeziei lui L. Baga, din o serie de poezi cehi, în special Otokar Brezina. Articolul fiind publicat în Curentul și influențat de marca admirație ce o am pentru poezia lui Baga, în existența față de ulatul Soricu, l-am luat aproape la signu pe mustru pentru greșala făcută. În răspunde în 8. Iunie 1980.

Când mi-a adus articolul mi lăsa să văd și volumul și pe alături celuișui apărute în editura Rochum (7 v. n.) din Leipzig. I-am dat la doi traducători din redacție care făceau ni studii la Berlin. Mi-au confirmat eractele traducere făcute de Boricu. Nu m-am mulțumit cu atât și am cerșit lui Ion V. George germanist fără egal, părerea. După ce-ell mi-a spus secrete că nu l-am descoperit eu că aj-foști mai aspru în comentari. Cum la acea epocă Lucin Blaga nu avea situația pe care a avut-o mai târziu, articolu-l nu a deapăit comentariile de cafenea. Puteam eu să reful-publicarea articolului dat de Ion Ursu Boricu când mi leș-ea vechea prietenie și traducere făcute de el erau exacte?

Mam întâlnit cu Blaga și l'a întrebat «De ce ai publicat articolul? Iam răspuns dându-l justificările pe care și l-am făcut. Și am adăugat: Îți rezerv exact atâtea pagini de Curentul ca să dai replica oricui de violentă ar fi. Răspunsul lui Lucian Blaga cu un accent de dispreț «Eu să-l răspund lui Soricru? Cum îți poți închipui? Am dat din umăr și ne-am despărțit».

Cinstit, trebuie admis că după ce asculți relatarea maestrului oricât l-ai venera pe Blaga dacă vrei să fi cât de obiectiv numai poți să rămâi la părerea de la început.

In primul rând articolul lui I. U. Soriciu nu face parte din calomniile unui Calion contra lui Caragiale ci este bazat pe o realitate. Că Blaga nu a plagiat poezile cehice e sigur dar așa cum arată recent n. cercetătoare române, asemănarea între poeziile lui este iustificată dacă impune admiterea unei dezvoltări sub o influență comună, reprezentată de literatura germană.

Blaga nu a răspuns în articol dar s'a arătat profund afectat și el în înțelegem de ce El, teoreticianul autohtonismului și al stilului morților române, nominal în filozofie, unde acurtele sunt de necontestat, dar și în p.e.le, în buna parte nu înțase din seva creatoare a poporului său el din care a spiritualității germane. Faptul semnalat în luna dată semnalatistului Soricu nu poate fi tăgăduit chiar dacă a prejudiciat propria via valorii artistice a operei.

Deci poetul Blaga este un color pe lângă poetul Sorocanu după cum vedem la rămăne dator Pamfil Șeicaru și putea să întorcă spatele minipului plecat voluntar pe front în timp ce rivalul său se mistruise războiului studind teol-

Cezar Petrescu în ultimul său roman Vadim, îi descrie ca personaj principal din nou pe Punctul Șerutai (care este mai respectabil dar pe nedrept lăsat în urmă, că eroul său s-a arătat în mare măsură talentele fără să le fi valorificat pe deplin).

Cunoașcând opinia lui Zola din l'Œuvre asupra ratării gloriosului Cezanne nu am dat nicio importanță observațiilor lui Cezar Petrescu dacă nu ar conține o fărâmișă de adevăr. Ori căt ar fi fost de mare xiarist, activitatea aceasta pentru Familii Seicuru era prea limitată, nu-i permitea să-și dea voite autenticile forțe de expresie. Și așa ar fi rămas dacă ar fi murit în 1944 și nu în 1980.

Ajuns în Spania prin 1947, cum înseamnă o serie, se condamnă la un eci voluntar de 7 ani la Palma de Maiorcan unde se va dedica studiului intens. El va fi și lui sortit să se găsească pe sine, așa cum Aron Cotruș urcănd pe muntele Randa, la întâlnire cu aceleși meșteșuguri malorcan pe care catalicul R. Lull Se va naște deci eseistul, istoricul politicii Pamfil Seicaru, de aceștia nerămânând influențat zărilor lui, cel ce va scrie de acum nenumărat pentru prezent dar și pentru viitor, deci devine mult mai doct și savant, pus pe citiri și considerații generale, de fapt într-o pagină comprimă uneste o bibliotecă întreagă. Istoria primului război mondial este o capodoperă în Istoria partidului național (aranesc una alta. De fapt dacă până acum am fost înviați în istorie că există conducători și conșuși, Pamfil Seicaru analizează ceace se întâmplă în culisele deciziilor adevărat la tuturor întâmplărilor, și pe această cale pun bazele unei noi perspective de a prezenta faptele istoriei unei neositințe sociale și politice.

După cum singur mărturisește majoritatea cărților și articolelor sale nu ar fi văzut lumina tiparului dacă nu s'ar fi bucurat de abundența editorilor și lui Ștefan Bercanu.

Aşa cum se spune şi despre alţii, cu toate greutăţile şi amărăcimile lui, exilul a adus adevărată sinteză în opera lui Pamfil Şeicaru până la urmă reuşind să se plinască după măsura reală a posibilităţilor sale.

Cu regret, dar ne obliga conștiința s'o scriem, autorul în senul cărui s'a trăit la Dachau maestrul, ultimul ar fi în loc să-4 asigure climatul nederat pentru a-4i redacta monumentala Istorie a gazetărilor românești, la speculat atins în acțiuni discutabile, foloind-4i firma Curentului o nou pentru a-4i putea elala în dosul ei, căpelle propriile condole lipse de cea mai obligatorie inspirație, în plus grăunț umbrite și de o orientare ideologică mai mult decât autoptică și nu s'ic dubioasă.

La timpul său, în limitele respectului ce îl purtam a
sena maestrului tot cece gândeam despre noi și colab
ratori și el nu s'a supărat deci mi-a dat tacit dreptate.

Si parcea pentru a ne demonstra că în fond lungea ei marșul trăsă întru un fel de închisoare, în fațetele petrecute înmădiat după decesul său. Ca unul apropiat de el nu primim, așa cum se curve, de la apropiatul lui o înștiințare despre locul și data înmormântării. A trebuit să dau telefonaste peste telefonate în drumul și stănga, ca să aflui că înmormântarea Sămbăta după masă la ora 16 pentru ca ultimul moment! să mi se aducă la cunoștință că ceremonie deosebită: după o holoare de ultimul moment eu de ore mai degrabă, deci Vineri la aceeași oră. Locuind 400 km depărtare de Dachau era evident că pentru mărșul venea prea târziu

Dei celor ce l-am iubit și proștut n-a fost luată cinst
de n-îl petrece pe ultimul său drum pe Pământul Șelcaru
Și oare cu ce scop și în numele cui?

Doar s'a stăruit din viața nu oricine ci cel mai mare și
rist român și unul din eforturi strălucite ai culturii române
contemporane.

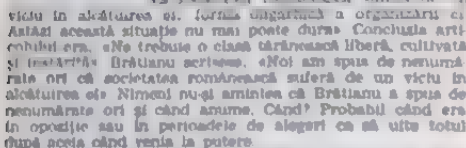
De'acurătă dintr-o dată, insultă cu orice preț, barbară înco-
nștință!!! Pe zi ce trece mă conving tot mai mult că în re-
știle dintr-un noi, numai există ceea ce se cheamă om mai o-
menăreț omenie.

Ni s'a furat sufletul drept do a ne reculege, rugându-
in fața mormântului celui care ne-a fost, așa cum eu știu
cuvântul, îl numește Gora, «Tata Pamfil».

Trecând peste durerile și umilințele noastre de jos, s-a ridicat înălțat Pamîl Șelcaru într-o istorie și Memorie. Acolo unde și este locul! lângă Nicolae Iorga, Octavian Goga, Constantin Stere, Pantea și Walhall românesc.

OVIDIU VUJA

de N. S. GOVORA

[illegible][illegible]

și toate înșuțile ce pînă aruncat copios și unii și alții

1. El presente documento es una copia de un documento original que se encuentra en el archivo de la Unidad de Inteligencia de la Policía Nacional de Chile. El documento original es un informe de investigación que se encuentra en el archivo de la Unidad de Inteligencia de la Policía Nacional de Chile. El documento original es un informe de investigación que se encuentra en el archivo de la Unidad de Inteligencia de la Policía Nacional de Chile.

[illegible]

24 -

tofi și camioanele oamenilor puterni. Și într-o zi, romii năstă sau gândit să le tragă o festă bucurărilor de la Bucu resti. Și încă cu! Lui Nicolae Titulescu, prietenul lor. Într-o zi l-au comunicat acestui prieten al lor. Titulescu că el comunist vor face un gest de prietenie față de el și nu mai pentru el și vor înapsa lezarea depozitat acolo în timpul războiului. Și Titulescu a dat zvonul în Târă. Comunistii au avut atât de rău cum se crede ei sunt și oameni de treabă că la el ne dau înapsa unul fără care se credeau pierduți. Ei uite nu s'a pierdut el a fost păstrat și bine păstrat. Și s'a anunțat că în ziua cutare cu vaporul, ne sosește teraorul. Cu vaporul căci ca să se transporte avuții marfimerilor liberele a fost nevoie de un vapor întreg.

Și au venit și gazeții, gazeții mulți căci ca să se facă reclama lui Titulescu era nevoie totdeauna de gazeții mulți. Și au început să se desfacă zilele. A schimbă puțin din lui Titulescu când s'a desfacut prima lădă. Căntina numai blănuți pînă în camboaze. Au trecut și la a doua și la a treia și la a zecea. Aveași lucru. Pare că era vorba de un muzeu cu modă feminină demodată. Lucrul femeinice care au fost la modă cu 20 de ani înainte și care acum stăneau vîrăbă și pînă din dar Târă nu a surd și nici nu a răs, Târă a întes totul.

Rusnaci s'au bătut loc nu numai de Nicolae Titulescu, ci de Târă întregă căci ca să abuz omenitului lui Cantemir nu era nevoie de un vapor întreg. Și încă au vrut să și bată joc de Titulescu, cine poate să dovedească că nu s'au bătut pînă la urmă de Târă întregă. Adică dacă în loc de omenitului lui Cantemir, cine știe dacă rusnaci nu ne au trimis un rusnac de ni lor!

Iarna care avea să ajungă era să fie o iarnă în afară de normal. Temperatură arăta 20 ca o temperatură regulată și nu rare ori se abateră pînă la 40 de grade sub zero. Rusii care călășară să se dă ochi cu Germanii sub felurile prețelor, odată ajuns în Moldova, păreau că sunt hotărîți să schimbe de țară. În primul rând în celese privesc mîmă pînă la retragerea în Moldova. Mămă crîmăsească numai 6000 de soldați și refuzaseră să treacă în am mai mult, chiar în marea nele grave ale dezastului de la Turbina. Odată retras în Moldova, Rusii s'au îngrămădit ca muștele, numai 500.000 de Rusi s'au îngrămădit în Moldova, dînd oompe ca nu vor să mai plece nicodată.

Marele Cartier general rusesc a cerut din primul moment că calea ferată română trebuie să intre sub comandament rusesc, apoi au cerut evacuarea guvernului român la Kerzon, în Rusia, precum și a armatei în curs de organizare și a spitalelor și a populației refugiate. Guvernul rusesc în țările pentru aceasta pe lângă reprezentanții puterilor aliate ca acestea să determine guvernul să accepte aceste cereri rusești pe motive că frontul rusesc de pe Siret este amenințat. Jocul lui Stürmer începea să se desvîluie. Nu mai transferând guvernul român la Kerzon, se putea reali sa pacea separată cu Rusia, Rusia urmînd să anexeze Moldova.

O misiune militară franco-engleză a fost trimisă în Rusia pentru a descoperi materialul de război, comandat de către România, aliații. Ea găsi o parte din acest material, dirijat în Caucaz din gresălii! Rusii încearcă să se opună la participarea lui Ionel Brătianu, la conferința internațională ținută la Petrograd la finele lui ianuarie 1917. Biatul Brătianu, rezultă că nu studiase bine istoria lui Cezar Borgia, cu două zile înainte de începerea războiului și li scăpaseră multe chestiuni neprevăzute.

La 10 Decembrie 1916, generalul Believ, omul lui Stürmer a cerut furnizarea materialului Cartier general de artilerie. Căci erau mulți români răzbi categorice aceasta grădă atin gere a dispoziției de circumscripție a României. Generalul rus a cerut în plus repatrierea imediată în Rusia, francezele căci ce li însemnau misiunile celui generalului Believ!

Instaurat cu toate acestea, generalul în ianuarie 1917 urma să renunțase la fostă renunțare, și a lăsat în urmă și lăsa în urmă. Armata română a fost repatriată sub com nău disperat. Ea trebuia să aiba 700.000 de oameni, dintre care 100.000 constituiau armata de operațiuni. În ce privește armamentul, noua armată a fost echipată în mod radical. De la Francezi și Englezi armata română a primit cu tot salubul al rusesc. 150.000 de puști, 1957 mitraliere, 274 puști mitraliere, 130.000 de rachete, 44 tunuri, 144 tunuri grele și 191 mortiere de război. Pentru a avea o idee de importanța trării, mărită teribilă este de spus că pu nemi că în August 1916, existau 4 mitraliere pe regiment și nici o pușcă mitralieră. În Iunie 1917, batalionul de infanterie dispunea de 8 mitraliere și 24 puști mitraliere, în total 32 arme automate, celelalte reveneau pentru un regiment, 24 mitraliere și 94 puști mitraliere. «La Roumanie dans la Grande Guerre», P. Selcaru, p. 246.

Cu toate arme, soldatul român a putut să arate întregul Europe ce poate să facă, să arate tuturor că este să lupte cu eroism, că nu știe numai să se retragă, cum arătau în prima fază a războiului, din cauza lui Ionel Brătianu.

Dar repetăm iarna anului 1916, a fost un coșmar și acența din cauza alinului rus. Am trăit acele momente în vîrstă de cinci ani, adică eram la o vîrstă în care celace vede copiii, se fîșeau pentru todeauna pentru restul vieții, nu se uita nicodată. Tatăl meu căzuse prizonier cu toată unitatea în prima parte a războiului, adică în care trebură sa se lupte numai cu pieptul. Aveam o casă în formă de vagon, din trei camere cu faza la drumul satului. Din primul moment am lăsat primele două camere deschise și ne-am bari cadat, mama și cu mine, în camera rămasă. Și Rusii intrau și legeau cum vroiau în cele două camere lăstate deschise. Într-o camera noastră și celelalte două camere adunaserăm dulapuri, perne, saltele și alte lucruri, așa că se poate spune că ne baricadam într-adevăr. Când Rusii veneau și băteau la ușa, o făceam pe morți, nu răspundeam și ne ascundeam sub pat. Pericolul cel mare era când rușii se im bătău și rare erau momentele când erau într-o, momente pe care le folosim să ies la joasă cu ceilalți copii. Când apă rea anul beaș șiam că este pericol și atunci în camera noastră ei, sub pat.

Îi priveam pe ruși cum umblau toată ziua după vin. Erau ușor de recunoscut căci li puneau căldarea în țeara puștii și după vin li vedeam umblînd călări, în fuga calilor, și atunci val de cel ce nu știa să fugă din calea lor. Am văzut într-o dimineață cum o femeie a fost găsită moartă, și copilul mic continua să sugă neștutur. În timpul nopții, un rus a băgat pușca baloneta pe fereastră și așa a omorât-o. Pe ușaș nu la descoperit nimeni, nici n'a fost căutat.

Bunicul meu, nu dormea toată noaptea, căci tot timpul alerga de la casa noastră, unde locuia fîc lui, la celelalte parte a satului unde locuia nora lui. Și într-o zi, era cînd ei—sase după amiază, am simțit pericolul. Rușii din casa noastră se îmbăltăseră și ne-am baricadat ca de obicei și ne-am acuns sub paturi. Rușii băteau cu furie în ușa și strigau: hazalica! hazalica! În acel moment, așeză bunicul, ca de obicei în drumul lui dela casa noastră la a fîcșii Bunicul avea cu dînsul cărja de care nu se despărțea nicodată. Și fără nici o frică a început să lovească în dreapta și în stînga. Rușii au uitat după ce veniseră mai înainte și l-au legat pe bunicul și s'au depărtat de casă. Simțind aceasta, ne-am apropiat de fereastră. Bunicul cum am spus, fusese legat și începuseră să-l sape o groapă. Eu nu pricepeam ce se petrecea, dar mama a înțeles: Rușii se pregăteau să-l omoare și atunci n'am mai știut de frică, am deschis ușa și mama a început să se țîrască plîngînd și să le sîrute cîmele rușilor să le ceară, iertare. Și eu fără să înțeleg prea bine ce se petrece, plîngînd, am început și eu să le sîrui cîmele rușilor. Atunci a trecut pe acolo un ofițer. A văzut ce se petrece, dar nu putea să facă nimic. A recurs la inteligență. A cerut explicații și rușii au spus că omul acela-bunicul—a îndrăznit să lovească cu cărja dol ostagi ruși. Și deci el au hotărît să-l împuște, și în acest scop li s'apă groapa. Ofițerul dîndu-i seama că soldații erau beți tun le-a dat dreptate. Acest om care a lovit un soldat rus, merită moartea, le-a spus el, dar trebuie mai înainte judecat. În acest scop, omul trebuie dus la corpul de gardă și va fi judecat a doua zi. Și așa s'a și întâmplat. Pînă dimineața rușii s'au trezit din beție, și au uitat.

Armatele rusești nu au venit în Moldova numai ca lăcștele, din nenorocire ele au adus cu ele și flagelul tifosului exantematic. La orașe lipsa de lemne era agravată de metodele rusești; ei izgoneau populația din locuințele lor și se instalau confortabil în ele și pentru a se încălzi, ardeau gîrdurile curților și grădiniilor. În toată Moldova nu mai exista un gard în picioare, cineva care intra într'un sat credea că pe acolo au trecut Hunii. Contele de Saint Aulaire face această descriere a comportării rușilor în Moldova. «Aliatul său Rusia era mai brutal decît înarmul, în Moldova, pe care el o ocupa. Învelit în blănuri, lor, instalați în cele mai bune case, din care li bag joc de frigul cel mai teribil, teribil pentru numeroșii români în adreție fără locuință sau îngrămădiți în locuințe fără loc.»

«Tifosul exantematic făcea ravagi în rândurile armatei și populației civile românești, trupele ruse le simțeau mai puțin cu toate că ele erau purtătoarele acestui microb. Ele erau probabil imune, deslășul secolelor.»

«În această Moldova suprapopulată, subalimentată, devastată, mizeria și foametea, mame ale tifosului exantematic, fac mai multe victime decît înarmul. În spitalele care refuză să mai primească bolnavi, totul lipsește afara de devolament. Lipsesc lemnele de foc, lenjeria, pansamentele, instrumentele chirurgicale; răniții sau bolnavi roagă pe infirmiere să scurteze suferințele și să li termine. Urletele de durere, înabusesc horcălul celor ce agonizează. Materialul sanitar trimis din Franța, și prin neglijență sau sa diam?—reținut de către această Rusia care, după ce deslășuit toate aceste rele, nu dă remediile date de către aliații. Bănănu că Ionel Brătianu în expunerea, față de I. G. Duca, lucrurilor pe care el le prevăzuse nu enumeră

nici unul din cele ce le provestese Saint Aulaire. E normal. Dar ar fi fost destul să se gîndească că rușii sunt capabili să aducă, totul, pînă și lădul.

În sfîrșit în vara anului 1917, Românii au avut ocazia să dovedească că sunt și bravi, nu numai lași cum o dovediseră din cauza domnului Brătianu. La începutul lui Iulie 1917, Românii, sub conducerea autorizată a lui Averescu lui Prezan și a câtorva alții, erau pregătiți să joace un rol și reușiră să se mențină pe pozițiile lor în bătălia de la Mărăști (22 Iulie) cu toate eforturile conjugate ale Germanilor și Austriacilor sub ordinele arhiducelui Joseph. Din nefericire, această acțiune rămasă izolată, căci, descompunerea armatelor rusești se accentua și devenea fatală oarecare ofensive susținute. Conduita cavalerescă a celuiilor la Zborow a făcut să se vorbească de ea dar ea a fost urmată de prăbușirea unui front vast și în August Austriacii au recapat Bucovina. Cu toate acestea, munca fără pragă a lui Berthelot dădea roadele sale, și atacul dat de către Makenzen și arhiducele Joseph a fost respins la Mărășești după lupte care au durat mai mult de o săptămîna (12-19 August). Valoarea soldatului român, cînd este bine condus, a făcut probe care au fost semnalate. Makenzen și Statul său Major, înfrînt, dar todeauna cavaler, o recunosc din toată inima. R. W. Seton-Watson, op. cit., p. 561.

Dar cu armata rusească, în plină descompunere în flancul lor, le era imposibil Românilor să treacă la ofensiva, la rîndul lor. Rușii fraternizau așa de des cu Germanii, în tranșee că trupele române se vor găsi cînd într-o situație destul de precară. Dar rămînînd la locurile lor într-o atitudine defensivă hotărîtă, aceștia din urmă au împiedecat, nu este exagerat să spunem, pe Makenzen să ocupe Odessa, și pe Leopold de Bavaria, Moscova. R. W. Seton Watson, op. cit., p. 561.

Căderea Guvernului provizoriu rusesc la începutul lui Noembrie, sosește lui Lenin și a bolșevicilor la putere, au găsit pe Românii fără nici un ajutor din partea aliaților. Încetarea luptei era o chestiune de timp. Descompunerea armatelor rusești a avut efecte alarmante căci în multe puncte ale fondului comun, regimentele rusești și românești erau intercalate. S'au făcut fără încetare încercări de săpare a localităților trupelor, să se stabilească soviete de soldați, de a predica răsturnarea ordinii existente, etc. Se întîmpla că rușii plecau și lăsaș tranșeele lor Germanilor fără să-l anunțe și lăsîndu-i pe Românii în aer. Un complot pentru a răpi pe rege și pe regină, să-l asasineze sau să-l deporteze în Rusia, a fost descoperit la timp.

Într-o asemenea situație, trupele nedescoperite în vamă mîscare, refugiatu lipși de cele mai multe ori lipși de hîrtii de identitate, foametea și străntorarea la ușa, o de mirare ca autoritățile au putut să se mențină la putere.

Fără îndoială că meritul cel mare a fost al țîrîmului român și al dragostei lui de pămînt. A fost deasuna cu regele Ferdinand să le promită pămînt—ei și cu Brătianu—ca propaganda rusească să rămîna fără nici un efect. Încoco dată, meritul este al regelui Ferdinand.

Generalul Averescu a început tratativele de pace cu Puterile Centrale. Conferința de pace s'a deschis la Brest—Litovsk, la 20 Decembrie 1917 și guvernul Brătianu a declinat invitația de a lua parte. Dar România, fără îndoială, era amenințată să fie zdrobită.

Sub presiunea unor grave circumstanțe, miniștrii Puterilor aliate, fără să se adreseze guvernelor lor, au redactat un protocol prin care se recunoștea că România a fost obligată să se supună unei forțe majore.

Comuniștii au semnat în sfîrșit un tratat cu Puterile Centrale fără ca România să participe. Atunci Generalul Makenzen a dat un ultimatum guvernului Român. La 8 Fe bruarie, Brătianu a demisionat, și conform artizului lui, regele Ferdinand a numit prim ministru pe generalul Averescu cu misiunea expresă de a face pace. La 7 Martie 1918, guvernul Averescu semna preliminarile de pace aproape de București în castelul de la Buftea al principelui Știrbey. Condițiile de pace erau groaznice, dar România nu a avut ce face. Numirea lui Alexandru Marghiloman, ca prim ministru, a fost consecința logică a capitulării: relațiile lui personale cu învingătorii și ostilitatea sa bine cunoscută față de aliați—fundată pe credința sa într-o victorie a Germanilor—dăduse speranțe într-o ușurare a condițiilor de pace definitive. Acest tratat definitiv a fost semnat la 7 Mai 1918.

Printre tristețile și umilințele tratatului de pace încheiat cu Germanii, unica consolăție ne veni din evenimentele din Basarabia. Republica Moldovenească, recent constituită, născă aici o senzație supranaturală și trebuia să aștepte între împărăția și a lui un Republică. Republica Moldovenească era amenințată de ocupația Austro-Germană în Ucraina, prin revindicările ce formula Kievul asupra nordului acestei provincii, și față de Basarabia și de celelalte provincii din Cucerirea, au făcut apel la guvernul din Bucu resti și la diplomații aliaților în fața lui. Invitația lor, Marghiloman s'a dus la Chișinău și a fost primit în acest

moment critic de către Constantin Siere care se bucura de o mare influență în Basarabia în fața tuturor claselor sociale. El țină un discurs pasionat și înflăcărat în favoarea Ucrainei. După ce a făcut auzite la tirania care la trimisă într-o ocazie siberiană el a zis: «Suntem chemați să luăm parte la această evoluție care pulverizează Basidiile și crează o viață nouă. Voi ați aprins o torță care a ars toate pergamele feudale și pe cultura intelectuală. Voi trebuie să purtați torța care poartă să ardă nedreptățile și o putre zicioasă uscată și în care ea pe de să apere națiunea română la oare cea mai critică a istoriei sale!» R. W. Seton Watson, op. cit., p. 580.

La 8 Aprilie Statul Țării printr'un vot public și nominal, se declară pentru unirea Basarabiei la România. Cîteva zile după acela, o importantă delegație a Statului Țării a dus la București și s'a alăturat printr'un Te Deum oficial la abdicarea lui regele Ferdinand, regele «regele Țîrîmilor. Înculeț și Cucerirea au depus jurămîntul ca miniștri fără portofoliu. În timpul venirii relațiilor politice între Basarabia, București și Iași—care în timpul anului 1918 pot fi complicate cu frapă camerei—se intensifică treptat Era natural ca autoritățile românești să se instaleze acolo unde erau capabile să descurce tendințele revoluționare. Pentru moment totuși, România oferea exemplul absolut unic al unei țări care iese dintr-o înfrîngere zdrobitoare, mărîr în paguba unui din pri și aliați. P. W. Seton Watson, op. cit., p. 581.

Dar prăbușirea Bulgariei în cea de a doua jumătate a lunii Septembrie, și noua înfrîngere a Turciei, arată că nu mai este chestiune decît de săptămîni pînă cînd Imperiul German se vor prăbuși la rîndul lor. Guvernul Marghiloman înșuși care juca în luna Iunie o adevărată farsă electorală pentru a obține o majoritate supusă și germanizată, acum așteaptă timp și reușea să iniție ture cu dibăce prezentele apurii ale Germaniei pentru ratificarea Tratatului de la București.

În fine, situația s'a schimbat. Românii a luat din nou armele și a intrat victorioasă în București. A urmat campania din Ardeal cu cucerirea Budapestei, contra voinei aliaților și în sfîrșit încheierea păcii definitive. România a câștigat cu votul lui Dumbrăvești, pe două tablouri, a câștigat și Ardealul și Basarabia. Brătianu a devenit din nou prim ministru și s'a arătat surprins văzînd că Țara li primește rege în loc să-l primească ca pe un victorios.

«Dacă în August 1916, pe planul politicii externe-cînd armata română intra în Budapesta și lichida republica roșie a lui Bela Kun în urma mandatului dat de marșalul roșie a lui Bela Kun în urma mandatului dat de marșalul roșie, comandantul suprem al forțelor aliate, Ionel Brătianu atîngea maximum de prestigiu, pe planul intern, însă, încerca tristețea unei totale impopularități. Ispășea anii războiului. Amintirile zilelor cumplite din 1916 și 1917 împiedicau opinia publică să vadă realizarea, așa de grandioasă pe cît îndrăzneala, a României Mari. Fără îndoială că vrăsmășia opiniei publice era neapărată (?) și în perspectivă a anilor este dureros contrastul public (?) de agitator politic, Stat și ostilitatea spiritului public (?) de agitator politic, fie grup sau ziar, era suficient să atace. În 1919, pe Ionel Brătianu ca să obțină adunarea populară. România Mare era o realitate, o străbătătoare de construcții politice se înfrunța cu îndărălta pornire a opiniei publice. România fusese promovată jandarmul Europei, armata noastră liberăse apăsura străzii, N. D. Cocos pîmba într'un camion trei sobolani spînzurați de cod în timp ce un clopot bălăngănea ecoul unei nedrepti (?) impopularității. Familii Seicaru, Cerpașii, 10 Septembrie 1954.



Drapelul sovietic capturat de vîntorii de munte români, în Caucaz.

POEME

de Dumitru D. ICHIM

ULISE

Care dintre voi? Să spună, c'am plecat cu bucurie
Din Itaca la războaie, numai marea să ne știe,
Numai steaua spre genunea văduvind spațiul și
timpul.

Zarea stearpă ce nu naște așteptărilor Olimpului.

Toți avem o Penelopă și un Telemah în gânduri,
Toți avem o țară-acasă, nu corabia de scânduri.
Sunteți gata de întoarceri? Mai aveți destulă viață
De-a văslui, zbârcind ispită, spre Itaca noastră dragă?

...

A plecat în zori galera. Valuri — farmățuri de vise
Intrupau din neguri munții pentru ochiul lui Ulise,
Numărându-și unda invers... Parcă ieri a fost ple-

Să-nălbii în piete veacul și-a orbit în suflet marea

Plai de-acasă, la întoarceri, timpul slăbănog! Eu
lotus

Dăruit să-mi văd Itaca, înfrunzire apeli — lotus
Și privea adânc Ulise, ochiul-ntors, scrutând în sine,
Când trezit de vraja lunii, încercând liman să-n-
crine.

E pământ, pământ... Pământul Dați cu vâsla pinten
apeli

Că Itaca se arată, țara noastră ce aproape!!
Uite codri-n acatiste, hai să-nngenunchem cu fagi!
Și au coborât pe țărmul und' trăiau doar lotusfagi!

Ce cumineau din lotus, era lumea cealaltă
Unde macul de tămăle peste timp se-oglindea în balta.
Imprumutul dat în sagă, o chirie-n calendarul
Judelei care-ți măsoară umbra razei cu cântarul

Lacom! Dulce era vinul la sorbit... Să fie Noapte,
Rămânem în Tara Lotus, pleacă! Ulise! Fă-ne șonpte
Auzite doar de valuri, că urzii suntem Nevremii
Insula de Lotus soarbe tot ce-n noi supus e vremii!

Cum? Când Tara ne așteaptă, e posibil ca stelarilor
Să rămână-n umbra morții, să ne blesteme toți larji?
Prindeți! Și sus pe navă! Că Ulise are zile
Chiar din lumea cealaltă, printre dinți stăncoși de
Scile,

Ne întorcem! Că nu Trola și nici Iaur de victorii
Neamul de ahei îl duse peste veac nemuritorii,
Ci pământul, vatra noastră cu măslini nuntind în
steme.

Sus! Să terminăm vâslirea de laizuri, de blesteme...

N O E

Not nu mai avem Țara! Nu plânge drag copilul
Puhoalele mârșave de patruzeci de zile
Cuglod vrăjmaș mănjiră potire, leagăn — plaiul,
Pădurile frumoase ce nu le-avea nici răul.

Distrus e cu mocirlă tot ce sufla viață!
E-a patruzeci noapte de beznă ce îngheta!
„Bunicule, crezi oare că apa la porțiță
N'o fi intrat să-nece cumva pe veveriță?”

Tu nu știi cei Potopul. Hai, du-te și te joacă...!
Nu mai avem Pământul, iar uda moarte, toacă,
Pândindu-ne ca măța pe șoarecul cel are
Si-i plouă-n carne frica a picurat de ghiare.

Nu mai avem nici Soare. Pe cuibul ăst cu vrăbii,
Doar noaptea și strigoi-i încojur dau corăbii.
Nu mai avem nici moarte. Plutind pe valul, mortul;
Nu mai avem nici Hoțul să ne răpească ortul.

Acolo în genune... Măslinul și isopul!
Puhoalele de stepă... Distrus'a tot Potopul
Iahve, Iahve...! Ascultă, te rog, te rog ascultă!
Ce-i inima de arcă din insula mea smulță?

Că-i totul mort în lume. Eli, Eli mă-nmărmuri,
Lăsându-mă o rază în noaptea fără țarmuri!

și ploaia contește. Din ceruri, Dumnezeu
Tăcând rosti tăcerea — pe ape — curcubeul!

Tu, Doamne Sfânt — Lumina de dincolo de soare,
Spre unde ni-e Pământul? Adâncul ce ne doare.
Ce ne-a fost rupt în două sub copitat de ape.
Unde-i Pământul nostru cel adormeam în pieaoape?

Cu mâinile-nălțate, bastoane albe, orbul
Se îndreptă la cuibul. Ca pe-un potir, pe corbul
Îi ridică-n văzduhul pe unde e Cuvântul.
Du-te acum și așla cu aripa Pământului!

Pe ferestruică corbul fu scos. Ce poftă în privire
E aripa prin bolte! Plutind cimitire
Cu ce pomeni, ispite, pe corbul nostru mântu-
Că a uitat să vină, să spună că Pământul

De-acasă se ridică, din nou, de sub puhoale
Că munții înviiară în locaș după ploaie
Tu având dar de aripi (în rugăciune Noe)
Găsit-ne-al Pământului cu lunca de aloe?

E timpul să ne întorcem? S'a arătat Pământul?
Tăcerea corbelană inveninase vântul.
Cu brații tânăr Noe, un porumbel din gratii:
Imi pare rău de tine, dar du-te puiul tatii,

Să vezi dacă blestemul de ochi și tras pe roată
Mai afia Țara noastră, să coborâm odată!
Se-ntoarse porumbelul. Pe bord, închide crinul!
In cioc — o frunză crudă ce o-ndrăzni măslinul.

E timpul coborării, alce e Araratul,
Ce orice strop de ploaie în Noaptea mea visatu-
Ci au rămân pe arca de exilare grea!
Străin țărâmul ăsta! Blestem sub altă stea!

Băteți în cuie ușa! La Noapte plec. În Largul,
Înalt, pe unde aștri mi-au tot răvnit catargul,
Iar când sosi-va Țărâmul, spălând ceas pe nisipuri
Voi sigila Oglindii sertarele-mi cu chipuri,

Iar patul de odihnă să nu mi-l bată ploaia
La mil de kilometri săpați adânc odăni,
Acolo, lângă magma, sub un stejar de pară
Să m'odihnesc acasă, în brațele de Țară.

PAMFIL SEICARU SI "CHEMAREA"

de N. S. GOVORA



NTRO zi din toamna anului 1949 ne
afiam mai mulți prieteni la biserica
românească din Paris, când unul din cei
prezenți, studentul teolog, Petre Popescu,
a scos din buzunar o scrisoare care a
început a fi citită. Scrisoarea era lungă,
foarte lungă, dar nici unul din cei pre-
zenți nu a protestat, ci din contra, cu cât
înainta citirea, păreau mai interesată.
Când a terminat, Petre Popescu, cu un
gest triumfător a întrebat: „Ei, să vedem
dacă găsiți ceva din ceea ce autorul?”

Toți au ridicat din umeri pe când eu am răspuns răsucit:
Pamfil Seicaru

— Cum, ați citit-o și dumneavoastră?
— Nu! Acum o aud pentru prima dată, dar eu am citit în
ultimii zece ani Curentul zilnic, și chiar pe front am fost
abonat așa că sunt obligat cu scrisul domnului Seicaru
Mi-o împrumut? 24 de ore?

Petru Popescu m-a privit lung și mi-a răspuns: „V-o
împrumut cu o singură condiție: să mi-o înapoiați în cel
puțin în două exemplare

Petru a înțeles motivul pentru care l-o cerusem: voiam
s-o multiple. Ajuns acasă am început să bat la mașină.
Scrisoarea avea 12 pagini, dar aveam o mașină de scris pe
care o aveam cadou de la niște americani prieteni, foarte
bună. Dar această mașină avea un defect: era americană
cum am spus, și la acea vreme mașinile americane nu pă-
truseră încă în Europa și caracterelor lor erau ușor de
recunoscut. Am făcut vreo 50 de copii pe care le-am trimis
cu poșta.

Scrisoarea lui Pamfil Seicaru m'a făcut multă vreme, să
gândesc. Erau o mulțime de lucruri noi, lucruri pe care eu
le știam vag și Seicaru punea problema verde: 23 August,
a fost o trădare. Scrisoarea lui Seicaru poartă data de
14 Octombrie 1948, rog pe toți românii care de atunci în
coace s'au agitat pe problema lui 23 August, să-și facă un
examen de conștiință și să-și răspundă dacă data de când
știu ei acest lucru pe 23 August a fost o capitulație, sau o
trădare sau orice, poartă o dată mai veche decât 14 Oc-
tombrie 1948. Căci eu revind pentru Pamfil Seicaru acasă
oană: „A fost primul român care a spus neled: 23 August
a fost o trădare. De atunci încease numărul celor care sunt
în contra acestei celebre date s'a înmulțit așa de mult încât
numărul celor ce mai sunt pentru 23 August este infinit și
nu rămas încă, din neștiință, mai mulți, în Țară. Dar într-o
bună zi vor afla-o și cei din Țară și atunci numărul 23
Augustiștilor se va reduce și mai mult și partizanii acestei
faze date vor rămâne numai cei care ca și René Theo,
sau maiștrii peșterii

Odată sau de două ori pe săptămână, participam la într-
nirile care se țineau într-o cafenea de pe bulevardul Saint
Michel. La ele participau vreo 10 sau 12 persoane în cap
cu seful care era seful de generație. Horațiu Comăniuc și
subseful care era oarecare Andrei Bejan. Amândoi re-
duși, foarte reduși, aproape de zero. Într-o seară, Andrei
Bejan, care vroia să-l prezinte pe sef, adică pe Horațiu Co-
măniuc, ca pe un alt Avram Iancu, a spus că în ziua în
care se va da semnalul luptei, de sef, adică de Horațiu Co-
măniuc, acesta va striga cu voce de tunet: „Și acum,
haidă-hai!” Cei de față s-au privit surprinși unul pe altul
și unul au sămbit sau chiar tuiș cu înțeles, dar cel viat
adică Andrei Bejan, n'a înțeles nimic, adică că spunea o
mare gogomanie. Amândoi fugiseră de război! Andrei
Bejan își făcuse niște studii pe care nu reușise să le ter-
mine, la Paris, iar Horațiu Comăniuc se salvase pentru
binele Țării! La acesta intră în o viață sa se vorbească
de război și era laude! Mihail Vilez.

Când am citit scrisoarea lui Seicaru o mulțime de lucruri
se înmăsură în capul meu și într-o seară la întrunirea
sefului de generație am avut curajul să spun că 23 August
a fost o trădare. Am scăpat numai datorită hotărâții apărări
pe care mi-a făcut-o avocatul Burlungeanu, om dintr-o bu-
cată care făcuse și el războiul.

Și într-o bună zi am auzit că Seicaru era în Paris. Lam
vânat și eu. Și aflase că eu făcusem acela care difuzase
scrisoarea către Rădăscu datorită colonelului Lupoiu, care
îmi cunoaștea caracterul măștii de scria Reștoru la Pa-
ma de Mallorca, Seicaru n'a putut veni vreme lungă să se
mai întoarcă la Paris din cauza Vîștoienilor, Vîștoienilor și
altor Thei care au făcut rapoarte la autoritățile franceze
că Seicaru este un anti-francez. A fi fost în timpul războiului

În contra comuniștilor însemna pentru acești domni, a fi
fost anti-francez!!!

Cât a stat la Paris Seicaru, am avut ocazia să-l cunosc pe
capitanul invalid Alexandru Cristescu care îl cunoșcuse și
el pe Seicaru în acest timp și devenise prieten. Îl vedeam
sprea zilnic pe Cristescu și mă frământa ideea scaterii
unei gazețe. Natural vedeam o gazeță numai cu colaborarea
lui Seicaru care numai el singur știa o mie și unul de lucruri
pe care eu și Cristescu nu ne dădăm seama că suntem departe
de a le cunoaște. Cristescu avea mai mult curaj decât mine
și în ziua când iam vorbit lui, el a sărit imediat în sus
parcă ar fi fost Andrei Bejan. Și acum, haidă-hai!

Și așa a luat luptă. Chemarea. Într-o după amiază de
Septembrie 1949 E drept Seicaru ne-a încurajat din primul
moment dar colaborarea n'a dat-o oarecum mai târziu. Desigur
ne cunoșcuse prea puțin și nu voia să se facă de râs. Din
primul moment n'a spus pe celelalte că nu vrea să scoatem
gazeță ca B. I. R. E. Desăltă René Theo a obținut o audiență
la Seicaru și acesta a înțeles repede despre ce fel de om
este vorba și l-a conștientat imediat.

Primul număr din Chemarea a apărut la 10 Octombrie
1949 iar Seicaru n-a dat colaborarea numai la 20 Noiembrie,
vastă zică am fost puși eu și Cristescu în de zile la observări
și chiar la încredință. La 20 Noiembrie Seicaru n-a trimis o
scrisoare al cărei început îl reproducem

Domnilor N. S. Govora și Alex. Cristescu
Revista „Chemarea”

„Puteți fi mândri că ați izbăvit să deveniți o îngri-
jitoare problemă pentru actorii și figuranții farselor
rezistențiste, imaginația de miliție politică aflate
în exil. Abia au apărut trei numere din „Chemarea”
și acestea sunt energice, indicative a unor conștiințe
turbur. Unica lor preocupare este să afie cine este
inspiratorul acestei atitudini pe care o milități, cu un
egal curaj și talent. Chiar această preocupare de-
nește calitatea inferioară, periferia morală a acestei
emigrări presupuse politice. Dacă nici înforțarea
tragedie a nației nu ar fi putut să vă inspire un spirit
de revoltă care face necesară identificarea cauzelor și
stabilirea răspunderilor atunci ce trebuie să se mai
întâmpie în România ca un român exilat să se simtă
sguduit până în străfunduri, conștiință!”

Scrioarea se termina hotărât cu toată oconvierce
alături de voi

Pamfil SEICARU

Și după acela până la sfârșit, până când Capitularzii nu
reușit să obțină suprimarea „Chemării” Seicaru a rămas
astăzi de noi. Și că n'am avut noi în învâțat în tot acest
timp! În primul rând fiecare scrisoare primită de la Seicaru
era un exemplu, și locu de tot felul. Ne alina în primul
rând conștiințele istorice pe care le avea maestrul și refu-
za să lă se revinșească doar cel care au moșteștit, doar
acei care nu au mai mult decât patru clase primare. În al
doilea rând de la el am învățat să ne construim articolele,
să mântuim ironia și să împeltem polemica. Și recunosc, ca
chiar de astăzi mai trăiesc de ani așa aș putea să de departe
și egalizez deși maestrul în scrisori și chiar în arti-
ole despre mine, mă laudă, etc. Nu, niciodată nu vreau să
mă apropiere de maestrul

Chemarea a fost toată Seicaru iar Cristescu și cu mine
am fost doar niște palide reflecții ale celui mai mare gazetar
al timpurilor. Pamfil Seicaru. Pe mine m'a uimit totdeauna
cum gâta Seicaru să polemizeze

În Chemarea, Cristescu și cu mine am chăut întotdeauna
na să lă copleșim pe Seicaru. Aveam doar curajul și în plus
eram răsărit! Amândoi făcusem războiul și Cristescu
și lășese un braț pe front

Pe acea vreme în exilul românesc se ivise boala episcop-
pilor: fiecare român cu pretenții, voia să-și facă episcopul
lui. Primul episcop escroc apărut în exil a fost episcopul
Vasile Teu. Cine era acest Teu? În timpul războiului
orelui nu știu o sumă de bani care era destinată evreilor din
Transilvania. Bani se strânseră dar evreii aveau nevoie
de cineva care să-i ducă și să lă producă evreilor. Acest om
care înfățișat a fost gâșt de evrei, era un popă numit Va-
sile Teu. Numitul Teu știa bine obligația să ducă suma în
Transilvania și să aducă natural o hârtie doveditoare că
măsurarea a fost îndeplinită. Odată înțeles banul, popa a dis-
pus din București ca să apară după vreo două săptămâni
Evreii lui chăut pe popă care se ascundea și odată gâșt-
dui, nu aflat că popa nu lă putuse îndeplini misiunea, că
fusesse arestat de autoritățile din Transilvania și banul fu
asoră confiscat. Povestea era prea cunoscută și că alăbă ca
să poată fi crezut. Evreii au cerut dovezi și dacă popa ar
fi dovedit că a fost arestat și banul nu fost confiscat nu
ar fi avut nimic de zis, dar popa nu a putut aduce această
dovadă pentru că ea nu exista; banul fusese pur și sim-
plu furat de popă. Evreii au făcut plângere și poliștii lui
afăstuit pe popă cu scopul de a evita izbucnirea unui scan-
dal, să dea banul înapoi. Dar popa nu vroia să se despartă

de bani și a preferat închisoarea. A fost arestat și condamnat să fie tras pe front pentru reabilitare. C-o fi făcut, o fi ajuns pe front sau nu, nu se știe. În cercetările noastre am stabilit că fusese închis la Brașov și acolo într-o zi, directorul închisorii făcând adunarea deținutului a constatat că Leu deținutul Leu, se amestecase printre deținutul poliției, și directorul închisorii observând falsul la adăpostul spundând tare: El Leu, locul tău nu e acolo, treci printre borțoși.

De acolo, Leu apare în exil dându-se drept episcop. Așa s'a prezentat întâi la Salzburg și apoi la Londra. Și acolo apare cu o nouă poveste. Din închisoare fusese trimis pe front, unde avusese o comportare eroică înal fusese decorat cu *Mihai Viteazul*. Natural pentru orice ofițer, povestea nu rezistă: un soldat nu poate obține decorația *Mihai Viteazul*, și cel mult o decorație pentru gradele inferioare. Dar Leu și transformase condamnarea pentru deținut comun în condamnare pentru deținut politic. Pentru polițistul de atunci povestea lui Leu le prindea foarte bine era vorba de un răsvărit condamnat de Antonescu pentru că se ridicase contra... *razboiului peste Nistru*. Niste chestiuni *morale* rămânuse totuși nereșolvate: cine și unde îl făcuse episcop pe Vasile Leu? Dar maiorul Iliescu el fusese cel care îl lăsase pe episcopul Leu — nu se impiedea în aceasta... *mănușuri*.

Și episcopul postu avea niste obiective care pretențioase. Ori căruia bărbat, îl înțelegem mâna ca să-l sărute iar pe cucoane le săruta el pe obraz — nu pe frunte — și din ce în ce mai aproape de gură. Avea popa obiectivul care se asemănau cu ale lui Rasputin.

Mulți ani mai târziu, la Madrid, comandorul Pătru, care-l sărutea și el mâna lui Leu, îmi spunea: «nici eu nu pricep ce s'a petrecut. Sunt ofițer de stat major și deci trebuia să știu că un soldat nu i se poate da *Mihai Viteazul* și dacă cineva făcuse aceasta, era un *mincinos*. Și totuși iam crezut. Nici eu nu pricep cum s'a putut întâmpla aceasta».

Acest popă caterisit făcea dese plimbări de la Londra la Salzburg, făcând slujbe îmbrăcat ca un episcop — și făcuse rost și de mitraliă dădă să i se sărute mâna de către bari și sărute pe cucoane pe obraz, ca în vremurile bune. Până când a aflat lucrul acesta «Chemarea» care a dat alarma. I s'a spus lui Leu pe nume, borbos, și maiorul Iliescu a înțeles în cele din urmă că oricum pentru a face un episcop nu este așa de simplu, cu o de ajuns ca un exoroc sa scrie un articol în «*Picila*» — *gasetă* maiorului — unde alături de numele Leu, să se pună și o cruce pentruca numitul exoroc să se transforme în episcop așea.

Al doilea fals episcop a fost făcut tot la Salzburg de către un doctor numit Teodoru. Acest Teodoru era reprezentantul Caromaniului în Austria. Nu știu de ce o fi avut nevoie Austria de un episcop român sau o fi fost p.e. ca din cauza reprezentanților Caromaniului, chestiunea este secundară. Numai că «Chemarea» și-a făcut rost de un proces verbal al Caromaniului din care reiese:

«Cheltuieli salarii
— Episcop Al. Kukri, pe Dec., Ian. și Februarie — ... 1.000 schillingi.

Prost Florian Găldau pe luna Februarie, 3.520,70 schillingi.

Primum se vede nu era nici o regulă un episcop era plătit pe trei luni cu 1.000 de schillingi iar un simplu preot cu 3.520,70 schillingi. În treia zi se spus pe unele vremuri salarii nu erau la un nivel foarte înalt. În Austria era de 1.000 schillingi și salarii unui preot mi se pare că era exagerat. Mai important este faptul că un preot refugiat are adușii dus de nevoi pe la Caromani. I se dădea numai unei schiltingi deoarece nu erau bani.

Cât despre episcopul Kukri acesta vorbea prost românește și după nume era ucrainian iar când făcea slujba, producea zăbombe și aceste zăbombe erau produse din cauza că atunci când Kukri se ruga pentru rege și regină, sfârșitul semăna mai degrabă cu o injură: «*Și îned ne ruodm pentru M. S. Regele și mama lui-uh!*».

Ultimul improprie de «Chemarea» factorul de episcopii au înțeles în cele din urmă și Kukri sa lămurit pentru Brazilia renanțându-se să regreze la episcopul Pă. Și a ajuns în Brazilia unde a început de coasta și a avut neal în apă și a avut Leu a avut un sfârșit într-un misterios a fost atras de comunisti într-un cartier mârșos al Vienei și răpit. Episcopul și dus acolo pentru a i se spune că într-o casă bombardată în timpul războiului se găsește o comoră. Faptul o fost publicat de ziarele austriece am avut cunoștință dar nu am avut să explozim succesul și maiorul Iliescu a răsuflat ușurat.

Dar seful Caromaniului din Salzburg, nu se mulțumea numai cu asta. Domnia sa confortu aduși Caromaniului din Paris, avea 2000 schillingi laia lunară în *Indemnația* de rezidență. Don nu se lasa în cea mai elegantă vilă din Salzburg, ocupând trei camere, din care una pentru noaptea pentru copii, și una pentru domnia sa, luând masa la restaurantul, vile. Nu mai inițiam seful Caromaniului din

Salzburg a fost acuzat de «Chemarea» de nereguli cu date precise în sprijinul afirmațiilor sale. La «Chemarea» era abonată și *Legăția Statelor Unite din Paris*. Feste vre-un, an doctorul Teodoru a voit să emigreze în Statele Unite dar i s'a refuzat intrarea de către *Legăția* din Paris, tocmai din cauza dosarului «Chemarii». Atunci, printre românii din Paris, numitul doctor m'a rugat să dau o notă în «Chemarea» din care să reiasă, că a fost vorba numai de o eroare. Natural am refuzat să dau o asemenea notă, dar la rugămintea românei am promis să nu mai revin în cazul doctorului și el va putea să ceară din nou emigrarea și cu propoziție, lucrul se va aranja.

Dar acuzația de nereguli comise de doctorul Teodoru, a rămas în picioare.

Centralele Caromaniului erau la Paris și conducerea lor era în mâinile inginerului Caranfil. Cu documente i am acuzat și pe domnia sa de nereguli grave. Printre altele am precizat că numitul domn a utilizat un tânăr refugiat ca servitor și îl dădea laia din banii Caromaniului. Acuzațiile lui Nicolae Caranfil erau mai grave — *sprijinile de dovezi* — îl acuzau de fapte care frizau excocheria. Numitul inginer a murit acum vre-o două ani și o gazetă de limbă românească din America a scris un panegiric foarte frumos Cu toată frumusețea panegiricului, acuzațiile aduse de «Chemarea» rămân în picioare.

În Paris pe acea vreme apărea ziarul «*La Nation Roumaine*» cu bani dați de Vioianu. Sursa acestor bani a fost pe larg discutată de noi dar în special de Familia Selcariu. Acest ziar era sub direcția unui Bolli care era foarte bătaios cu toată aparența puțin cam silită. Un distins membru al *Căzii* de fer, trecând prin Paris, a vrut să-l vadă. Și la spus că din datele ce le are, în Tară, luptă și mor împreună legionarii și țărânii, deci ar trebui ca și în exil să se întîmple același lucru sau în orice caz să dispară urn. Bătaiosul Bolli a răspuns că nu poate să existe nici o împăcare, dacă în Tară sunt îngropați din întâmplare legionarii alături de țărâni, pe verzi îi va scoate din aceste gropi și îi va arunca în câni. Auzind despre belicoasă comportare a lui Bolli am dat o notă e drept cam dură. Când zisa notă Selcariu a venit cu alta, semnată de *La Sorata* e drept foarte impetuoasă. Era un articol în care se făcea un istoric al atacului Skoda Redăm din acel articol, cele ce urmează.

«Imperturbabili, Grigore Iunian continua tortura repetând cu același zămbet ironic

— Am ascultat opinia dumneavoastră, să așezăm acum și pe cel interesat în cauză. Mă rog domnule Bolli? Și urma întreabarea.

Cel întrebat bolovanii priviri speriate de vîietate bovină la poartă noastră, implorând parca ajutor. Realmente provoca milă. Un deputat simpatizant național țărănesc — încearcă să vină în ajutorul lui Bolli

— Dumneavoastră ați spus că împrumutul de 67 de milioane vi s'a acordat de către banca din Praga pentru a desvolta exploatarea minelor de aur ce posedăți

Bolli încurajat răspunde

— Exact, așa este

— Atunci ați investit această sumă în construirea de gaieri, în achiziționarea de mașini, unelte, nu este așa?

— Desigur că așa este

Grigore Iunian dădea semne de enervare, dar deputatul convins că a găsit pînă de salvare, continuă:

— Și ce sumă ați investit pentru a realiza maximul de randament al minelor?

Bolli răspunde cu convingere

— 450.000 de lei

— Iar restul?

Cu o îndușătoare candoare, Romulus Bolli răspunde.

— Am făcut o găinărie!!

Neuitatul zămbet al lui Grigore Iunian întovărășit exclamația

— Exact, despre găinărie vom să știm amănunțit

Bolli Bolli nu cunoștea sensul românesc al cuvîntului găinărie și îl înțelesese pentru creșterea de găini. Pe fețele celor trei apărători al lui Bolli, se nota stupefactiva. Restul comisiunii abia își stăpînea răsufl.

Încurajat de amabilitatea lui Grigore Iunian, martorul Bolli a făcut o amplă descriere a găinăriei construite după modelul celui mai perfect creșteritor de găini de lângă Budapesta spreia el cu mandrie. Armand Călinescu vol să-l întrerupă. Dar Romulus Bolli îl zărlu, o privire dură și oasă și continua imperturbabil descrierea găinăriei cu lux de amănunte. Scena era de un comic ule. Când fu din nou curmat contravenție descrierea acesta și la întrerup.

— Toți cei 87.000.000, minus cei 450.000 investiti în mină, la cheltui cu găinărie?

— Nu, răspunde Bolli.

— Și ce restu ce ați făcut?, insistă Grigore Iunian.

— Nu mai deslar

Întreabă, articolul lui Selcariu era foarte blînd dar avea un comic pe care l-au gustat cu deliciu cititorii «Chemării». Pără să-l insulte îl spunea directorului gasetei tă-

raniste, care întâmplător se chema tot Romulus Bolli, să fie mai puțin bătaios când are un nume istoric!!

La 20 Aprilie 1950, sub semnătura «Românului pribeg», Familia Selcariu publica unul dintre cele mai usturătoare pamflete la adresa lui Gigi Anastasiu. Cune era acest Gigi Anastasiu? Unul dintre cei mai puternici și murdar ai din Ministerul de Externe. Regretăm că nu putem reda în întregime din cauza lipsei de spațiu, dar ceva trebuie să reproducem.

«Pentru a identifica secretul lui Gigi vă vom povesti întâmplarea cu Ilie, un servitor simpatizat de omul de încredere al lui Buzzești.

Unul servitor de care esti mulțumit, cum se obișnuiește la oamenii normali, i se dă un beciș, un costum de haine uzate, un palton vechiu, etc. Gigi Anastasiu a trimis servitorului legății de Crăciun 1944 — era chargé d'affaires la Berna — un pachet cu șase perechi de culoși de mătase. Precum se vede Gigi cunoștea măsura culoșilor lui Ilie. În ceea vreme Gigi în calitate de chargé d'affaires, exercita o adevărat teroare asupra coloniei românești, fiecare era amenințat cu trimiterea în Tară, ceea ce asigura o supunere oarbă. Nu era pentru nimeni un secret sălbicătura lui Gigi pentru Ilie, dar nimeni nu și îngăduia să facă cea mai mică situație de teamă să nu fie denunțat și apoi expedit în Tară, dacă culoșii lui Ilie nu devenit, ca să spunem așa, un scandal public, faptul se datorase situației civile a servitorului Ilie era, din nefericire, însoțit și nevasta lui, Lenuta, o românească volnică și puțin evoluată, cu toate că trăia în lumea diplomaților români, a înțeles totuși limbajul secret și erotic al culoșilor de mătase. Discuțiile dintre Ilie și Lenuta soața ultragiată în celece știa ca și înseamnă asemenea daruri, nu se cunoștea, dar toată colonia română a cunoscut rezultatele: Ilie a fost bătuț măr, cu vîtrașul, cu fîcălețul, cu o cratiță, nu știm, fapt este că bietul Ilie a purtat vîntălaie și cucuile câteva săptămîni Gigi Anastasiu (cazul să spunem, cherchez la femme) aflând de drama întâmplată în monajul lui Ilie s'a îndoulat (caz excepțional) și ca un om educat în lumea diplomatică (caz excepțional) și ca un domiciliu Ilie) pe Vintila Motas s'a trimis la Geneva (unde intru Ilie și Lenuta și s'a apăsese conflictul). Ii era greu di plomatului Vintila Motas să înceapă negocierile directe cu Lenuta, deocăla a chibzuit că este mult mai bine să intervie o femeie care ar fi putut înghiți glozia belicoasă a Lenutei. Mama lui Motas, Madame Schintzel, cu ai spunea pentru că refuza să spună Schintzel, a descăntat pe soața ultragiată, explicându-i că nu din cauza pe care o credea

ea, «conu Gigi» i-a trimis cele șase perechi de culoși de mătase lui Ilie, ci cadoul este un semn de prietenie și nu bine să faci atăta vîiet, căci toți românii din Elveția atar nă de bunăvoința lui «conu Gigi». Este deci în interesul Lenutei să fie înțelegătoare cu Ilie și să tacă. S'a înțelegă Lenuta, că-i fată deșteaptă, ce s'ar putea întâmpla dacă «conu Gigi» s'ar supăra imediat iar expediția în Tară, Ilie și ar pierde postul, iar ajuns în Tară, val de suflului lor ce ar pătimi cu Rușii.

La urmă, Madame Schintzel, cu mult simț practic a conșcis «Lenuto fată, ce atăta zgomot pentru un fleșec, poartă tu culoși de mătase și se terornă vîietă dintr-o zi». Madame Schintzel s'a dovedit bună diplomată deoarece culoșii de mătase nu au mai turburat liniștea civilului, iar Lenuta nu a mai fost bănuțoasă când Ilie a fost mutat de la Geneva la Berna ca să fie la îndemîna lui «conu Gigi», firește ca om de încredere.

Cititorul de azi s'ar întreba desigur, cum de a putut stin ci să se publice aceste articole care nominal ar trebu să ducă la suprimarea «Chemarii». Fără îndoială, peste 50 %, din articolele publicate trebuiau să ducă la suprimarea «Chemarii» cu o singură condiție: tot ceace se afirma, să fi fost fals. Toți cei șase articoli «*conu Gigi*» și nu aveau ce face stinu că tot ceace se scria erau adevărate. La sfârșit nu obținut suprimarea, dar pentru motivul că celace se scria în «Chemarea» era fals și pentru motivul că «Chemarea» a rezultat poliția franceză. Aceasta a fost a o mare greșală din partea mea.

Acceasta a fost o parte a «Chemării», dar a mai fost și una cea principală, susținută de Pandi Selcariu ataci în fiecare număr al actului de la 23 August 1944. S'a scris articole documentate asupra trădării de la 23 August, s'a dovedit că în seara de 23 August când s'a anunțat la radio că s'a semnat armistițiul a fost o sfîrșită minciuna a lui Mihai Viteaz, și că un zis armistițiul s'a semnat numai la 12 Septembrie, care acum recent s'a dovedit că și acasă dat este fals, cea justă este 13 Septembrie. S'a dovedit apoi că în România între 23 August 1944 și 6 August 1945 a fost un regim de ocupație rusască, timp în care, în folosul ocupantului, s'au trimis pe front 18 divizi, al căror rezultat a fost aproape 180.000 de români morți. Acest adevăr capitalărilor lui negat cu cea mai mare îndărărie cei nu le convenea să se știe că au ajutat «a România» să capituleze în rase complice pentru a obține o «capitulă» rusască. Atunci Familia Selcariu l'a alinut cu dare dai în apsa de

PE MARGINEA CARTILOR

istoria literaturii române de la origini până în prezent de George Călinescu. Fundația europeană Drăgan. Editura Nagard Roma 1980. Editi 11-a (edita la oapărul în editura Fundația Regală pentru Literatură și Artă București 1941).

De istoria literaturii române de la origini a lui Călinescu mă leagă vechi amintiri. Prin anul 1945 o descoperisem în biblioteca lui tata, care doș cunoștea prea bine polemicele purtate asupra cărții respective, nu a căutat să mă influențeze o m'a lăsat să-mi fac, așa cum proceda întotdeauna, propria-mi părere.

Artel că foarte curînd m'am văzut furat de vraja scri muii călinescan, am ajuns un adevărat răd al lui. Când Lumea alai al cărui director era, nu știu cum m'a venit ideea să-l scriu, pe lângă nevinovatele mele comentarii, tri m'înduși și două poezii de ale mele. Probabil influențat de o sinceritatea ce nu poate să nască decât dintr-un suflot de copii, criticul numunul că m'a răspunde dar se arată plin de entuziasm față de modestele creștii, cum poate călzi ori cine și nai în colecția Lumei, pseudonimul alas de mine fiind Mihai Doru. Mai târziu când am vrut să știu opinia unui alt cunoașcător asupra versurilor mele, acesta aflînd despre corespondența mea cu Călinescu, m'a întrebat de ce mai vreau a'o am și pe a lui mult mai puțin autorizat.

Recent în memorie lui Al. Rosetti citesc că în Lumea Călinescu conducea cu multă participăție poezia redacției și că avea ca principiu de a nu publica pe nimeni, chiar și când era vorba de poezii consacrate. Iată deci încă un motiv să

cred că ceea ce m'a scris Călinescu n'a însemnat un simplu gest de curtoazie.

Pără negătura cu acest eveniment istoria literaturii române de la origini a lui Călinescu m'a rămas ca una din cărțile de căpătîi, la fel cum era Divina Comedie pentru Ludovico e Moro încercasrului meu pentru Camar Borgia cu caritului.

Aluș în exil iam cerut stăruitor lui tata cartea dat fiind prea mare și grea la cântar a avut dificultăți la poșta ca mai pe urmă direcțiile impuse de noile legi să nu-l mai permită expediția.

Se va înțelege deci cu cât interes m'am adresat editurii Nagard pentru a avea cartea atunci când am aflat că vi l redată la m'a doua ediție.

Între timp m'a parvenit mai în amănunt scandalul din 1941 cu ocazia apariției editiei prime în editura fundațiilor regule.

Printre alții Familia Selcariu scrisese în Curentul un articol vehement declarînd cartea drept o pseudohistorie a literaturii române. Lucrurile au mers așa de departe încât profesorul Caraculă, directorul nou al editurii retrăgea cartea de pe plată, măsură temporară determinînd creșterea ulterioară a coteiilor legate în general de orice lucrare pe drept sau nedrept interesat.

Nimeni nu poate contesta faptul arătat de Familia Selcariu că O. Călinescu deslușinea în câteva rânduri pe filosoful Conta în schimb îi acordă o atenție deosebită publicându-l

și fotografie, lui Călini Moise, negustor de mărunțisuri și analafab, aforismele acestuia, puerile prin naivitatea lor, le citează cu mărimine ca și când ar veni de la un Scho-penhauer român. Asemenea operelor lui Conta se întâmplă și lucrările lui Balcescu Românii sub Mihail Viteazul. La aceasta mai adăugăm și trecerea în zbor, în numai două pagini, pe lângă școala ardeleană cât și pentru edificare, percepând totodată mânia lui Pămlil Seicaru, rămasă neclintită până la moarte, redăm un pasagiul călășescian privind gândirea creștină a lui N. Crăinic: «În tendința de a fixa adversarii, gânditorul (N. Crăinic, n. n.) decretază marxismul ca un dator de «ură litanică împotriva creștinismului». Judecând faptele senin, constatarea nu se verifică. Marxismul ca toate doctrinele de mentalitate evrească, în unanimitate universaliste, păcătuiesc printr-o exagerare a ideilor de caritate și de umanitate, slăbind demnitatea și instituțiile statale. Marxismul înțelege să refacă comunitatea primitivă creștină până la anulara firescului egoism individual și național și să aplice principiul mizei și al păcii până la abandonarea oricărei rezistențe».

Biata inocență G. Călinescu după cum se vede caracterizează marxismul cum s'ar fi putut eventual pe la sfârșitul secolului trecut cu socialismul zis utopic și nu în 1941 — când el luase deja forma violent imperialistă a statului sovietic — cu o cămașă înaltă înaintea de începerea războiului, pentru noi, sfânt. Lui G. Călinescu noțiunile ca lupta de clasă, dictatura a proletariatului, piloni ai învățării marxiste, erau concepte străine, de unde încă odată, pentru a-l salva de rea intenție, trebuie să-i remarcăm crasa desinformare. Oricât s'ar fi considerat de critic integralist câtă G. Călinescu nu reușește să ocotească politica și când o face persistând pe naționalism și înscrie printre dușmanii poporului său. Cu cât vor trece anii, istoric și politic artocul lui Pămlil Seicaru îndreptat contra istoriei lui Călinescu își păstrează actualitatea, far dreptatea nu este de nevoie s'o împart eu, când eu săvârșesc o prisoimă timpurie așa cum eu evoluat ele, care se poate contradicțor părea lui Pămlil Seicaru că George Călinescu prin a sa istorie a literaturii române a făcut parte dintre aceia care au deschis drumul lui Ana Pauker în Istoria Românilor?

În lumina acestor date am fi gata să ne întoarcem fața de la cartea lui G. Călinescu, dacă nu am citi încă din prefața ei că gândul autorului a fost de a așeza pe criteriile estetismului pur, valorile literaturii române deci nu face istoria propozitivă și analiză critică și estetică. Dacă vom ține seama că în ale sale Principii de estetică G. Călinescu nu s'a arătat în stare să definească noțiunile de estetică, cum deduce că de fapt prezentarea lui ține de felul cum l-au vorbit numai lui direct operele scriitorilor noștri, deci metoda de studiu este de bună seamă ca și cea a lui Lovinescu, una impresionistă. Subiectivismul exersat cu fervoare vrea să producă un efect shocking, de epatare și scandal, căutat cu humană, uneori cedând bucurii manuscrisului, vrid, avonului pitoresc. Așa de pildă numai fiindcă n'a vrut pur și simplu să consulte și cercetările altora, îndrăznește să susțină că Dr. Carol Davila, tatăl lui Alexandru Davila, autorul lui Valcu-Vodă, ar fi fost fiul natural al lui Liszt și al contesei d'Agout, atunci când el s'a născut cu cîteva ani înaintea ca cel doi să se fi cunoscut. Pe de altă parte contesa d'Agout, cunoscută în literatură sub pseudonimul lui Daniel Stern, avușese trei copii cu Liszt, pe niciunul nu l-a îndepărtat de la ea, al doilea fiind băiat, singurul pe care l-a avut, s'a chemat Daniel și nu Carol, sederea ei în Parma, mai ales pentru a naște, nu este consemnată de acte. Pe același linie se înscrie, nu atât autopoietic, cu și l-a face, doar era în obiceiul timpului — Victor Eitimu își ridică o statuie în gâdina din fața casei de pe strada Dr. Marcovici și a Călmigului — ci impresii apucate din vînt, declarând pe Mirosu Eliade lipsit de talent literar, deși avea în fața capodopere ca Matreii, Domnișora Christina și Șarpele, scoțând plin de perspective pe steriliu Ivășcu, apropiat colaborator la Jurnalul literar din Iași, în timp ce-și maltratează colegii de breșă printre care găsim nici mai mult nici mai puțin pe un M. Dragomirescu, Bogdan-Duică, N. Cartojan, Caracostea și alții. Lă sănduși gushul complet deformat de relații și prietenie li se dedica lui Roseti, evident în compensație pentru serviciile executate de acesta ca editor al Fundației regale, câteva pagini, egale cu câte a dăruit întregii școli ardelene, de fals și penibil panegiric. Deci comentariul de literatură G. Călinescu nu rar apare ca un Dorian Gray, într-un acces de turidism narcisism, omorându-și și ultima pictură de obiectivitate.

Practicând în continuare critica năimă de ei creatoare, G. Călinescu înlocuiește aproape total analiza după criterii adevărați istorici cu viziunea literară, deci, portretele lui urmează fidel camioanele genezei artistice, în ultimă instanță prea puțin interesându-l dacă vor corespunde realității sau se va îndepărta flagrant de ea. Și ceea ce este mai important prin stăpînirea unui talent cu toate puterile, izbutește realizarea unor descrieri de unică forță și elevație literară.

Așa stînd lucrurile sigur Călinescu nu a scris ceace se cheamă o istorie a literaturii române, ci s'a lăsat furat de actul creației în sine, așa că dramaticul cuvînt de preistorie impune înlocuirea cu cel de roman al literaturii române, deci o istorie sau generis cum o numește prea bunul său prieten, Mihail Rălea.

Pentru a pătrunde mai bine faptele vom face referință la omul Călinescu, la ceace Ortega y Gasset definește drept istorie a eului. Ca pregătire urmează studiul italianizant, sub ocrotirea lui V. Părvan și Ramiro Ortiz, fiind elev al școlii românești de la Roma, unde și este autorul unor lucrări de specialitate privind propaganda catolică în țările noastre. Din această perioadă rămâne dezvoltată înclinația sa spre humanism și cercetare a documentelor și manuscriselor, în fond mult deviate de la înțelesul lor comun după cum vom vedea. Intors în țara ocupă o catedră de profesor de literatură română la Timișoara și București ca apoi să treacă în învățământul superior la Iași ca și conferențiar. Neîndoios apare faptul că G. Călinescu era total de pregătire neîndoit de a scrie o istorie de la origini a literaturii române neavînd de pildă nicio contingentă în cariera sa cu literatura veche și de începuturi. Pe lângă aceasta trebuie să mai amintim că așa cum semnează pe o supraport biografic săi, G. Călinescu contrar aparențelor, nu era un sclav al cărții, deci departe de a fi un erudit, stăpîn al metodei de literatură comparată, cum ar da impresia deosele lui referințe. Prin urmare gresilele neenumerate ce le face — recunoscute printre alții de regretatul meu profesor D. Popovici — nu se prezentau ca la lorga dintr-o trădare a memoriei ci aparțineau — știu greu de acceptat — lipsei de pregătire temeinică a candidatului.

Cei ce l-au auzit pe G. Călinescu vorbind la Academie, în deosebire, când citea din piesele sale, își aduc aminte de intonațiile sale mai mult decât penibile, călcînd în mod grobian, cele mai elementare legi ale declamării. În acele momente G. Călinescu se juca cu propria sa nebulă — fișa ei clinică din serviciile de psihiatrie o descrie același Rogeti — pe plan literar repetînd rolul din teatru al lui Hamlet sau în viața al lui Salvador Dali. În toate ceace facea, fie că aducea laude lui Carol al doilea, comparîndu-l cu regele Soare, fie stăpînîndu-și roși sau în Institut unde își punea colaboratorii să-i interpreteze piesele intitulate de el potrivit, bufonerie, sau când îi recomanda lui Șerban Cioculescu să se ocupe de folclor, sigur cu rezultate bune formai fiindcă nu a avut nicio dată preocupări în acest domeniu, G. Călinescu ridică suspiciunea unui mistificator, luînd totul peste picior și în derădere, pradă subiectivismului din el, histronu nu rar salimbanc cu acrobății pe sarma sofiemelor, destinul lui iar se apropie de cel al lui Salvador Dali cu metoda-i paranoiac-picturală, sau eventual de un Cocteau mai persistent în acțiunile sale.

Deci Istoria literaturii române de la origini este scrisă de un diletant și amator, istoria refuzîndu-i drepturi de autor, atunci când humanismul este întrebîndu-l numai ca un termen exterior, fără un fond anume, citirea manuscriselor servind acesleși parade de savant pe care vrea s'o etaleze și formalul mare și gros al unui tom făcut să sară în ochi și să lă adevărată vedere și judecată.

Cu aceste premise, contestările valabile din punct de vedere științific, își pierd orice caracter peiorativ când urca lin pe treptele ce duc la Tempul literaturii, ele aparținînd unui mare orator, diletant dar de geniu. Clădită pe impresiile unui scriitor de marcă, așa cum ser fi scris-o Balzac sau Zola pe cea franceză, Istoria literaturii române dela origini rămîne neîndoiește din monumentele culturii române.

Îmbrăcînd cu disimulație hainele și masca unui profesor pirandellian, în apropiată pretracare îl desființează complet, lăsînd să vorbească vaterul și poezul, înima din el, pe aceste noi baze reușind să deruleze o frescă a literaturii române așa cum nu a mai făcut-o nimeni până la el, eroi defilînd prin fața noastră, vii, în carne și oase, cu gesturile unice iconografice călășesciene, asemenea unei alte Comedii umane balzacienne.

Paginile despre Eminescu (de data aceasta își impune decența și numai vorbește de boala poetului cum a făcut în s'a viață), Creangă, Hașdeu și nu în ultimul rînd Murnu și atatea altele, constituiesc momente de alee vibrații ale scriutului românesc. Și pentru a exemplifica încăodată modul de a-și trata personajele sale de roman, în cuvînte ca Velazquez în culori, citez din cutremurătoarele descrieri a lui V. Părvan: «Dacă genul lui N. Iorga era viforos sau sălăgănic, acela al lui V. Părvan era muzical și solemn. Când după câteva clipe de așteptare, studenții priveau spre Brand al lui Ibsen, cu halna neagră încheiată auster până sus, călcînd pe un ghețar. Însă văzînd de aproape, pastorul n'avea în ochii săi pătrunzător durități nordice, iar tristețea încruntată într-o ironie gravă îi dădea înfățișarea unui actor tragic. V. Părvan își potrivise folie în mîna-acei avea să citească — cu acea înruntare visător-ironică a feței, apoi

asteptă. Și în vreme ce sgomotele se potoleau unul câte unul, privea pe fereastră pe cerul îndepărtat sfîrșimarea ideală a norilor. Apoi cânta.

Am impresia că în multe locuri (I. Vineu, Papilian) l-a servit drept călăuza B. Munteanu cu a sa istorie a literaturii contemporane apărută în 1938, la Paris. Nu uită, urmînd același exemplu, de a-i pomeni și pe filosoful Nae Ionescu, evident din exterior dar găsește unele trăsături fundamentale ale gândirii lui. Și el amintea pe elevii apropiați ai filosofului, Mirosu Eliade și E. Cloran. În trecut fie spus, e dureros că cei doi ajunși la vîrsta sintezelor, suferă de amnezia trecutului lor. Dealtfel nu Socrate este cel ce suferă în cazul de față ci din contră elevii lui, ratînd ocazia de a personifica pe un Platon modern.

I s'a mai dus lui Călinescu asupra critică de a fi acordat prea multe pagini unor, prea puțin așezate, meritul cerînd proporția chiar inversă și noi credem că obiectiv este justă.

Dar și aici se poate susține că în Romanul literaturii române Călinescu așa ca Rembrandt în Garda de noapte a slujit un scop artistic, de unde aranjarea personajilor nu după criteriul cerut al valorilor admise ci după credința simțirii sale, introducînd atunci când clarebrosur o cerea chiar și o fetiță deci eroină inexistentă. La fel cu Garda de noapte a lui Rembrandt și Istoria lui Călinescu, istoric contestabilă, ca și creație a frumosului rămîne o capodoperă.

Modul de a face analiză literară a lui Călinescu — cum a spus-o chiar el — îi aparține în întregime lui, cel ce vor cu deaslea să-l imite cad într-un grotesc manierism, tot atât de steril. Singurul exemplu dat de Călinescu, un mare solitar și original, este acela de a fi în creație cu orice preț tu însuși, și opera, peote a eului creator.

Iată de ce considerăm ca bine venită acțiunea editurii Nagard de la republica Istoria lui Călinescu, cu atât mai mult cu cât ea oricum se face înafara țării și nu în patria criticului unde el a avut într-un timp rolul de mare șef de școală, de fapt un compromis fara egal, clownerie tipică călășesciană.

În ce mă privește nu-mi contest nici azi admirația ce o am pentru Istoria literaturii lui Călinescu și o socot pe mai departe una din cărțile mele de predicție, mai ales de când îl cunosc mai bine adevăratele proporții.

Indiscutabil Călinescu va persista în timp ca un mare artist, unul ce a trecut cu nepăsare, personaj de carnaval imperial pe plouă semeni lui executînd tîmbe și prestidigitai, sub ploaia de confetti a metaforelor.

Cu toate greseliile lui de neiertat ca ideolog, cine ar putea să neghe chemarea lui într-ale artei, roade divine ale frumuseții? Ar fi de admis că în el su sălășluie ca în pieptul lui Faust două ființe, una tinînd de pămînt numai hula și tăgădă, cealaltă urcînd spre cer, lauda Beatricelor dantesti, poezia pură.

G. Călinescu intrupează deci la modul absolut, dualitatea goethiană, angelo-melstofelica a sufletului uman.

14 Nov. 1980.

VIDIU VUIA

VACANTELE DESTINULUI de Tiberiu Vuiu

Cînd ajunge la ultima pagină, cititorul simte o nuanță de regret că s'a terminat cartea.

Domnul Ovidiu Vuiu, care prezintă cartea, spune la sfârșitul ei: «Închin această carte memoriei tatălui meu, dar și tuturor aceluia care au avut și au împărtășit o soartă, similară cu a lui». În prezentarea făcută de Editură ni se spune că fără îndoială, biografia autorului nu arăta un erou ci unul om obișnuit, dar clar, înțelegînd să rămîna consecvent credințelor până la capăt.

Dar autorul ducea o viață liniștită, liber să gîndească așa cum și ce vrea, până în ziua când a venit popolul. Atunci s'a schimbat totul. Omul era obligat nu numai să facă ce nu vroia, ci să gîndească altfel decum vroia. A avut în parte noroc că în viața de până atunci, nu a căutat să se afirme pe plan politic și s'a mulțumit cu o viață de visare decă volți, de cugetare. Atitudinea acesea de echilibru, cum o caracterizase el însuși, l'a scăpat să cunoască «marile încercări și chinuri ale Țării, l'a salvat de Golgotha și suferințele închinătorilor». «M'am limitat în anii ce vor urma, după 1940 și mai tîrziu, numai la meserie. Cu toatăca nu-mi puteam închipui că exercițiul, acel mod esențial de a fi al omului de condei, de literă, de joacă, de crolație, va aparține în chip definitiv trecutului. Am continuat deci să mă mențin în așteptare pe un teren foarte redus, între condei de prezență și exercițiul monoton al memoriei, datoria și păcătoș.

Dar în era comunistă nu era destul să nu faci nimic ci era nevoie să și faci ceace te place comunistilor. Unele lucruri ce ti se cer sunt ușor de îndeplinit, dar multe sunt greu, foarte greu, mai ales de un om care a fost deprins să gîndească. De exemplu era ușor să mergi la toate intrunirile, să aplauzi pe cei care țîn discursuri, dar era mai

greu să aprobi tot ce se spune, să zămbești sau să rîzi cînd șeful spune o dobitocie, și era imposibil pentru un om, să devină delator pentru a se menține pe linia de plutire.

Dar pentru omul obișnuit să gîndească și mai ales să scrie, situația devenea imposibilă de moment ce era totalmente interesat să scrie, căci o foale scrisă putea deveni un capăt de acuzare. Aceste lucruri le-am gîndit, cînd cartea lui Tiberiu Vuiu. Pare că Vuiu nici nu a avut curajul să scrie până în 1965, cînd s'a afirmat că deacum înainte poate să se facă aceasta, adică să se scrie, căci situația s'a schimbat. Se vede acesea din frazele cărții, cînd se simte prezența invizibilă a celui ce tiranizează timp de 20 de ani, pe scriitorul care gîndește altfel în Țara Românească. Frazele lui Tiberiu Vuiu sunt frumoase, parcă scrise cu daltă, dar se simte în ele firea cubărită timp de 20 de ani, în vîntul scriitorului. Cele povestite de scriitor se petrec într-o întreagă epocă, avem aici material care ar fi putut să se întindă, normal, pe cel mult 300 de pagini, și vedem cum autorul le comprîmă în numai o sută și ceva de pagini. De ce? Pentru simplul. Paginile acesea trebuiau să fie prezentate unui editor al partidului și numai gîndul că o asemenea personalitate își va celi gîndurile, își dădeau fiori.

Toată cartea e plină de pagini frumoase, de personaje frumos descrise, tatăl autorului, mama lui, toate rudele autorului și în definitiv paginile cărții sunt pagini de antologie, da, repet, de antologie. Dar se simte că toate acele pagini au fost comprimate de frica cuiva, de frica omului partidului cărui trebuia să se prezinte manuscrisul.

Regret că nu pot să reproduc toate acele pagini pe care eu le consider de antologie, căci ar trebui să scriu eu a doua carte. Nu mă pot opri în nici un caz să nu reproduc două pagini, una plină de umor sîmătos și a doua plină de o duioșie care pătrunde. «Cu și Ion, Iosif Ardelean, preot din Clitcheș, autorul unei culegeri de poezii, Buchetului meu (1907), sau popa Costan din Secușiu famous prin aventurile lui amoroase pe care unuori le plătea după canonul de cameronic al lui Boccaccio. Sătenii se apărău și el cum puteau de laconia părințului. Astfel s'a povestit mult vreme pătania popoi Costan, cînd prinși asupra faptului, a fost ținut cu barba în crăpătură unui butuc; așa l'au găsit în zorii zilei oamenii, spre rușinea lui, dar mai cu seamă a preotesei Cristina, odrasla cea mai mare a popoi Pătru, tată a încă trei fete mari în casă».

Și acum alta: «Și cu aceste rînduri se încheie de aci încurșurile lungă ce am făcut-o pe nepregătite într-un trecut și într-un colț de înimă, răscolind atîtea vieți, acuturînd colbul de pe întîmplări, destine, neamuri, pentru care cer să obțin iertare umbrilor din trecut».

Așa cum ceream iertare bunai mame cînd copil, mă alerga cu mătura, mai tîrziu cînd la ziua plecării mame la oraș, la școli, mă urmărea de la geam, cum îmi scoțam pătaria și mă înclinam dinumer pe cînd căruța cădea în drumul mare, pierîndu-ne unul de altul, ca pentru o regiește, sau cum mă leria mai tîrziu cînd veneam acasă, cu rîmășă grabită, cu misiuni de politică, cum nu s'a supărat nici cînd m'am dat la o parte din acesată întovășire glăgioasă, speculînd buna credință și naivitatea civică. Dacă în alte vremuri, cunoscute de ea, în asfel de acțiuni începea și un dram de altruism și de jertfă — și exemplul lui unchiu Mita și Lazar, «abnegații aleși de odinora», li erau oarecum mărturi — acum demagogia, nepotismul, afacerile și corupția au luat activității politice orice caracter de calitate.

Nu s'a supărat și nu a cerut mai mult decăt ceace și că l'a împărțit soarte.

Pe mama Gorgina am înmormîntat-o într-o zi de Decembrie, cu ger aspru, secol, senin, prin anul 1941.

Parcă în mod simbolic moartea ei a venit să încheie o epocă, un trecut; că de-aci și viața mea însoțind întîmplările vremii avea să capete o direcție mai aproape de pămînt.

Dar din punctul meu de vedere, paginile cărții lui Tiberiu Vuiu, prezintă cel mai mare interes, din punct de vedere istoric. Aici, ar trebui să reproduc toate paginile cu acest interes și regret că nu se poate, trebuind să mă mulțumesc numai cu câteva. Iată aici câteva rînduri în care ne este arătată importanța saului lui din punct de vedere istoric: «Istoria nu prea l'a vizitat. Odată s'a nimerit, călare, până în pormburiș, sau în pădurea cu plopi. A luat struguri și câțiva atîșulei de porumb (Rusii în 1849); cînd avea tunur, lătră de departe ca niște câini răgușiți, iar cînd veneau avioane, în alt vech, prin toamna lui 1944, clămpăneau sec cereze de pe coșuri o fac. Și totul se mîntuia în o mai mult o zi și o noaptea».

Și începu revoluția. În orașul în care se găsea Gorgina, erau încă Ungurii puternici. Un sat, Iud, în voiașă în contra ungarilor și acesia nu pot să scrie în care Gorgina a fost nevoit să participe.

și fotografia, lui Călinescu Moșu, negustor de mărunțuri și analafă, aforismele acestuia, puerile prin naivitatea lor, le citează cu mărâlnicie ca și când ar veni de la un Schopenhauer român. Asemenea opere lui Contă se întâmplă și lucrării lui Balcescu Români sub Mihai Viteazul. La aceasta mai adăugăm și trecerea în zbor, în numai două pagini, pe lângă școala ardeleană cât și pentru edificare, percepând totodată mânia lui Pamfil Șelăreanu, rămasă neclintită până la moarte, redăm un pasajul călășesc privind gândirea creștină a lui N. Crăinic: «În tendința de a fixa adversarii, gânditorul (N. Crăinic, n. n.) decorează marxismul cu un izvor de aură utănată împotriva creștinismului». Judecând faptele senin, constatarea nu se verifică. Marxismul ca tot de doctrinile de mentalitate evrească, în unanimitate universaliste, păcătuse printr-o exagerare a ideilor de caritate și de unitate alăbând demnitatea și instituțiile statale. Marxismul înțelege să refacă comunitatea primitivă creștină până la anulara firească egotism individual și național și să aplice principiul mizei și al păcii până la abandonarea oricărei rezistențe.

Înălț înocența G. Călinescu după cum se vede caracterizată marxismul cum s'ar fi putut eventual pe la sfârșitul secolului trecut cu socialismul și utopia și nu în 1941 — când el luase deja forma violent imperialistă a statului sovietic — cu câteva luni înainte de începerea războiului, pentru noi, sfânt. Lui G. Călinescu noțiunile ca lupta de clasă, dictatura a proletariatului, piloni ai învățăturii marxiste, erau complet străine, de unde încă odă, pentru a-i salva de rea intenție, trebuie să-i remarcăm crasa desinformare. Oriet s'ar fi considerat de critic integral atât că G. Călinescu nu reușește să ocultească politica și când o face porfând pe naționalisti se înscriseră printre dușmanii poporului său. Cu cât vor trece anii, istorie și poezie artistice lui Pamfil Șelăreanu îndreptată contra istoriei lui Călinescu își păstrează actualitatea, iar dreptatea nu este de nevoie să-i împartă, când au săvârșit-o cu prisosință timpurile așa cum au evoluat ele, care se poate contrazice părerea lui Pamfil Șelăreanu că George Călinescu prin a sa istorie a literaturii române a făcut parte dintre aceia care au deschis drumul lui Ana Pauker în Istoria Românilor?

În lumina acestor date am fi gata să ne întoarcem față de la cartea lui G. Călinescu, dacă nu am călăș încă din prefața ei că gândul autorului a fost de a așeza pe criteriile estetismului pur, valorile literaturii române deși nu face istoria propriu-zisă și analiză critică și estetică. Dacă vom ține seama că în ale sale Principii de estetică G. Călinescu nu s'a arătat în stare să definească noțiunile de estetică, vom deduce că de fapt prezentarea lui lăsa de felul cum lăsa vorbit numai lui direct opera scriitorilor noștri, deci metoda de studiu este de bună seama că e cea a lui Levienscu, una impresionistă. Subiectivismul exagerat cu fervorul vrea să producă un efect shocking, de epatare și scandal, căutând cu lumina, uneori cedând bucurii manuscrisului arid, avonului pitoresc. Așa de plină numai fiindcă n'a vrut pur și simplu să consulte și cercetările altora, îndrăgite să susțină că Dr. Carol Davila, tatăl lui Alexandru Davila autorul lui Viteaz-Vodă, ar fi fost fiul natural al lui Lisai și al contesei d'Agout, atunci când el s'a născut cu câțiva ani buni înainte ca cei doi să se fi cunoscut. Pe de altă parte confesa d'Agout, cunoscută în literatură sub pseudonimul lui Daniel Stern, avusese trei copii cu Lisai, pe niciunul nu l-a îndepărtat de la ea, al doilea fiind băiat, singurul pe care l-a avut, s'a chemat Daniel și nu Carol, s'edera el în Parma, mai ales pentru a naște, nu este consemnată de acte. Pe același linie se înscriseră, nu atât autoportretul ce și l-a făcut, doar era în obiceiul timpului — Victor Eftimiu își ridică o statuie în grădina din fața casei de pe strada Dr. Marcovici și a Cismigiuului — ci înprezentările apăsate din vânt, declarând pe Mirecea Eliade lipsit de talent literar, deși avea în fața capodopere ca Mătrăi, Domisoara Christina și Șarpele, acotând plin de perspective pe scriitorii Ivescu, apropiat colaborator la Jurnalul literar din Iași, în timp ceși maltrătașă colegii de breșală printre care găsim deli mai mult deli mai puțin pe un M. Dragoșandru, Bogdan-Duică, N. Carotjan, Caracostea și alții. Lăsa de gustul complet deformat de relații și prietenie la el dedica lui Rosetti, evident în compensație pentru servicii le acordate de acesta ca editor al Fundației regale, câteva pagini, egale cu câte a datut înțelegi scoți ardeleani, câteva și penibil panegiric. Deci comentariul de literatură G. Călinescu nu rar apare ca un Dorian Gray, într-un acces de furibund narcisism, omorându-și și ultima pictură de obiectivitate.

Practicând în continuare critica născută de el creatoare, G. Călinescu înlocuiește aproape total analiza după criterii adevărați istorici cu viziunea literară, deci, portretul lui urmează fidel camioanele genului artistic, în ultima instanță prea puțin interesându-l dacă vor corespunde realității sau se va îndepărta flagrant de ea. Și acesta este mai important prin stăpânirea unui talent cu totul puternic, lăbuție realitatea unor descrieri de unică forță și elevație literară.

Așa stând lucrurile sigur Călinescu nu a scris cence se cheamă o istorie a literaturii române, ci s'a lăsat furat de actul creației în sine, așa că drasticul cuvânt de preistorie impune înlocuirea cu cel de roman al literaturii române, deci o istorie sui generis cum o numește prea bunul său prieten, Mihail Ralea.

Pentru a pătrunde mai bine faptele vom face referință la omul Călinescu, la ceea ce Ortega y Gasset definește drept istorie a eului. Ca pregătire urmează studiul italianizant, sub coordonarea lui V. Părvan și Ramiro Ortiz, fiind elev al școlii românești de la Roma, unde și este autorul unor lucrări de specialitate privind propaganda catolică în țările noastre. Din această perioadă rămâne dezvoltată înclinarea spre humanism și cercetarea de documentelor și manuscriselor, în fond mult deviate de la înțelesul lor comun după cum vom vedea. Întors în țara ocupă o catedră de profesor de literatură română la Timișoara și București ca apoi să treacă în învățământul superior la Iași ca și conferențiar. Neîndoielile apare faptul că G. Călinescu era total de pregătit, neîndoielile de a scrie o istorie de la origini a literaturii române neavând de plină nicio contingentă în cariera sa cu literatura veche și de începuturi. Pe lângă aceasta trebuie să mai amintim că așa cum șomalează cu stupor biografil săi, G. Călinescu contrar aparențelor, nu era un sclav al cărții, deci departe de a fi un erudit, stăpân al metodei de literatură comparată, cum ar da impresia desele lui referințe. Prin urmare greseliile neenumerate ce la face — recunoscute printre alții de regretatul meu profesor D. Popovici — nu se prezintă ca la forța dintr-o trădare a memoriei ci aparținau — știu greu de acceptat — lipsei de pregătire temeinică a candidatului.

Cel ce l-au auzit pe G. Călinescu vorbind la Academie, în deodată, când citea din piesele sale, își aduc aminte de intonațiile sale mai mult decât penibile, călcând în mod grobian, cele mai elementare legi ale declamării. În acele momente G. Călinescu se juca cu propria sa nebulă — fisa ei clinică din serviciile de psihiatrie o descrie același Rosetti — pe plan literar repetând rolul din teatrul al lui Hamlet sau în viața al lui Salvador Dali. În toate cence facea, fie că aducea laude lui Carol al doilea, comparându-l cu regele Soare, fie stăpânului rogi sau în Institut unde își punea colaboratorii săi interpreteze piesele intitulăte de el potrivit, bufonerie, sau când îl recomanda lui Șerban Cioculescu să se ocupe de folklor, sigur cu rezultate bune formal fiindcă nu a avut niciodată preocupări în acest domeniu. G. Călinescu ridică suspiciunea unui mistificator, fiind totuși peste picior și în dorind, pradă subiectivismului din el, histrii nu rar saltimbancă cu acrobatică pe șarma sofismelor, destinul lui iar se apropie de cel al lui Salvador Dali cu metoda-l paranoico-picturală, sau eventual de un Cocteau mai persistent în acțiunile sale.

Deci Istoria literaturii române de la origini este scrisă de un diletant și amator, istoria refuzându-l drepturi de autor, atunci când humanismul este întrebunțat numai ca un termen exterior, fără un fond anume, citirea manuscriselor servind aceluiași parade de avant pe care vrea s'o etaleze și formatul mare și gros al unui tom făcut să sară în ochi și să lă de adevărată vedere și judecată.

Cu aceste premise, contestările valabile din punct de vedere științific, își pierd orice caracter peiorativ când urca în pe treptele ce duc la Tempul literaturii, ele aparținând unui mare orator, diletant dar de genul. Clădit pe impresiile unui scriitor de marcă, așa cum s'ar fi scris-o Balzac sau Zola pe cea franceză, Istoria literaturii române dăla origini rămâne neîndoielnic unul din monumentele culturii române.

Îmbărcând cu disimulație hainele și masca unui profesor pirandellian, în apropiată pretracare îl deslășuiea complet, făcând să vorbească vatesul și poetul, înimă din el, pe seama noi baze reușind să deruleze o frescă a literaturii române așa cum nu a mai făcut-o nimeni până la el, eroi unde prin fața noastră, vii, în carne și oase, cu gesturile unei iconografii călășesciene, asemenea unei alte Comedii umane balzacice.

Paginile despre Eminescu (de data aceasta își impune decența și numai vorbește de bună poezie) cum a făcut în a sa viață), Crenguș, Ispăș și nu în ultimul rând Murnu și altele altele, constituie momente de adevărată vibrație a scrierilor românești, și pentru a exemplifica încredințat modul de a-l trata personajele sale de roman, în cuvinte ca Velasquez în culori, citea din extremăstarea descriere a lui V. Părvan: «Dacă genul lui N. Iorga era viforos sau sâlnălnic, acela al lui V. Părvan era muzical și solemn. Când, după câteva clipe de așteptare, studenții priveau spre oșă ce se deschidea apărea în fața lor Brand. Pastorul Brand al lui Ibsen, cu haina neagră încheiată auster până sus, călcând pe un ghetar. Însă vânt de aproape, pastorul n'avea în ochi săl pătrunzător durități nordice, iar tristețea încredințată într-o ironie gravă îi dădea înfățișarea unui actor tragic. V. Părvan își petrivea foile în mână-căci avea să citească — cu acea încruntare viitor-ironică a feței, apoi

asteptă. Și în vreme ce șgometoasă se potoleau unul câte unul, privea pe fereastră pe cerul îndepărtat alărmărea ideală a nordilor. Apoi cânta.

Am impresia că în multe locuri (I. Vinea, Papilian) l-a servit drept călăuză B. Munteanu cu a sa istorie a literaturii contemporane apărută în 1938, la Paris. Nu uită, urmând același exemplu, de al pomeni și pe filosoful Nae Ionescu, evident din exterior dar găsite unele trăsături fundamentale ale gândirii lui. Și el amintea pe elevii apropiați ai filosofului, Mirecea Eliade și E. Cloran. În trecut fie spus, o dureroasă că cel doi ajunși la vârsta înțeleșelor, suferă de amnesia trecutului lor. Dealfel nu Socrate este cel ce suferă în cazul de față ci din contra elevii lui, rătăcind ocazia de a personifica pe un Platon modern.

I s'a mai dus lui Călinescu asupra criticii de a fi acordat prea multe pagini onora, prea puține altora, meritul corănd proporția chiar inversă și noi credem că obiecția este justă.

Dar și aici se poate asujine că în Romanul literaturii române Călinescu așa ca Rembrandt în Garda de noapte a slujit un scop artistic, de unde aranjarea personajilor nu după criteriul cerut al valorilor admise ci după credința simplă în sine, introducând atunci când clăroșcurul o cerea chiar și o felă de eroină inexistentă. La fel cu Garda de noapte a lui Rembrandt și Istoria lui Călinescu, istorie contestabilă, ca și creație a frumuseții rămâne o capodoperă.

Modul de a face analiză literară a lui Călinescu — cum a spus-o chiar el îl aparține în întregime lui, cel ce vor cu doasla săl limite cad într-un grotesc manierism, tot atât de steril. Singurul exemplu dat de Călinescu, un mare solitar și original, este acela de a fi în creație cu orice proiect tu insul, și opera, peete a eului creator.

Iată de ce considerăm cu bine venit acțiunea editurii Nagard de a republica Istoria lui Călinescu, cu atât mai mult cu cât se oricum se face înafara țării și nu în patria criticului unde el a avut într-un timp rolul de mare șef de școală, de fapt un compromis fără egal, clounerie tipică călășesciană.

În ce mă privește nuni contest nici săl admirăția ce o am pentru Istoria literaturii lui Călinescu și o acot pe mai departe una din cărțile mele de predilectie mai ales de când îl cunosc mai bine adevăratele proporții.

Indiscutabil Călinescu va persista în timp ca un mare artist, unul ce a trecut cu neapăsare, personaj de carnaval imperial pe lângă semeni lui excentrici lumbe și prestidigității, sub ploaia de confetti a metaforelor.

Cu toate greseliile lui de neierat ce ideolog, cine ar putea să neghe chemarea lui într-ale artel, roade divine ale frumuseții? Ar fi de admis că în el s'a alăluat ca în pieptul lui Faust două flinte, una înfăd de pământ numai hula și iagădă, cealaltă urcând spre cer, lauda Bentriceilor dantesti, poezia pură.

G. Călinescu intruzează deci în modul absolut, dualitatea goethiană, angelo-melastofelică a sufletului uman.

14 Nov. 1980.

OVIDIU VUIA

VACANTELE DESTINULUI de Tiberiu Vula

Când ajunge la ultima pagină, cititorul simte o nuanță de regret că s'a terminat cartea.

Domnul Ovidiu Vula, care prezintă cartea, spune la sfârșitul ei: «Închin această carte memoriei tatălui meu, dar și tuturor aceluia care au avut și au împărtășit o soartă, similară cu a lui». În prezentarea făcută de Editura ni se spune că fără îndoială, biografia autorului nu are nicio eroi ci unul om obișnuit, dar cinstit, înțelegând să rămână consecvent credințelor până la capăt.

Dar autorul ducea o viață liniștită, liber să gândească așa cum și ce vrea, până în ziua când a venit potopul. Aluncl s'a schimbat totul. Omul era obligat nu numai să facă ce nu oșroa, ci să și gândească altfel decum vroia. A avut în parte noroc că în viața de până atunci, nu a căutat să se afirme pe plan politic și s'a mulțumit cu o viață de visare dacă voia, de eugotarie. Atitudinea acestora de «hibili», cum o caracterizase el însuși, l'a scăpat să cunoască amarile încercări și chinuri ale Țării, l'au salvat de Goigotha și eufemistele încheșurilor. «M'am limitat în anii ce vor urma, după 1940 și mai târziu, numai la meserie. Cu toatea nu-mi puteam închipui că exercitului, acel mod esențial de a fi al omului de condei, de literă, de joacă, de creație, va aparține în chip definitiv trecutului. Am continuat deci să mă mențin în așteptare pe un teren foarte redus, între condei de prezență și exercitului monoton al meseriei, datoria și păinea».

Dar în era comunistă nu era destul să nu faci nimic ci era nevoie să și faci ceare te place comunistilor. Unele lucruri ce și se cer sunt ușor de îndeplinit, dar multe sunt greu, foarte greu, mai ales de un om care a fost deprins să gândească. De exemplu era ușor să mergi la toate întrunirile, să aplaudi pe cei care în discursuri, dar era mai

greu să aprobi tot ce se spune, să zărnbești sau să răzi când seful spune o doboțocie, și era imposibil pentru un om, să devină delator pentru a se menține pe linia de plutire.

Dar pentru omul obișnuit să gândească și mai ales să scrie, situația devenea imposibilă de moment ce era totalmente interzis să scrii, căci o foaie scrisă putea deveni un capăt de neuzare. Aceste lucruri le-am gândit, citind cartea lui Tiberiu Vula. Pare că Vula nici nu a avut curajul să scrie până în 1965, când s'a afirmat că deacum înainte poate să se facă aceasta, adică să se scrie, căci situația s'a schimbat. Se vede aceasta din frazele citite, când se simte prezența invizibilă a celui ce lănzăscă timp de 20 de ani, pe scriitorul care gândește călășescianul de 20 de ani, în vinele scriitorului. Cete povestile de scriitor pe petrec într-o întreagă epocă, avem aici material care ar fi putut să se întindă, normal, pe cel mult 300 de pagini, și vedem cum autorul le comprimă în numai o sută și ceva de pagini. De ce? Foarte simplu. Paginile acestea trebuiau să fie prezentate unui editor al partidului și numai gândul că o asemenea personalitate îi va călă gândurile, îi dădea fiori.

Toată cartea o plină de pagini frumoase, de personajii frumoși descriși, tatăl autorului, mama lui, toate rudele autorului și în definiție paginile cărții sunt pagini de antologie, da, repet, de antologie. Dar se simte că toate aceste pagini au fost comprimate de frica celui, de frica omului partidului cărăia trebuia să se prezinte manuscrisul.

Regret că nu pot să reproduc toate aceste pagini pe care eu le consider de antologie, căci ar trebui să scriu cu a doua carte. Nu mă pot opri în nici un caz să nu reproduc două pagini, una plină de umor sâmbat și a doua plină de o duologie care pătrunde. «Ca și Ion, Ioșt Ardelean, prool din Clujului, autorul unei culegeri de poezii. Buchetul meu (1967), sau popa Costan din Secușgii faimos prin aventurile lui amoroase care ca uncori le plătea după camionul de camaronie al lui Boecnoio. Sâmbat se apărau și ei cum puteau de lacrima părinților. Astfel s'a povestit multă vreme pățania popii Costan, când prin asupra faptului, a fost ținut cu barba în crăpătura unui butuc: așa l'au găsit în zorii zilei camarii, spre rușinea lui, dar mai cu seamă a preteșei Cristina, odrasla cea mai mare a popii Pătru, tată a închi trei fete mari în casă».

Și acum alta: «Și cu aceste rânduri se încheie de acu încurșurina lungă ce am făcut-o pe neapăsăte într-un trecut și într-un colț de intimitate, răscăldat atâtea vieți, scuturând colbul de pe înlămpări, destine, noamuri, pentru care cer să obțin iertare umbrelor din trecut».

Așa cum cămăm erare bunul nume când copil, mă aler ga cu mătura; mălă țarsu când în ziua picărită mela la oraș, la școli, mălă urmărea de la șesam, cum îmi acoteam pălăria și mălă înclinam dinumeri pe când cărăia cotea în drumul mare, pierșându-ne unul de altul, ca pentru o vâgneie, sau cum mălă leria mălă țarsu când veniam acasă, cu mătura grăbit, cu mistuni de politici, cum nu s'a supărat nici când m'am dat la o parte din această întovășire gălăgioasă, speculând buna credință și naivitatea civică. Dacă în alte vremuri, cunoscute de ea, în aștept de acțiuni încăpea și un dram de altruism și de jertfă — și exemplul lui unchiu Mita și Lazăr, «săbăgății aleșii de ordinare, li erau pare cum mărituri — acum demagogia, nepotismul, afacerile și corupția eu lăst activități politice orice caracter de calitate».

Nu s'a supărat și nu a cerut mai mult decât oiașe și călă împărtășit soarta.

Pe numu Giorgina am înmormântat-o într-o zi de Decembrie, cu ger aspru, sec, senin, prin anul 1941.

Parcă în mod simbolic moartea ei a venit să încheie o epocă, un trecut, că de-aci și viața mea înafășind întâmplările vremii avea să capete o direcție mai aproape de pă-mânta.

Dar din punctul meu de vedere, paginile cărții lui Tiberiu Vula, prezintă cel mai mare interes, din punct de vedere istoric. Aici, ar trebui să reproduc toate paginile cu acest interes și regret că nu se poate, trebuind să mă mulțumesc numai cu câteva. Iată aici câteva rânduri în care ne este arătată importanța statului lui din punct de vedere istoric: «Istoria mi s'a pără lă vizitat. Odată s'a nimerit, călare, până în porumbite, sau în pădurea cu popii. A lăst strugurii și călăstă stuleți de porumb (Rugii în 1940); când avea tunuri, țarsu de departe ca niște călăstă răgușii, iar când veneau aytosne, în altă vedă, prin toamna lui 1944, clămpăneau sec cum berzele de pe coguri o fac. Și totul se mătina în cel mai mult o zi și o noaptes».

Și începuse revoluția. În orașul în care se găseu Laurențiu Greșu, erau încă Ungurii puternici. Un sat, îndreptat, se revoltase în contra ungurilor și acestia au popoi represaliile în care Greșu lăa a fost nevoit să participe. «Comuniști în

oprit la marginea șoselei pe un platou și se dădu ordinul să fie executați câțiva din ostacești participanți la răzmeriță. Din adăpostul lui, GREGUDA vocifera în șadar, că există o judecată, că oamenii nu sunt vinovați, că nu există nici un temel, nici o îndreptățire ca ei să fie uciși.

S-au ales dintre prizonieri oameni fără familie, era totuși un criteriu, un licăr de omenie, printre ei și străinul acela beat, fără nume, și-acum părand a fi capul tuturor acestor întâmplări triste, o a doua victimă un flăcăndru, aproape un copil, și un bărbat ca de vreo 40-50 de ani; descuși, îmbrăcați sumar, cu palării de paie, în mijlocul lui Nolembrie, își făcură cruce, simplu, larg, bărbătește, fără pană...

Au murit demni, frumos, drept la comanda «Foca dată de comandantul plutonului de escușcă, cadetul aspirant Cohn L., puștilor alinați: un sârb, un român, un evreu. Sărit în plasa lui din câmpul cărușii, GREGUDA participa mult, teriflat, cu inima afâșiată.

Acest Cohn, mie îmi miroase a neam, dar poate mă înșel.

În oraș a avut loc vizita oficială a generalului francez Berthelot. Fără îndoială clișoriu știu că generalul Berthelot este fostul șef al misiunii militare franceze în România. După semnarea tratatului de pace de la Buftoa, Berthelot a plecat în Franța, via Murmansk. Din Franța, generalul și-a găsit un post în armata de la Salonic și cu această armată a venit în Banat. Fără îndoială că Berthelot era un prieten, un mare prieten al Românilor, dar nu era el șeful acestei armate de Salonic.

Și mergând mai departe, constatăm că șeful armatei de Salonic nu făcea nici el ce vroia și trebuia să se conforme ordinelor primite de la Paris. Și aceste ordine nu erau deloc prietenoase. Armata de la Salonic era cunoscută sub numele de armata generalului Sarrai, despre care oșteanul român cu doi ani și jumătate mai înainte stia că, pe când el se bătea în Carpați, Sarrai stătea la Salonic. O Sarrai, Sarrai, Sarrai, Noi ne batem și tu stai! Acea armată atât de mult așteptată cu doi ani și jumătate înainte, atât de bistul oștean și fără îndoială și mai mult de bistul Ionel Brătianu, soase înăfuriș. Brătianu, conform hârtiilor pe care le semnase cu Francezii, îi așteptase cu doi ani și jumătate mai înainte ca să se întâlnească cu armata românească ce înainta victorioasă în Ardeal și să ia primire tot Banatul, și a întâlnit o armată deloc prietenoasă. Aceasta armată venea însoțită de armata sârbească, care înțelegea că tot Banatul era al lor și nu al Românilor până la Belgrad cum l se semnaseră hârtiile lui Brătianu de către Francezi. Cu această ocazie Brătianu a putut să afle că hârtiile ce erau în posesia lui erau false, erau niște hârtii semnate de Francezi la nevoie și că dacă ar mai fi ținut la preț, atunci i s'ar fi dat și Belgradul. Bineînțeles, pe hârtie. Acum Brătianu constata că armata atât de mult așteptată altădată, dăduse Sârbilor tot Banatul, iar Românilor le permise să ocupe numai o mică parte din Ardeal. Iată ce notează Tiberiu Vuia: «Pe un petec de pământ, nici trei județe, se împărțeau acum patru puteri militare și se disputau trei influențe politice. Armata franceză, sârbească, românească și pe o fâșie dinapre Nord, armata populară maghiară, ocroteau fiecare în felul ei, câte o formă de violență, ce-și căuta drepturile și câștigurile pe vâdui țechi.

În Arad, generalul Gondrecourt se înconjurase cu elemente din cercurile oficiale de ieri, pe care le-a recunoscut și autorizat să funcționeze ca unice organe administrative și gospodărești ale orașului. Gondrecourt a autorizat constituirea unei jandarmerii locale care să poarte brasar de tricoloru roșu-alb-verde!!! Există o explicație firească a comportării năpăstii generalului: că se spunea că lunecase în mrejele întinse de o prea frumoasă doamnă, Goldsmidt, al cărui oaspe a și fost cât timp a petrecut la Arad. Această doamnă, fie ce o fi, dar tot nemijlociat mi se pare!!!

La 17 Mai 1919, au intrat trupele române în Arad și a început ocupația franceză, atât de prietenoasă cu Ungurii și neprietenoasă cu Românilor, cărora nu le serveau la nimic hârtiile semnate de Ionel Brătianu în 1914. Fără îndoială că nu am pretenția de a fi făcut multe cercetări în materie, dar până acum nu am găsit nimic despre ocupația franceză a Aradului, până la cartea lui Tiberiu Vuia. E explicabil, deoarece până în 1944, nu s'a scris nimic din condescendență față de francezi iar după 1944 aceiași condescendență față de Unguri ne oprime să notăm fapte ca cele de mai sus. Și totuși aceste fapte au existat, deci sunt istorice.

În afară de notele care pot să intereseze pe cititor din punct de vedere istoric, se mai găsesc în această carte fel de fel de note care pot să intereseze pe cititori, în special pe cei din regat, asupra stării sociale din partea locului. Astfel, cititorul va constata cu plăcere că în satul care nu avea onoare să fie trecut pe hârtie, se găsea un cor de țărani, condus de un preot, și se găsea o farmacie și alte lucruri... interesant, nu?

Pentru aceste motive, scotocesc eu cu orice cititor va constata cu regret că această carte se termină prea repede.

N. S. G.

EPIGRAMME

De Nicolae NOVAC

D-lui Radu Enescu, autorul volumului «Leagănul Gândirii». Istorie analitică a gândirii grecești:

Numele-ți mi-amintește: «Rapsodia Română». Măntreb deci, pe drept, ce soartă păgână Te făcu să scrii istoria gândirii grecești?! Cu «escu» în coadă mășteptam s'o fi scris pe-a celei românești.

Unui prieten originar depe Mureș și soției sale, depe Târnave, ce nu se mai înțeleg:

Pe Mureș și pe Târnave, Se'mpletesc cărări suave. Dar la casa dumneor: Dracul și-a făcut... pridor.

Cuplului de poeți: Florica Bațu și Dumitru Ichim, fericiți părinți a trei odrasle:

Pe Florica și Ichim, Îi vād, floare pe chilim. Dar pe Bațu și Dumitru, Îi vād, joarde... pe pupitru.

Unui prieten ce mi-a scris: «Nu ești, ce pari a fi»:

Al dreptate că nu-s ce par a fi Și anii o dovedesc cu flecare zi. Dar, sincer, nici tu, prietene iubit, Nu ești decât un... sārman ramolit.

D-lui Ion Rațiu, crainic la radio B. B. C. din Londra în timpul războiului și autorul volumului «România de azi» ce are ca subtitlu «Comunism sau independență»:

Întrebarea de sub titlu, e bună, ca decență: — «Comunism sau... independență» — Sunt convins deci că nu ești comunist; Ești ceva mai «breaz»: ... Be-Be-Cist...



NOTE SI COMENTARII CU GOVORA LA TOLEDO

de Ovidiu VUIA



ESİ ziua începuse destul de mohorâtă, piecșam totuși, eu, Govora și doamna lui, Eugenia, Andromaca și Laura în același personaj. Și până la urmă vremea s'a arătat cu noi marinimonă, darându-ne la Toledo un cer senin ca o boltă de sticlă și un soare, însășă să curgă pe umerii noștri mantii de argint.

Și scotocesc că nu se va mira nimeni că în fața stâncilor spintecate de Tajo, cu podurile arabe peste ei, noi ne aducem aminte de Bistrița cu toanțele ucise cât și de Moldova, țara lui Ștefan Vodă, cel Mare.

Am parcurs străzile înguste ale cetății de acum trei sute de ani, căutându-l de la Santa Cruz, la biserica Santo Tomé, până la casa lui, niciunde găsim-l mai apropiat, mai revelat, pe artistul El Greco. Unii exegeți conduși de parametrii orbi ai materiei sușținut că personajele sale sunt atât de alungite și deformate fiindcă pictorul ar fi suferit de o malformație oculară. O astfel de aserțiune se condamnă a fi orânduită sub considerațiile burlești ale lui Sancho Pança eventual aparținând ideilor viticole ale batjocoriturii de doamnele de casă bătrânului Falstoff. Erolul din pânzele lui El Greco, înmormântarea contelui de Orgaz și martiriul sfântului Mauriciu și a legiunii tebane, reprezintă sufletul omului înălțându-se spre cer, culoriile de verde-albastru li sunt proprii așa cum altele aparțin maestrilor și rivalilor săi, Tițian și Tintoretto. Și-apoi încercarea de a le defini apare tot atât de dificilă, să nu zic imposibilă, ca și aceea a unui muritor căruiu așteptându-se paradisul, el ar căuta să-l descrie făcând uz de cuvintele date pentru a se servi numai pentru denumirea celor pământești. Adică doresc să spun, culoriile lui El Greco nu pot să fie decât simțite, demonstrându-se încăodată că această facultate a omului face parte din transcendența lui, oferindu-i posibilitatea de a ieși din marginile, îndreptându-se săgeată către cele divine, așa cum sunt și lucrările născuților în depărtata Candia și căruii spanioli în loc de Domenico Theotokopulos li spuneau simplu, Grecul.

Ne-au minunat și sinagoge-moschee purtând pe ziduri covoare de arabescuri exprimând o monotonie sacră și superba a cântecului mair, melopes murmurată peste eventuale palmierilor sub umbra cărora lângă fântâni se implinesc o pace lină și albă, cât și catedrala împodobită cu o procesiune pornită spre Domnul, în stihare și patrafire de purpură și nestemate. Flamboyantul și barocul chiar și ciurgurescul completează goticul spaniol într-o unitate perfectă delimitând o spiritualitate țâșnită ca un gheizâr spre înalturi.

Privirile noastre au poposit și la câte un patio, curte arabă, cu multă verdeață, flori, ghirlandă și trepți, tapisate cu brăuri de majolică, asura de safir sau gaubenă de olmas.



gândul toledanului fiind acela de a-și face până una alta un colț de eden chiar la ei în casă.

Toledo este o răspântie unde se întâlnesc toate drumurile istoriei spaniole.

Ne-am terminat itinerarul la biserica San Juan de los Reyes unde arhitectura este în același timp sculptură, dorțelă, horbotă, dălii ale cerului, luând forme în platină, înăstirea cu stâlpi orânduiți într-o eurtimie de poem cantic, și portocalii grei de rod, a ceva din grădina răsărită, și piteciile gresii în cuernica lui Buna Vestire, întregul armonizând muzici de ingeri pe coră de viori și liră, asemenea unei simfonii de Mozart.

De los Reyes este o sinteză majoră în marmură a tuturor artelor.

Dar Govora nu-și putea încheia excursia fără să nu ne ducă la monumentul ce-l era mai drag, Alcazarul. După ce-am făcut înconjurul măreștilor edificii de renaștere, ne-am recules în gând lângă mormintele generalului Măscărdă și ale soldaților săi, Govora povestindu-ne ca-ntr-o rugămintă, despre fiul generalului prins de roșii, pus în legătură telefonică cu tatăl lui pentru a-l convinge să se predea. Preferând moartea, trădării, în loc de orice altceva fiul l-a spus generalului: «Tată nu te lăsa, dă-i așa mai departe».

Trebuie să mărturisesc că am scris despre poezia lui Govora cu toată prejudecarea având certitudinea că l-am ghicit adevărată personalitate. M'am înșelat, căci doar acum la Toledo în fața Alcazarului l-am pătruns în esență și autentic, pe omul Govora.

El ca și Carlyle este un romantic manifestând admirație pentru erou și eroism, într-o epocă în care suntem cu de-a-ala învinși căci omul nu este înzestrat cu o astfel de calitate. Pe această cale atrag atenția tuturor acelor criticiști de Govora să mediteze profund asupra cuvintelor sale fiindcă ele vin de undeva dintr-un izvor curat, ca un glas al timpurilor ce încă au mai crosut în măreția absolută a omului sau cu alte vorbe chiar din sângele strămoșilor noștri.

Scriu toată acestea ca unul ce numai erou nu sunt și de mult am căsūt pradă profetilor ce consideră arta fără nicio legătură cu morală sau vreo altă vocație omenescă. Dar așa precum unul învințit cu drogul — al literaturii în carul de față — poate să-și recunoască și abroge viziile, îmi este și mie permis să ridic statuile omului reprezentând nu ceace sunt ci ceace ar fi trebuit să fie.

M'am desprărit de el într-o gară plină de oameni, îmbulzeală și gălăgie așa că am rămas cu regretul că nu am putut să-i dau decât mâna neavând vreme să-l îmbrățișez, să-l strâng la piept așa cum se cuvine între frați. O fac acum; pe această cale înima mea sărută pe amândoi obraji, înima omului Govora, multumindu-l pentru clipa furată Eternității, în aceeași însoțită de început de Octombrie, pe unul din drumurile marelui Cunoașteri.

Scriasă în Catedrala din Burgos, masocleul Cidului, toamna anului 1980.

PAMFIL SEICARU SI...

probe, capitularul li negau doar, și iată că a venit proba. În cartea «Contribuția României (cu l din l) la războiul antihitlerist de colonel I. Cuppa, se citește: «Într-o notă adresată de guvernul sovietic guvernului român la 6 August 1945, prin care comunica hotărârea de a restabili relațiile cu România, se făcea mențiune despre participarea activă a României, începând de la 23 August 1944, la lupta împotriva Germaniei hitleriste, alături de Aliați».

Înainte de Noembrie 1949, capitularul erau mândri, nimeni nu avea curajul să spună ceva în contra lui Mihail Viteaș. La 15 Aprilie 1952, dată la care «Chemarea» a fost suprămată, li se spunea cu voce tare: răzătorii de Târș. Și aceasta se datoră lui Pamfil Seicaru. Capitularul au sușținut teza armistiitiului, etc. până și-au dat seama că nu-l mai crede nimeni și s'au făcut cu scopul de a se salva ce se mai putea salva. Cu această teorie Penescu a reușit să obțină trecerea de partea capitularilor, a unui dușman natural al lor, dizidenții legionari, care, sub conducerea părintelui Boldanu a trecut cu arme și bagaje la dușmanul. Dar Nicolae Penescu își dă seama că a fost doar un succes înșelător.

Pamfil Seicaru a murit dar materialul din «Chemarea», deșus în bibliotecile Occidentului, va rămâne prețios și la el vor face apel în viitor istoricii care vor scrie istoria adeverată.

REDACȚIONALE

Dragi cititori,

Schimbări importante survenite în administrația și conducerea tipografiei care lucrează revista noastră, au provocat înzărirea cu care primiți numărul 26 pe lunile Decembrie 1980-Ianuarie 1981, schimbări provocate de criza economică prin care trece țara, gaza noastră, care a obligat la restrângerea mâinii de lucru, renunțarea la orele suplimentare și exigența plății anticipate a lucrărilor depuse.

Aceste măsuri drastice reduc enorm activitatea atelierelor și de bună seamă sacrificiile suntem noi, cei ce nu putem anticipa costul, fiind siliți să așteptăm intervalele libere dintre tipărițiile celor care dispun de mijloacele materiale necesare.

Vă rugăm să sezuți întârzierea și să fiți siguri că cel 26 de ani de colaborare cu noi, care-i obligă, precum și numărul crescând al abonaților, ne vor îngădui să remediem în mare măsură aceste neajunsuri și să ne continuăm lupta.

Asta nu înseamnă că Dvs. trebuie să micșorați efortul în difuzarea revistei, al contribuțiilor prompte și al determinării «reștanților» cunoscuți să-și achite obligațiile ce și-au luat de a ne sprijini lupta pentru adevăr și Tărâ. Tutoor un gând bun în Noul An, mulțumiri și românești îmbrățișări.

TRAIAN POPESCU

...

Se împlinesc curând șapte ani dela plecarea dintre noi a marelui militar, camarad luptător și mare Român, Generalul Platon Chirnoaga.

Ca un omagiu adus memoriei lui, Editura Carpații a decis să imprime a doua ediție a lucrării lui: «Istoria Politică și Militară a Războiului Românii contra Rusiei Sovietice», tipărită în 1965 și astăzi epuizată. Opera de incalculabilă valoare pentru istoricii de mâine fiind singura narare onestă și veridică a celor întâmplate în țara noastră și Europa între 1938-1945 și drama provocată ambelor.

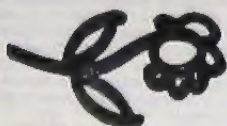
În anii ulteriori apariției cărții, Generalul a urmărit tot cece militarii și istoricii germani au desvăluit în legătură cu războiul din Est, a revizuit, a adăugat și completat lucrarea lui, lasând generațiilor viitoare singurul document care redă adevărul asupra războiului Românii împotriva Rusiei Sovietice, atât de falsificat și denaturat de făuritorii dramei dela 23 August 1944 și de regimul comunist din Tărâ.

Noua ediție va depăși cu ca 200 de pagini pe cea anterioară și va constitui pentru noi toți cei din exil, pledoaria cea mai valabilă în apărarea drepturilor noastre la libertate națională și integritate teritorială, prin restituirea teritoriilor Basarabiei, Bucovinei și Herței, tâlhărește anexate de Sovietici.

Deacea îmi îngădui să vă adresez tutoor, dragi compatrioți, acest apel rugându-vă să contribuiți cu toții, fiecare cu cât poate, pentru tipărirea cărții cât mai repede, trimițând dania voastră pe numele și adresa editurii indicată mai jos.

Editura Carpații - Traian Popescu

EDITURA CARPATII ANUNTA



CARPATII

REVISTA CULTURALĂ SI DE
ACȚIUNE ROMÂNESCĂ ÎN EXIL

Director-Proprietar:

TRAIAN POPESCU

APARE ODATA LA DOUA LUNI

SUB ÎNGRIJIREA UNUI COMITET
DE REDACȚIE

★

Redacția și Administrația:

Calle Conde de Peñalver, 82, 4

Teléf. 402 11 01 - MADRID-6

Correspondența:

*partado 9 283 - MADRID (Espania)

★

Abonamente:

Anual 30 \$ USA

De susținere 60 \$ USA

Expedierea Avion plus, 10 \$ USA

Au apărut:

LA GRANDE THRACE, par Prof. A. Boldur, premier volume ...	15 \$ USA
ISTORIA ROMÂNILOR DIN DACIA TRAIANA, de A. D. Xenopol, vol I, II ...	10 \$ USA
ISTORIA LITERATURII ROMÂNE, de D. Murărașu, epuizat ...	10 \$ USA
NATIONALISMUL LUI EMINESCU, de D. Murărașu ...	10 \$ USA
POVEȘTI, de Ion Creangă, în fascicule ...	10 \$ USA
DACIA, de Vasile Pârvaș, în fascicule ...	5 \$ USA
PRECURSORI, de Octavian Goga ...	3 \$ USA
ISTORIA PARTIDELOR, NATIONAL, ȚĂRĂNESC ȘI NAȚIONAL-ȚĂRĂNESC, de Pamfil Selcariu, vol I, II ...	12 \$ USA
ISTORIA POLITICĂ ȘI MILITARĂ A RĂZBOIULUI ROMÂNIEI CONTRA RUSIEI SOVIETICE, de General Platon Chirnoaga ...	10 \$ USA
KARL MARX: ÎNSEMNARI DESPRE ROMANI. Texte inedite cu comentarii de Pamfil Selcariu ...	10 \$ USA
STEFAN CEL MARE, VOIEVOD AL MOLDOVEI, de prof. Alexandru Boldur ...	10 \$ USA
ISTORIA DACIEI ȘI CONTINUITATEA DACOROMÂNĂ, de General Platon Chirnoaga ...	10 \$ USA
LE NID, UNITE DE BASE DU MOUVEMENT LEGIONNAIRE, de Faust Brădescu ...	5 \$ USA
POVEȘTI FĂRĂ ȚĂRĂ, nuvele, de Faust Brădescu, N. Novac și N. S. Govora ...	5 \$ USA
UNIREA NAȚIONALĂ ÎN COMPLEXUL POLITIC EUROPEAN, de Pamfil Selcariu ...	3 \$ USA
DICTIONAR ROMÂN-SPANIOL, de Prof. Ion Protopopescu, rus-tă. Legat până ...	6 \$ USA
CORNELIU ZELEA CODREANU, DOUĂZECI DE ANI DE LA MOARTE, de Gr. Manolescu, T. Popescu, etc ...	5 \$ USA
MOTA ȘI MARIN, DOUĂZECI ȘI CINCI DE ANI DE LA MOARTE, de Frat y Soutzo, Marques de Nantouillet, Blas Piñar, Gr. Manolescu ...	5 \$ USA
DUMNEZEU S'A NASCUT ÎN EXIL, de Vintilă Horia ...	12 \$ USA
RELATIIILE ROMÂN-ROUSE, de N. S. Govora, vol. I ...	10 \$ USA
OSTROVUL LUMINILOR, de V. V. V. ...	5 \$ USA
LA GARDE DE FER ET LE TERRORISME, par Faust Brădescu ...	10 \$ USA
VACANTELE DESTINULUI, de Tiberiu Văla ...	5 \$ USA